JUDAÏSME

ŒUVRES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'EDMOND FLEG

l'humour judéo-alsacien

EXPRESSIONS HUMORISTIQUES JUDÉO-ALSACIENNES

PAR

S. DEBRÉ
GRAND RABBIN

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

JUDAÏSME
20.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

L'HUMOUR JUDÉO-ALSACIEN

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
10 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLANC, DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS SPÉCIALEMENT

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

JUDAÏSME

ŒUVRES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'EDMOND FLEG

(20.)

L'HUMOUR JUDÉO-ALSACIEN

EXPRESSIONS HUMORISTIQUES JUDÉO-ALSACIENNES

PAR

S. DEBRÉ

GRAND RABBIN

Forschungsabteilung Judenfrage
des Reichsinstituts für Geschichte
des neuen Deutschlands

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

M.CM.XXXIII

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Jud. 4792

Stadt- u. Univ.-Bibl.
Frankfurt/Main

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by les Éditions Rieder, 1933

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

AVERTISSEMENT

La présente publication est relative à l'origine et au sens de certaines expressions hébraïques ou paraissant telles qu'on rencontre dans le dialecte judéo-alsacien. Ces expressions indiquent la nature humoristique, souvent railleuse, qui caractérise le juif alsacien. Celui-ci est ironiste, foncièrement. Faire de l'esprit et particulièrement de l'esprit teinté d'érudition, en parsemant la conversation d'allusions liturgiques, bibliques, talmudiques, et même cabalistiques est, chez lui, un penchant tellement naturel que, malgré sa haute vénération pour tout ce qui est littérature sacrée il ne résiste pas, dès qu'une expression prête à un trait d'esprit, à emprunter cette expression, la détournant de son sens et jouant sur les mots.

Il joint à l'ironie juive, héritière de l'esprit subtil et aiguisé des talmudistes, l'humour spécifiquement alsacien fait d'esprit, de gaîté et de bonhomie et, y ajoutant la prononciation défectueuse du patois, il donne à ces expressions judéo-alsaciennes, un tour savoureux et inattendu.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Une des formes de cet humour apparaît fréquemment de la façon suivante : comme le juif alsacien désigne souvent un objet, un événement, une idée, par un terme hébreu, il lui arrive, quand ce terme hébreu figure dans une expression du rituel et de la Bible, de prononcer non seulement le mot hébreu, mais de dire, plus ou moins complète, l'expression où figure ce mot.

Ce phénomène, très habituel, se reproduit même lorsque le terme employé n'est pas hébreu, mais rappelle, par sa contexture, un mot hébreu faisant partie d'une expression connue et familière.

Ce travail qui peut être considéré comme une modeste contribution au folklore judéo-alsacien, n'est pas un recueil de ces anecdotes amusantes et spirituelles connues sous le nom de « Mochelich », quoique certains de ces « Mochelich » aient servi à illustrer l'origine de quelques-unes de ces expressions. Il rappelle des traditions, des légendes juives et aussi des traits de mœurs très caractéristiques du juif faisant partie des communautés juives des villages alsaciens, et dont le type mi-paysan, mi-citadin, disparaît peu à peu.

Le juif alsacien suit ce mouvement si universel qui fait abandonner le séjour du village pour celui de la ville et ainsi se transforment les vieux usages et s'affaiblit le souvenir des traditions et

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

des légendes. L'étude et la connaissance de l'hébreu est aussi beaucoup moins répandue qu'autrefois et le moment semble venu, de sauver de l'oubli ces expressions humoristiques judéo-alsaciennes que la plupart des jeunes gens d'Alsace ne connaissent déjà plus et que beaucoup de notre génération retrouveront avec plaisir. Nous pensons que pour les uns et les autres, ce sera une satisfaction de trouver, ou de retrouver, dans la lecture de ces expressions judéo-alsaciennes, le goût du terroir alsacien qui a tant et à si peu de frais réjoui nos anciens et beaucoup d'entre nous-mêmes. Et malgré cette forme plaisante, qui, d'ailleurs, n'approche jamais de la grossièreté ou de la vulgarité, car le Talmud déjà recommande d'imiter la Thora qui s'applique à employer toujours un langage pur, cette forme de l'humour judéo-alsacien pourra intéresser aussi les curieux, les chercheurs de particularités linguistiques et les folkloristes.

Nous avons dû, dans un esprit de simplification, transcrire l'alphabet hébreu par un alphabet phonétique, en différenciant pourtant par un signe les lettres hébraïques ayant en français le même son.

La classification de ces expressions a été faite d'une façon arbitraire, mais devant les difficultés qu'aurait offert un classement fait d'après les origines bibliques, talmudiques, midraschiques, cabalistiques ou rituelliques, il nous a semblé

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

que le plus simple était de suivre un ordre alphabétique en prenant la première lettre du premier mot hébreu faisant partie de l'expression servant de titre à notre texte.

Tous ces titres et l'orthographe des mots hébreux, alsaciens ou allemands qui se rencontrent au cours de ce travail ont été soigneusement revisés par un de nos meilleurs élèves, M. Léon Berman, qui a bien voulu prendre cette peine et suppléer ainsi à la vue défaillante de l'auteur. Nous tenons à lui exprimer ici nos plus vifs remerciements.

S. Debré.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ALPHABET

א	aleph	a, o, é, è, i
בּ	beth avec point..	b
ב	beth sans point..	v
ג	guimel	g
ד	daleth	d
ה	hé	h asp.
ו	vaw.	w ou v
ז	zaïn.	z
ח	heth	h
ט	teth.	t
י	iod..	y
כּ	caph avec point	k ou c
כ	caph sans point	kh
ל	lamed	l
מ	mem	m
נ	noun	n
ס	çamech..	ç ou c ou ss
פ	pé sans point	ph, f
פּ	pé avec point	p
צ	tzadi	ts
ק	koff.	q
ר	resch	r
שׁ	schin	ch
שׂ	sin	s ou ss
תּ	thav avec point.	th
ת	thav	s

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Achrèi yochevèi »

HEUREUX CEUX QUI SONT ASSIS

Notre rituel de prières contient un beau psaume dont les commencements de versets reproduisent en acrostiche l'alphabet hébreu, sauf le « *noun* », parce que, dit une tradition, peu vraisemblable du reste, le « *noun* » est la première lettre du verbe hébreu qui signifie tomber (« *nafal* »). Ce psaume est répété trois fois par jour. Il est encadré par deux versets au commencement, et un verset à la fin, appartenant tous les trois à d'autres psaumes. La raison de l'adjonction des deux versets du commencement s'explique facilement par le fait que ce psaume est récité, le soir, à l'ouverture et, le matin, presque à l'ouverture de l'office et que le psalmiste, dans ces deux versets, adresse un chaleureux salut à ceux qui ont le bonheur de fréquenter la maison de prières. Le premier de ces deux versets commence ainsi : « *achrèi yochevèï vèiṣékho* » (Heureux ceux qui demeurent dans ta maison).

Mais il se trouve que le mot hébreu qui signifie : demeurer, veut dire également : être assis.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Alors les pince-sans-rire, qui foisonnent parmi les juifs alsaciens, voyant un coreligionnaire assis nonchalamment dans un dolce farniente et paraissant en prendre à son aise avec son travail, lui décochent, en passant, d'un air entendu, les deux mots : « *achrèi yochevèi* » (Heureux ceux qui sont assis...). La grammaire est, comme il arrive souvent, sacrifiée au trait d'esprit, car en supprimant le dernier mot de la locution empruntée au psaume, le mot : « *vèiṣékho* » (dans ta maison), qui serait évidemment déplacé en la circonstance, on cite un texte qui n'est plus correct. Mais c'est là le moindre souci de l'ironiste juif d'Alsace, fût-il professeur de grammaire.

« Aḥarèi maus qedauchim »

APRÈS LA MORT, SAINTS VOUS SEREZ

Les jeunes et les vieux savent que le Pentateuque est divisé approximativement en autant de sections qu'il y a de samedis dans l'année et que, chaque samedi à l'office du matin, on lit une de ces sections. Nous venons de dire approximativement parce que le nombre des samedis de chaque année n'étant pas

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

égal, on réunit ou on lit séparément certaines sections, afin de faire coïncider la lecture de l'ensemble des sections avec la fin de l'année, fixée pour cette lecture à l'office de « *Simḥaṣ Thora* », fête de la loi.

Chaque section, on ne l'ignore pas, est désignée par le premier ou l'un des premiers mots de cette section. C'est là une habitude de la liturgie juive, observée aussi pour les noms de prière comme : « *Nichmaṣ* », « *Borakhou* », etc. Cette habitude du reste a été empruntée par la liturgie chrétienne. Elle appelle : *De Profundis*, *Pater Noster*, les psaumes et les prières commençant par ces mots.

La 5e et la 6e section du 3e livre du Pentateuque commençant l'une par ces mots : « *Aḥarèi Maus* » — après la mort, et l'autre par « *qedauchim* » saints, la réunion de ces mots a formé, pour le juif alsacien, une expression d'une ironie profonde.

Quand on glorifie la mémoire d'un mort, dont les vertus, l'activité terrestre étaient loin de mériter ces louanges, il se trouve toujours un témoin pour mettre les choses au point en disant, d'un air entendu, les noms de ces deux sections qui se suivent. « *Aḥarèi Maus Qedauchim* », après la mort, saints vous serez.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« A Qachtè, këçel vekèrvech » pour « Aqachto kéçel voqérèv »

JE M'EFFORCE DE TOUT MON CŒUR
ET DE TOUT MON ESPRIT
POUR PARLER (DIGNEMENT) DE LA PLUIE

On sait avec quelle fervente ardeur nos ancêtres, en Palestine, imploraient Dieu pour obtenir les pluies nécessaires à la culture. En dehors du printemps et de l'automne, ces deux époques de semailles en Palestine, il ne pleut pas dans ce pays et si, par malheur, les pluies viennent à faire défaut à l'une ou l'autre de ces saisons, c'est la famine, les souffrances, la mort. Aussi, les 8 jours de la fête des Cabanes (saison d'automne) étaient célébrés au Temple de Jérusalem par des libations d'eau sur l'autel, comme si l'on voulait offrir à Dieu une partie de ce bien précieux qu'on avait reçu de lui et lui rappeler l'espoir qu'on avait de le recevoir encore.

Et quelle joie, quel bonheur présidaient au Puisage de l'eau nécessaire à cette cérémonie, qui faisait entrevoir à l'imagination enchantée des fidèles, la chute espérée de ces averses bienfaisantes, nourricières, et réjouissait leur âme encore bien anxieuse.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

A la tombée de la nuit, à l'issue de la première partie de la fête des Cabanes, de la Porte Basse du Temple jusqu'à la piscine des Siloë qui fournissait l'eau indispensable pour les libations, c'était une fête étourdissante à laquelle assistaient les hommes et les femmes, sur des bancs dressés à leur intention : Sonneries du « *Chofar* », procession des notables et des chefs d'administration, des rabbins si graves habituellement, jonglant avec des torches enflammées, les plus adroits avec huit torches à la fois, profusion de candélabres en or placés sur des socles élevés et jetant sur cette scène grandiose une si éblouissante lumière que la ville de Jérusalem tout entière était inondée d'une clarté magnifique ; défilé d'enfants portant de grandes cruches d'huile destinées à alimenter cet éclairage, etc., etc. « Quiconque, dit le Talmud, n'a pas vu les réjouissances du Puisage de l'eau, n'a pas vu de fête de sa vie. »

Depuis la destruction du Temple de Jérusalem, rien ne subsiste plus de ce cérémonial, mais, par un sentiment de fidélité à la tradition et aussi parce que la pluie est toujours nécessaire, nous prions pour l'obtenir en temps utile ; nous la demandons pour les différentes régions de Jérusalem et pour tous les autres pays. Par fidélité encore à la tradition, c'est le jour de « *Chemini Atséreṣ* » que nos prières instantes demandent à Dieu de nous favoriser de la pluie

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

et, à partir de ce jour jusqu'à Pâque, nous intercalons dans nos prières le verset connu : « C'est toi, Seigneur, qui fais souffler le vent et tomber la pluie. » Et puis dans le « *Mouçaf* » de ce même jour, toutes les prières additionnelles dites « *Maḥazor* », sous le nom de « *Tefilaṣ ha-guéchèm* » (prières pour la pluie) sont des supplications, des invocations d'un accent déchirant.

Une de ces supplications, qui est un véritable hymne aux bienfaits de la pluie, commence par les mots : « *Aqachto Kéçèl Voqèrev.* »

Avec quelle irrévérence nos gens d'Alsace ont transformé la forme et le sens de ces trois mots, sans égard pour le texte admirable dont ils font partie et, bien entendu, aussi, sans souci de la prononciation exacte et de la grammaire. « *Aqachto* » devient en judéo-alsacien A Qachté (une armoire), Kéçel (un chaudron) et, en supprimant la conjonction « *vo* » devant « *qérev* » on obtient avec un peu de bonne volonté Kervech (petit balai).

La prière terminée, c'est un malin plaisir de dire à un revendeur. « Et voilà qui intéresse vos affaires : de vieux meubles, une armoire, un chaudron, un petit balai. »

Encore un mot humoristique judéo-alsacien sauvé de l'oubli. Les jeunes générations ne les connaissant sans doute pas et peut-être n'y a-t-il rien à regretter.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er fihrt sai Buch mét « **ani ḫayov** »
pour : Er führt sein Buch mit « **ani ḫayov** »

DANS SON REGISTRE SA COMPTABILITÉ EST TOUTE INSCRITE DU COTÉ « JE DOIS »

Dans les temps anciens, les commerçants israëlites qui tenaient une comptabilité, la tenaient en hébreu et pour cause. Ils ne pouvaient se servir d'une autre langue, l'hébreu étant la seule qu'ils pussent lire et écrire. Ils étaient pourtant supérieurs en cela à leurs contemporains non juifs qui, dans la grande majorité, ne savaient pas écrire, même dans leur langue maternelle. C'était l'époque où les chevaliers se vantaient orgueilleusement de ne savoir signer leurs noms qu'à la pointe de leur épée. Cependant que les juifs savaient tous lire et écrire l'hébreu et pouvaient, comme nous le disions, tenir leur comptabilité en ordre. Dans leur registre, l'avoir était indiqué par le mot hébreu « *li ḫayov* » signifiant — à moi est dû — et le devoir, par le mot hébreu « *ani ḫayov* » signifiant : Je dois.

Ces mots sont restés familiers dans le langage judéo-alsacien qui s'en servait pour dire ironi-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

quement d'un commerçant qui ne possédait plus rien, criblé de dettes :

Toute sa comptabilité se trouve uniquement du côté « *ani ḥayov* », je dois.

Er fihrt seï Buch mit « *ani ḥayov* ».

Er guèht « aussé cholom » pour Er geht « aussé cholaum »

IL VA A RECULONS

Le « *Chemoné Esré* » est la principale et une des plus anciennes de nos prières journalières ; on la répète trois fois par jour. Dans cette prière, nous demandons à Dieu de nous accorder ce que nous considérons comme le bien le plus précieux pour notre vie matérielle et morale. Cette prière s'appelle aussi « *Amida* » et cette seconde dénomination est plus exacte, car ce mot vient d'un verbe hébreu qui signifie — se tenir debout — ; c'est, en effet, en nous tenant debout que nous devons réciter cette sainte prière, tandis que « *Chemoné Esré* » signifie « dix-huit », parce que cette prière contenait, primitivement, dix-huit bénédictions, c'est-à-dire dix-huit fois « sois béni, ô Éternel ». Mais cette prière, tout en conservant le nom de « *Chemoné*

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Esré » contient, aux jours ouvrables, depuis plus de vingt siècles, dix-neuf bénédictions et, beaucoup moins aux jours de fête. Mais que ce soit jour ouvrable ou jour férié, elle finit toujours par cette imploration en faveur de la paix : « Celui qui fait régner la paix dans les régions célestes, puisse-t-il faire régner la paix parmi nous. »

Or, comme nos Rabbins nous ont bien recommandé de nous placer en esprit pendant la récitation de cette prière en face de Dieu, ils ont jugé que le fait de nous arrêter court, sans aucune marque de respect, quand nous sommes arrivés à la fin de notre prière, ne témoignait pas assez de vénération pour la présence de sa majesté ineffable. Ils nous ont donc prescrit en disant la phrase finale : « *Aussé cholom* », etc. (Celui qui fait régner la paix, etc.) de faire trois pas en arrière et de nous incliner respectueusement.

Eh ! bien, les trois pas en arrière en disant « *Aussé cholaum* », quelle que soit leur signification sacrée et vénérable, n'ont pas laissé que d'inspirer à nos coreligionnaires d'Alsace un trait d'esprit. Ils ont fait de ces deux mots « *Aussé cholaum* » (Celui qui fait régner la paix, etc.) un synonyme « de aller en arrière », faire des progrès à rebours. Et quand un questionneur demande : Où en est tel enfant dans ses études, tel homme dans ses affaires, s'il se trouve que les études de

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

l'un, et les affaires de l'autre sont loin d'être satisfaisantes, on lui répond par cette expression symbolique et éloquente : Er geht « *Aussé cholaum* ». Il avance à reculons, fait des progrès à rebours.

Aussé maassé berèchis

(QUI REPRODUIT L'ŒUVRE CRÉATRICE)

En Alsace, on sait encore — je le suppose du moins — que, selon le Talmud, nous devons, chaque jour que Dieu donne, réciter, un minimum de cent eulogies, c'est-à-dire cent phrases de louange à Dieu, commençant par les mots : sois Béni, ô Éternel notre Dieu, Roi de l'Univers, qui, etc. Dans ces cent eulogies sont comprises, bien entendu, celles, nombreuses, qui se trouvent disséminées dans notre prière journalière, celles qui précèdent et suivent nos repas, celles que le pieux observateur des usages religieux prononce devant les spectacles saisissants et les phénomènes grandioses de la nature, comme la vue de l'Océan, d'une haute montagne, etc., etc.

Parmi ces eulogies, il en est une qu'on adresse à Dieu, à la vue d'un éclair sillonnant l'atmosphère et qui est la suivante : Sois béni, ô Éternel,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

notre Dieu, Roi de l'Univers, qui, continues l'œuvre créatrice.

Il est bien certain que, parmi les juifs d'Alsace se conformant à cet usage, il en est peu aujourd'hui qui connaissent encore le sens des paroles qu'ils adressent à Dieu. Mais ils savent tout de même que la locution « *aussé maassé berèchis* » n'est pas synonyme du mot « éclair ». Pourtant, pour fabriquer un trait d'esprit, ils se plaisent à croire à cette synonymie, lorsque, dans certaines circonstances particulières, celle, entre autres, où un négociant en chevaux veut montrer à un client ignorant l'hébreu, combien son exemplaire de « la plus noble conquête de l'homme » est plein de vie et d'ardeur. Il lance alors à son associé ou à son garçon d'écurie, qui fait manœuvrer le cheval, cette phrase : « Of der o'her, dass és a « *aussé maassé berechis* » guét. » (Assène-lui un coup sur la croupe pour qu'il reproduise l'œuvre créatrice ». Cette locution hébraïque n'a évidemment pas de sens dans cette circonstance. Mais, comme elle fait partie de l'eulogie qu'on prononce à la vue d'un éclair, celui à qui elle s'adresse comprend parfaitement qu'il doit donner un assez fort coup de fouet au cheval pour qu'il galope au point de faire jaillir des pavés, des étincelles, des éclairs.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Bas-bonaus-Baavaunaus »

UNE FILLE, DEUX FILLES
TROIS FILLES, HÉLAS !

Souvent les ménages juifs alsaciens désirent n'avoir pas trop de filles parmi leurs enfants. Cette préférence, comme bien l'on pense n'empêche, en réalité, que les filles soient autant et généralement même plus que leurs frères, entourées de tendresse et de gâteries. Et je puis attester que maintes fois, au temps de ma jeunesse, où toujours la Bible et souvent le Talmud étaient encore familiers à mes concitoyens juifs de l'Alsace, j'ai entendu des pères, à l'occasion de la naissance d'une fillette, dire avec satisfaction ces termes empruntés au cruel édit de Pharaon ordonnant la mise à mort des enfants mâles : « *veim bas hi vohoyo* » (mais si c'est une fille, elle vivra !). Que de fois aussi j'ai entendu répéter cet aphorisme du Talmud : « Si l'aînée des enfants est une fille, c'est d'heureux augure pour toute la jeune famille qui naîtra. » Mais il n'en est pas moins vrai qu'à la naissance d'une fille, le souci de la dot préoccupe déjà les parents. Et voici comment s'exhale cette préoccupation, où l'humour, comme toujours dans la bouche d'un juif alsacien, ne

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

perd pas ses droits : « *Bas*, veut dire une fille, « *Bonaus* » (pluriel) veut dire deux filles, trois filles c'est... « *baavaunaus* ». Il faut nous rappeler que le terme « *baavaunaus* » signifie : à cause des ou de nos péchés, et répond à la locution « meâ culpa » et à l'exclamation : hélas !

« Belau Tib'l ou-velau berokhë »
« Belau Tiboul ou-velau berokho »

SANS TREMPAGE ET SANS BÉNÉDICTION

Ce dicton fait allusion au cérémonial des soirées de Pâque. En effet, pendant la célébration du « Séder », on dit une bénédiction avant de manger du cerfeuil trempé dans du vinaigre, puis l'on mange des feuilles de laitue trempées dans une marmelade de pommes et de cannelle, après avoir dit aussi une bénédiction, et enfin une tranche de raifort mise en sandwich entre deux morceaux de pain azyme, et cette fois sans dire de bénédiction et ainsi, dit la tradition, « *Belau Tiboul* » (sans trempage) « *ou-velau Berokho* » (sans bénédiction).

Cette formule a été utilisée d'abord, sans doute, et est encore utilisée aujourd'hui pour faire une spirituelle observation aux gens qui

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

se mettent à table sans dire la bénédiction rituellement obligatoire avant de commencer le repas, ou qui quittent la table sans avoir dit les grâces — « *Belau Tib'l ou-velau berokhë* », sans faire trempette et sans dire une bénédiction.

Mais l'usage de cette expression s'est grandement étendu et on l'emploie aussi pour qualifier la conduite de personnes, qui sans égards pour les coutumes établies, pour les règles de politesse, pour l'opinion des gens au milieu desquels ils vivent, agissent à leur guise, avec une complète et insolite indépendance. « Vous en prenez à votre aise. »

« *Belau Tib'l ou-velau Berokhë.* »

Er és saï « **bimqaum** »
pour : Er ist sein « **bimqaum** »

IL EST SON REMPLAÇANT

C'EST un fait connu des juifs, même de ceux qui n'ont jamais été très versés dans l'histoire des douze tribus d'Israël, que les descendants de la tribu de Lévi, dont une partie a fourni au temple de Jérusalem les « *Cohen* » (prêtres), une partie les Lévites, chargés de l'entretien du Temple, de l'organisation des

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

offices et de l'exécution des chants religieux, formaient la caste noble. En tête de cette noblesse, venaient les « *Cohen* », puis les Lévites. Les « *Cohen* », à travers les âges se sont glorifiés de cette descendance au point d'accoler à leur nom les initiales des deux mots hébreux « *Cohen* » « *Tsédeq* » (Cohen authentique), initiales qui ont formé le nom de *Katz* avec ses diverses orthographes. La liturgie juive a réservé aux « Cohen » et aux « Lévi » des honneurs particuliers. Qui ne connaît la formule hébraïque, identique à celle employée lors de la présence d'un Rabbin, quand un « *Cohen* » assiste à la récitation à haute voix du « *Qidouch* » ou des grâces. « Avec la permission du « *Cohen* » (ou du Rabbin), bénissons le Seigneur, etc. »

Mais ce dont nous voulons parler ici, dans l'intérêt de notre sujet, c'est de l'obligation à laquelle nous nous soumettons encore aujourd'hui dans nos Temples, au moment de la lecture de la Tora, de commencer l'appel des sept personnes qui doivent suivre cette lecture par un « *Cohen* », puis ensuite par un « *Lévi* ». Or, s'il ne se trouve à cet office qu'un « *Cohen* » et pas de « *Lévi* », pour qu'on ne puisse pas supposer que le « *Cohen* » n'est pas un « *Cohen* » authentique car, on ne peut, après avoir appelé un « Cohen » appeler un simple mortel, un roturier, l'officiant dit à haute voix « *Bimqaum Lévi* » (à la place de Lévi) et le « Cohen » récite

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

une seconde fois pour le Lévi absent, la bénédiction qui doit être dite avant la lecture de la Loi.

Et maintenant arrivons à notre expression humoristique. Ce mot « *Bimqaum* » (à la place de) viole la grammaire, car il ne peut être employé que suivi d'un substantif, mais l'ironie alsacienne ne connaît pas cet obstacle, ni aucun autre d'ailleurs.

Quand on veut signifier par moquerie qu'un tel est l'alter égo de tel autre, qu'il est son homme de paille, son reflet, son ombre, on est enchanté de dire : Mais c'est son « *Bimqaum* ».

« Boroukh Chéptorani » pour « Boroukh Chépetorani »

LOUÉ SOIT CELUI QUI M'A DÉLIVRÉ

PARMI les nombreuses et diverses circonstances de la vie à l'occasion desquelles nous devons adresser une bénédiction à Dieu, il en est une assez particulière : C'est celle qui, au moment où le jeune homme ayant atteint la majorité religieuse, gravit les marches du tabernacle pour lire dans le rouleau de la loi la « *Paracha* » (passage de la section sabbati-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

que) qui lui est dévolu : son père, à ce moment solennel, doit réciter gravement par devers lui-même la formule suivante : Loué soit celui « qui m'a délivré de la responsabilité des péchés de mon fils « *Boroukh chepetorani meeônechau chélozé* ». D'après une opinion traditionnelle en effet, le père est responsable des péchés de son fils, jusqu'à ce que celui-ci, ayant treize ans révolus, et ayant célébré sa majorité religieuse devienne lui-même responsable de ses actes.

L'esprit du juif d'Alsace, conformément à son habitude, transporte cette bénédiction dans la vie de chaque jour et s'en sert dans des occasions qui n'ont plus de rapport avec son origine.

Que de fois, lorsque quelqu'un s'est vu libéré d'une visite désagréable ou démesurément longue, de quelque lourd souci, de quelque amer ennui, se sent tout à coup allégé, délivré, que de fois ne l'avons-nous pas entendu s'exclamer joyeusement, d'un ton humoristique et malicieux « *Boroukh cheplorani* », béni soit celui qui m'a délivré, supprimant les derniers mots de la bénédiction qui n'auraient plus de sens dans ce cas.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er ès « bot'l bechichîme » pour Er ist « botèl bechichîme »

IL EST ANNULÉ PAR SOIXANTE FOIS AUTANT QUE LUI

DANS les discussions entre les Rabbins du Talmud, il est fréquemment parlé du mélange involontaire d'aliments permis et d'aliments défendus. A part quelques exceptions, si la quantité permise l'emporte soixante fois sur la quantité défendue, le tout peut être consommé. Cela s'appelle, dans le style talmudique « *Botèl bechichîme* », l'annulation par une quantité soixante fois plus importante.

Ces deux termes hébreux font partie, depuis de nombreux siècles sans doute, du dialecte judéo-alsacien et sont souvent employés d'une manière humoristique. Il n'y a pas longtemps encore, on avait recours à cette expression en bonne et en mauvaise part. Un brave homme, par exemple, une fois dans sa vie, s'est laissé tenter et a commis un acte blâmable. Les gens indulgents disent, que cet acte est « *Botèl Bechichîme* », qu'il ne compte pas, qu'il est annulé par ses actes louables au moins soixante fois plus fréquents. Au contraire, si c'est un homme léger, immoral, éloigné de tout ce qui donne à la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

vie sa haute valeur qui, un jour, accomplit un acte vertueux, les juges sévères disent volontiers que ce geste est « *Botèl Bechichîme* », qu'il est annulé par ses actions blâmables en nombre soixante fois supérieur et qu'il ne peut suffire à relever une vie perdue.

Un homme de bien est-il mêlé à une société indigne de lui, il est « *Botèl Bechichîme* » et vice versa. Ces deux mots trouvent ainsi leur emploi dans maintes circonstances et ils sont toujours prononcés et écoutés avec le même sourire narquois.

Ich hab geglabt m'r sén **« braug's »**
pour Ich habe geglaubt wir séiĕn
« berauguez »

JE CROYAIS QUE NOUS ÉTIONS BROUILLÉS

C'EST une vérité incontestable que, plus les gens vivent étroitement rapprochés les uns des autres, et plus il se produit entre eux des frictions regrettables et plus aussi ces frictions sont vives. On ne se dispute qu'entre voisins, dit un vieux proverbe, et la sagesse des nations s'exprime dans cet autre dicton d'Al-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sace : « Entre amis, il est bon de ne pas multiplier exagérément les visites. »

Nous croyons pouvoir rapporter ici un fait d'expérience qui n'est pas, pensons-nous, une découverte pour beaucoup de nos lecteurs ; c'est que ces frictions génératrices, de constantes fâcheries, de bouderies, se trouvent être plus fréquentes qu'ailleurs, dans les petits centres juifs alsaciens. Pour peu que l'on passe quelques jours au sein d'une petite agglomération juive, dans un village de l'Alsace, on est frappé d'entendre parler bien trop fréquemment, comme d'un état social tout à fait naturel, de brouilles et encore de brouilles entre voisins : Moïse est « *braug's* » avec Jacob, Jacob est « *braug's* » avec Isaac, etc.

Pour la moindre futilité, pour avoir été mal placé à un dîner de « *Bar-Mitswa* », pour avoir été invité en retard à un dîner de mariage, pour avoir reçu un gâteau de relevailles qui ne contenait pas assez de beurre ou de sucre, pour n'avoir pas été gratifié d'une assez bonne tarte de « *ch'laḫ monauṣ* » (cadeau de la fête de « Pourim »), pour avoir été accueilli avec une froideur apparente avec trop peu de « *kov'd* » (honneur) dans une visite de voisinage, etc., etc., on ne se parle plus, on ne se connaît plus.

Nous prions nos coreligionnaires et compatriotes alsaciens, auxquels nous rattachent une douce et puissante sympathie, de ne pas douter

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

que nul n'admire plus que nous les qualités nombreuses et précieuses des juifs des villages d'Alsace. Mais cet hommage rendu sincèrement à nos coreligionnaires des communautés d'Alsace, nous répétons que les brouilles y sont fréquentes et que la gazette « scandaleuse » occupe une place importante dans les conversations au milieu des groupes qui se forment Samedi et Fêtes, où l'on devise, l'on raconte des « mochelich », en attendant l'heure où les ombres de la nuit s'allongeant, dirigent les fidèles vers la synagogue. Dans ces conversations, les cancans, les sous-entendus vont bon train et nos juifs alsaciens, très susceptibles parce que très sensibles, y trouvent matière à exercer leur disposition fâcheuse à être facilement « *braug's* » (fâchés) et se moquant d'eux-mêmes, ils prêtent à celui dont on blâme le manque d'égard, de politesse, la phrase que nous avons citée et qui lui sert d'excuse : Ich hab geglabt m'r sén « *braug's* » — (Je croyais que nous étions brouillés).

Et pour illustrer cette spirituelle saillie, on raconte l'amusante anecdote suivante qui est classique en Alsace. La chose se passe entre un soldat alsacien israélite et un officier de même origine et de même religion. Le soldat ayant passé devant son supérieur sans le voir, celui-ci l'arrêtant, lui fait faire demi-tour, l'oblige à le saluer militairement et lui inflige quelques jours

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

de salle de police. Une semaine après, le même soldat passe encore devant le même officier et omet encore de porter la main à la visière. Son supérieur, étonné de cet audacieux manque disciplinaire, l'arrête et, quelque peu irrité, lui demande la raison de sa conduite . « Mais, mon lieutenant, répond le soldat tout naturellement : Ich hab geglabt m'r sén « *braug's* ».

(Je croyais maintenant que nous étions brouillés.)

« Çaulë loraukhèv » pour « Çaulou loraukhèv »

SEMELLES POUR CELUI QUI CHEVAUCHE (DANS LES NUÉES)

Ces deux mots, il nous a été donné, dans nos jeunes années, de les entendre plus d'une fois, au cours de conversations du genre de celle-ci :

— Je ne suis pas étonné que vos « Saulë » (semelles) se soient usées si vite.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vos semelles sont des « Saulë lorauhèv ».

Voici l'origine et l'explication de ce trait d'esprit :

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

L'expression « *Çaulou loraukhèv* » appartient aux Psaumes. Elle signifie : « Exaltez Celui qui chevauche (sur les nuées). » Des Psaumes, l'expression a passé dans le Rituel et, par là, elle est devenue très familière aux juifs d'Alsace.

D'autre part, il se trouve que le mot « saulë » veut dire en Alsace « semelles ». Or, le mot hébreu « *çaulou* » y est absolument prononcé comme « saulë », en vertu de la règle de prononciation négligée et d'après laquelle la voyelle finale des mots hébreux disparaît. Portés, comme on l'est en Alsace, aux jeux de mots, nos Alsaciens, du moins ceux qui comprennent encore un peu l'hébreu, trouvent dans l'homonymie des deux mots « *çaulou* » et « saulë » une occasion trop savoureuse pour ne pas satisfaire leur penchant humoristique, et ils sont enchantés, pour peu que la conversation ait lieu entre deux interlocuteurs ayant quelques notions d'hébreu, de dire à celui qui se plaint que ses semelles se sont trop vite usées. « Mais ne vous étonnez pas : ce sont là des « *saulë loraukhèv* » (des semelles pour quelqu'un qui chevauche, qui est à cheval, ne va pas à pied).

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Bei dem es der « **Cèdér** » net zü géwë pour Bei diesem ist der « **Cédér** » nicht zu geben

CHEZ CELUI-LA L'USAGE CONSISTE A NE PAS DONNER

UNE des plus touchantes pratiques du culte domestique est la cérémonie familiale des deux premières soirées de Pâque. Malgré la perte de nombreux usages religieux qui, au cours du dernier demi-siècle, ont été entraînés dans le si regrettable naufrage de mainte croyance antique, source de tant de bonheur et de joie que rien n'a pu remplacer, la cérémonie familiale de ces deux soirées de Pâque est encore observée même dans beaucoup de milieux non-pratiquants. En tout cas, presque tous nos coreligionnaires d'Alsace, la célèbrent encore avec ferveur et la réunion autour de la table des enfants et des petits-enfants leur apporte toujours des satisfactions, des émotions que le temps ne peut affaiblir.

Cette cérémonie, comme on sait, s'appelle « Le *Cédèr* ». Ce vocable est l'abréviation de « *Céder Hagada chél Péçaḥ* » et signifie : rituel. La phrase entière veut dire : Rituel du Récit de l'histoire de Pâque.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Accomplir la cérémonie du *Céder* se dit en Alsace : Den « *Céder* » géwë (donner le Séder).

D'autre part, dans le yidisch alsacien, l'expression : Der « *Céder* » és, est employée pour dire « c'est l'usage de ».

Ce double sens du mot « *Céder* », Rituel de la soirée de Pâque et usage, est employée par l'ironiste juif alsacien dans le cas suivant. Lorsqu'à l'occasion de Pâque, on parle de quelqu'un qui est connu pour son avarice, rare chez les juifs, mais pourtant pas inexistante et qu'on dit que chez un tel « guét m'r der « *Céder* » haït auwë (ce soir, on donnera le Séder chez un tel), il ne manque pas de plaisants qui, avec jovialité, mais avec une satisfaction moqueuse corrigeant la susdite expression, et prenant le mot « *Céder* » dans son sens de « usage », répliquent : « yaou, bei dem és der « *Céder* » nét zu géwë. (Allons donc, chez celui-là l'usage est de ne pas donner.)

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Noch « **Cékeṣ** » kumme die « **Esraougëm** »
pour Nach « **Çoukoṣ** »
kommen die « **Eṣraugim** »

APRÈS LA FÊTE DE « SOUKOTH »
ARRIVENT LES CÉDRATS

ESRAUG est un substantif talmudique qui désigne le fruit du cédratier employé dans le cérémonial de la fête de *Çoukoṣ*. Ces cédrats, indispensables pour remplir un devoir religieux important, on les faisait venir de pays éloignés. Autrefois, quand les moyens de transport étaient imparfaits, il arrivait que ces cédrats ne parvenaient dans nos pays que quand la fête de *Çoukoṣ* était passée et qu'ils ne pouvaient plus servir au but auquel ils étaient destinés.

Ils ne pouvaient même être, comme dans leur pays d'origine, suivant le récit de la Michna, le régal des enfants qui avaient l'habitude de les consommer au Temple après l'office du dernier jour de la fête.

De là, est venu cet adage satirique et quelque peu mélancolique, lorsque quelqu'un ou quelque événement bien impatiemment attendu, arrive trop tard pour pouvoir encore être utile. Ce sont comme des Cédrats après la fête de Soukoth

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

et l'on dit : Nach « *Cékess* » kumme die « *Esraougem* ». —

Cet adage rappelle l'aventure des fameux carabiniers d'Offenbach et la boutade : venir comme moutarde après dîner.

Er hot « **Celiḫoṣ** » geklopft onn sich schlaoufe gélèït
pour Er hat zu « **Celiḫoṣ** » géglopft und sich schlafen gelegt

IL A FRAPPÉ (AU VOLET)
POUR CONVOQUER A L'OFFICE DE « CELIḪOṢ »
ET PUIS IL A REGAGNÉ SON LIT

Le mot hébreu « *Celiḫoṣ* » est le pluriel de « *Celiḫo* » et signifie littéralement « pardon ». On appelle « *Celiḫoṣ* », les offices de Pénitence qui ont lieu tous les matins de très bonne heure, avant l'office journalier du matin, depuis la semaine qui précède « Roch-Hachana » (Nouvel An) jusqu'à « Yom-Kipour » (jour du Grand Pardon).

Dans les villages, depuis des temps reculés, il était d'usage de prévenir les fidèles pour tous les offices du matin et du soir, que l'heure de se

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

rendre à la synagogue était arrivée. Pour les avertir, on frappait avec un maillet au volet des maisons habitées par des israélites.

Plus tard, on s'est contenté, comme en Pologne par exemple, de réveiller pour l'office du matin en modulant devant les fenêtres sur un ton particulièrement prenant, l'invitation à l'office, sans frapper les trois coups au volet.

En Alsace, l'usage de convoquer les fidèles à l'office, soit à l'aide du maillet, soit par un appel vocal, a, depuis longtemps disparu, sauf pendant la période de « *Celihos* ». Il n'y a pas plus d'un demi-siècle, qu'on a renoncé à l'emploi du maillet pour la convocation des fidèles. J'entends encore résonner, il me semble, les échos, qui, dans mon enfance, m'émouvaient profondément.

C'est, bien entendu, au bedeau qu'était échu le grand honneur de remplir ces fonctions de Réveille-matin. Cet office, comme tous les autres, du reste, à cette époque de pure foi, était universellement fréquenté. Nul n'aurait osé se soustraire à ce devoir religieux. Et quand on pense que cet office supplémentaire qui doit précéder l'office ordinaire du matin, célébré lui-même au village très tôt, avait lieu alors à quatre heures du matin, on ne peut s'empêcher d'admirer la courageuse piété de nos pères qui, eux, avaient pourtant, avouons-le, à se faire pardonner incomparablement moins de défaillances

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

religieuses qu'un grand nombre de nos contemporains, hélas !

On comprend donc bien que, malgré le zèle, la foi, qui animaient alors tous les cœurs israélites, il était prudent, à une heure si matinale, de venir interrompre le sommeil des fidèles par les trois coups du maillet traditionnel. C'est que le sommeil a toujours été, personne ne l'ignore, un doux et puissant besoin physiologique, tellement doux et tellement puissant, que nos sages ont infligé jadis la peine de la flagellation à quiconque avait fait vœu de ne pas dormir pendant trois jours et trois nuits car, c'était selon eux, un vœu intenable, destiné à être violé, fût-ce inconsciemment.

Aujourd'hui les choses ont changé ; l'heure de cet office, en effet, a été en Alsace sensiblement reculée. Autrefois, après cet office de « *Celiḥos* », on attendait parfois au Temple une heure entière, le moment où l'on voyait l'aube blanchir, l'office ordinaire du matin ne pouvant être commencé plus tôt. Aujourd'hui, l'office de « *Celiḥos* » ayant lieu plus tard, il n'y a plus de vide entre les deux offices et, ce qui nous intéresse ici, le besoin du sommeil ayant eu la part qui lui revient, il est superflu de réveiller les fidèles. Mais si cette habitude a disparu, la locution « *Celiḥos* » klopfen (frapper au volet, pour inviter au « *Celiḥos* » a été conservée, mais elle a été conservée par l'humour et pour son usage.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

En effet, quand on veut, dans la conversation, dire d'un de nos semblables qu'il a dépensé beaucoup d'activité pour déterminer les gens à associer leur activité à la sienne en vue d'un certain but difficile à atteindre et lorsqu'il a enfin obtenu cette collaboration recherchée, il s'est retiré, lui, de la lutte, abandonnant ses compagnons à leurs propres moyens, volontiers on rappelle avec humour cette locution qui fait admirablement image : « Er hot zu « *Celiḫoṣ* » geklopft onn hot sich in's Bett gelèit. » Il a, en frappant à leur volet, réveillé les autres pour aller à « *Celiḫoṣ* » et puis, il s'est remis dans son lit pour dormir.

« Chaaré Hot » guélt pour « Chaaré Hod » gilt

LES PORTES, IL POSSÈDE, VOILA UNE VALEUR

DANS les chants religieux du Samedi soir *(Zemiroṣ)*, mélopée récitée par le chef de famille au retour de l'office, se trouve une longue prière dans laquelle on implore Dieu d'ouvrir, pour la semaine suivante et celles qui doivent suivre, toutes les « portes » célestes d'où doivent descendre, sur ses adorateurs, les amples

Forschungsabteilung Judenfrage des Reichsinstituts für Geschichte des neuen Deutschlands

flots de ses faveurs matérielles et morales. De ces portes nombreuses, on fait la nomenclature dans l'ordre alphabétique. Elles dépassent la soixantaine. On dit : « Ouvre-nous, ô Éternel, notre Dieu, au cours de cette semaine les portes de la clarté, les portes de la longévité, les portes de la sagesse, les portes du salut, les portes du zèle religieux, les portes de la bonté, les portes du bonheur, les portes du pardon, les portes de l'honneur, les portes de la science, les portes de la consolation, les portes de la pureté, les portes du secours céleste, les portes de la guérison parfaite, les portes de la Thora, les portes de la prière, les portes de la pénitence, les portes de la sainteté, etc. » Parmi ces portes, se trouvent les portes de la grâce appelées en hébreu : *Chaaré Hod.*

D'autre part, dans le dialecte judéo-alsacien, le vocable « hot » est la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe qui veut dire « avoir » et se traduit, par conséquent, par « il a, il possède ». Ainsi le mot hébreu « *hod* » qui signifie « grâce » et le mot alsacien « hot » dont la dernière lettre est, à la vérité, dans une bouche alsacienne, à notre choix, un « d » ou un « t », sont un même mot. Donc, lorsque quelqu'un se contente de donner de vagues espérances, des promesses plus ou moins gasconnes, on l'arrête vivement par les mots « *chaare* » *hot* guélt (gilt) (les portes de : il possède, voilà une

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

valeur). Cette maxime rappelle évidemment notre dicton : Un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras ».

Den derf m'r am « **Chabès** »
tragë, es ess a **Takhch't**
pour Diesen darf man am « **Chabos** »
tragen, es ist ein **Takhchit**

CELUI-LA, ON PEUT LE TRANSPORTER LE SAMEDI C'EST UN BIJOU

Nous savons que, par la loi religieuse, il est défendu de transporter le Samedi un objet quelconque d'un endroit privé à un endroit public sauf, bien entendu, ce que l'on porte sur soi : parure, bijou « *Takhchit* » en hébreu.

Ce mot *Takhchit*, entré il y a bien longtemps sans doute dans l'idiome judéo-alsacien, est employé surtout dans un sens ironique et appliqué à une personne dont on veut dire exactement le contraire de ce qu'on entend dire ordinairement par ce qualificatif de « bijou ».

En parlant d'un homme ou plus fréquemment d'un enfant d'un caractère insupportable, chez lequel on ne voit que de mauvais penchants, on résume volontiers une opinion défavorable

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

en disant, d'un air entendu ou plutôt plein de sous-entendus : Celui-là on peut le transporter le Samedi. (C'est un *Takhchit*), c'est un bijou.

Den derf m'r am « *Chabés* » trage.

A « **Chaqr'n** » müss « **Zikor'n** » havë pour Ein « **Chaqron** » muss « **Zikoraun** » haben

UN MENTEUR DOIT AVOIR DE LA MÉMOIRE

« *CHAQRON* » est un mot talmudique formé de l'hébreu « *chéqer* » (mensonge). Mentir est une mauvaise action contre laquelle la Bible et le Talmud s'élèvent avec la plus grande sévérité. « Tu te tiendras, dit le Pentateuque, éloigné de tout ce qui touche au mensonge. « Le « menteur ne peut subsister devant l'Éter- « nel, etc. » D'après le Talmud, sur le sceau du Saint béni soit-il, est gravé le mot : Vérité, et nous y lisons encore. « La vérité est un des fonde- « ments sur lesquels repose la Société humaine. « — Dieu ne laisse pas impuni celui qui ne tient « pas sa parole. » — Il faut bien se garder de faire aux enfants des promesses qu'on ne peut tenir car, agir ainsi, c'est leur apprendre à mentir, etc. »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Mais malgré ces blâmes adressés aux menteurs, il faut avouer qu'il ne manque pas de gens trop facilement enclins à donner une entorse à la vérité. Que de fois l'avons-nous constaté en Alsace — puisque c'est de l'Alsace que nous nous occupons ici — dans ces réunions du Samedi après-midi, où, soit sur la place publique l'été, soit l'hiver dans des maisons hospitalières, l'on employait ses loisirs à conter des « mochelich » et à colporter des nouvelles, des racontars.

Souvent aussi d'aucuns, plus ou moins vaniteux, entretenaient le public du récit de leurs exploits commerciaux, cherchant, grâce à leurs vantardises, à leurs inventions mensongères, à faire briller leur intelligence et leur savoir-faire. Mais il leur arrivait de varier dans ces récits, plus ou moins éloignés de la vérité et, comme ce sont les mêmes histoires qui se répètent et le même public qui écoute, cette sage maxime : A « *Chaqr'n* » müss « *Zikor'n* » *havë ;* il faut que le menteur ait bonne mémoire, se présente naturellement à l'esprit de plus d'un auditeur.

Quelquefois aussi, quand au cours de ces gasconnades, on entend le conteur intercaler dans ses récits cette locution très familière aux juifs d'Alsace — « Alles onn der « *Emès* », pour tout dire et dire la vérité », la réplique ne se fait pas attendre et l'on entend malicieusement murmurer cette même locution transformée par une légère variante qui lui donne un sens tout à fait

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

opposé, à la place de « Alles onn der « *Emès* ». Pour dire tout et toute la vérité, on dit « Alles sonder « *Emès* ». « Pour tout dire sans vérité. » L'humour a son moment et le succès est toujours assuré.

Polak « chéḫyé » wie és daï link Ohr
Polak « cheyiḫyé » wo ist dein linker Ohr

POLAK, OU EST TON OREILLE GAUCHE

Dans cette phrase : Polak « *cheḫyé* » wie és daï link Ohr, nous trouvons le mot hébreu « *chéḫyiḫyé* » accolé au mot Polak. Ce mot signifie « qu'il vive » et a, d'ailleurs, dans cette expression, une forme incorrecte et devrait être « *chetiḫyé* » (que tu vives). Il est employé familièrement et amicalement quand on s'adresse à un parent ou à un ami, sous-entendant (je souhaite) que tu vives. C'était même une habitude autrefois quand, dans une lettre, on écrivait le nom d'un proche, d'une personne aimée, de le faire suivre du mot « *chéḫyiḫyé* » (qu'il vive).

Le mot Polak n'est ni d'invention alsacienne ni de caractère injurieux, comme on le croit parfois ; c'était ainsi qu'on appelait les cavaliers

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

polonais qui, en grand nombre, s'étaient mis au XVIIe siècle au service de la France.

Dans le langage yidisch, on désignait sous ce nom en Alsace, avec une nuance de pitié un peu hautaine, les malheureux juifs polonais qui traversaient le pays en mendiant, à la recherche d'une patrie plus hospitalière que la leur. A l'un de ces malheureux, on demanda un jour, raconte-t-on : Polak, où est ton oreille gauche ? et l'homme au lieu de toucher de sa main gauche son oreille gauche, fit passer sa main droite par-dessus sa tête pour toucher son oreille gauche. Ce geste maladroit, il n'en faut pas plus aux ironistes judéo-alsaciens, fournit une nouvelle expression moqueuse.

Cette plaisanterie, à l'air innocent et naïf, est réservée aux gens qui sont portés à expliquer à raconter toutes choses par d'interminables détours. Ils ne résolvent pas les questions brièvement, directement et ne semblent jamais connaître le chemin droit. Et leur interlocuteur justement impatienté s'exclame : Polak, etc.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er sagt **« chéiqer »** — wie gedruck
Er sagt **« chéqer »** wie gedruckt

IL DIT DES MENSONGES COMME SI C'ÉTAIT IMPRIMÉ

Il est des individus auxquels les mensonges ne coûtent guère. Il arrive souvent que leurs histoires mensongères, leurs nouvelles sensationnelles mais fausses, leurs potins sont colportés par les personnes auxquelles elles ont été dites par ces menteurs à l'imagination féconde. On assiste alors au dialogue suivant : « Mais de qui tenez-vous ce que vous me confiez ?

— « Je le tiens d'un tel qui se dit bien informé. »

C'est celui-là qui vous a renseigné ; ne savez-vous pas qu'il débite des mensonges comme s'il les lisait imprimés dans un livre.

Er sagt « *cheiqer* » wie gedruck.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Cheney zèyṣim »

DEUX OLIVIERS

Le samedi de « Ḥanouka », au cours de l'office du matin, on chantonne, sur un air vif et entraînant, une mélopée d'une gracieuse facture poétique. Ce morceau est très populaire au sein du judaïsme alsacien. Il commence par les mots « *Cheney zéyṣim* » et, conformément à l'usage liturgique, ces deux mots forment le titre sous lequel il est connu. Ces deux mots signifient : « Deux oliviers » et le chant tout entier est inspiré de la vision de Zacharie où figurent deux oliviers qui symbolisent Zorobabel et le grand-prêtre Josué.

Dans cette vision se trouve, entre les deux oliviers, le chandelier sacré, également mis à contribution dans cette poésie et c'est là ce qui lui a valu l'honneur de figurer à l'office de « Ḥanouka » qui commémore, comme on le sait, le miracle accompli au sujet de l'éclairage du candélabre sacré.

Or, dans le dialecte des juifs d'Alsace, le mot « *cheney* » et le mot qui veut dire « neige » sont prononcés absolument de la même manière. Aussi, que de fois, lorsque nous avons vu tourbillonner les flocons de neige dans le ciel gris,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

n'avons-nous pas entendu fredonner autour de nous, sur l'air de « Hanouka, les mots « *Cheney zèyşim* ».

Der « **Chevat** » macht saï « **Perat** » pour : Der « **Chevot** » macht seine « **Perot** »

LE MOIS DE « CHEVAT » MONTRE SON CARACTÈRE SPÉCIAL

« *CHEVAT* » est le nom hébreu du 9e mois du calendrier juif. Il correspond approximativement au mois de janvier, qui est ou doit être le mois le plus froid de l'année.

Le mois de « *Chevat* » a droit, si l'on peut ainsi dire, plus que ses collègues, les mois gris qui le précèdent ou le suivent, à une température particulière.

Le mot « *Perot* » est un terme plus savant ; il est emprunté à la dialectique du Talmud et est employé pour spécifier un cas qui, quoique semblable à d'autres cas, est revêtu, par suite d'une indication spéciale de la « Thora », d'un caractère particulier à lui seul applicable.

Est-ce l'assonnance de ces deux mots qui a influencé la forme de ce dicton, ou plutôt reconnaît-on au mois de janvier le droit de mon-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

trer un caractère spécial ? C'est un mois comme un autre, mais il a le privilège de nous gratifier des jours les plus froids de l'année. Même « *Adar* » qui le suit ne peut arriver généralement à faire descendre le thermomètre aussi bas. Il essaie de rivaliser avec lui, mais il en est comme empêché par les lois qui président à la marche des saisons, ce qui a donné naissance à ce dicton où on lui fait dire, en s'adressant au mois de « *Chevat* ».

« Si j'avais ton pouvoir,
« Le veau gèlerait dans le ventre de la vache.
« Der « *Adar* » sagt zum « *Chevat* »
« Wenn ich die Macht hätte wie düe ».
« So würd ferfrière das Kalb én der Küh. »

Il est donc entendu que « *Chevat* » a son caractère spécial et c'est la seule consolation que l'on donne à ceux qui se plaignent de son froid vigoureux. Vous savez bien : Der « *Chevat* » macht sei « *Perat* », « *Chevat* » exerce son droit spécial.

Bien entendu, l'humoriste applique ce dicton dans la vie courante ; il trouve naturellement sa place pour expliquer les excentricités d'un original par le « *Perot* », le cas spécial.

Der « *Chevat* » macht sei « *Perat* ».

Pourquoi l'original ne montrerait-il pas son originalité ?

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Sie és gepots wie « **Chibë Malkë** »
pour Sie ist ausgeputzt wie « **Chevo Malko** »

ELLE EST PARÉE COMME LA REINE DE SABA

Les quatre figures féminines du jeu de cartes français s'appellent dames ou reines. En Alsace, elles portent toujours le nom de reines. L'un des quatre signes des jeux de cartes affectant la forme d'une pique est nommé pique. En Alsace le même signe prend le nom de chipé (de l'allemand Schüppe, pelle). Parmi nos coreligionnaires d'Alsace, la dame de pique porte donc le nom de « *chibë malkë* », le mot signifiant reine est le mot hébreu « *malko* ».

La dame de pique occupe une place flatteuse dans l'idiome judéo-alsacien, mais cet honneur est dû à un jeu de mots.

En effet, on peut, avec quelque complaisance, confondre « *chibë* » et « *chevo* », grâce à l'accentuation incertaine et interchangeable de quelques lettres en Alsace, ce qui explique la confusion entre la dame de pique et la reine de Saba, et l'on dit avec un sourire aimable à une dame qui attend des compliments sur sa toilette : « Sie és gépots wie « *Chibë Malkë* », elle est parée comme la reine de Saba.

Certainement la personne ainsi complimentée

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ne peut être que très flattée de cette évocation du faste et du luxe oriental que déploya, dans ses atours, la reine de Saba lorsqu'elle vint faire visite au roi Salomon.

« Chikër » wie Lot
pour « Chikor » wie Lot

IVRE COMME LOTH

La Bible nous raconte que Loth, s'échappant de Sodome anéantie par les feux du ciel, se réfugia à Tsoar. Là ses filles l'énivrèrent. Ce récit, comme beaucoup d'histoires bibliques, a servi en Alsace à formuler une expression que l'on emploie quand on rencontre un individu pris de vin à tel point que son trouble ne lui permet pas de distinguer « le bien du mal ».

Il est ivre comme Loth.

« *Chiker* » *wie Lot.*

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Gans Johr « **chik'r** » on « **Pourim** » nuchtré pour Das ganze Jahr « **chikor** » und am « **Pourim** » nuchtern

TOUTE L'ANNÉE IVRE ET SOBRE LE « POURIM »

Nous avons déjà vu que l'ivrognerie n'a jamais été un vice que l'on pût reprocher aux juifs. On comprend pourtant aisément que, dans un pays comme l'Alsace, producteur de vins renommés, il n'y ait eu parfois des gens, de volonté faible, qui se soient laissé aller à courtiser un peu trop tendrement la dive bouteille au point d'être quelque peu dans les vignes du Seigneur. Ils étaient hautement blâmés par leurs coreligionnaires.

Il est pourtant dans l'année un jour où il est recommandé comme œuvre pie de déguster le jus de la vigne et de se laisser envahir par son doux et traître ferment, au point de confondre ces paroles du rituel : « Béni soit Mardochée » avec « Maudit soit Aman ».

Des Rabbins qui, d'une part, ne voulaient pas violer la tradition et, d'autre part, ne pouvant approuver cette coutume autorisant l'ivresse, s'ingénièrent à concilier le respect dû à la tradition et le sentiment de la dignité.

Ils tournèrent la difficulté en engageant ceux

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

qui prennent part aux réjouissances de « Pourim », au lieu de se livrer à l'ivresse après le copieux repas d'usage, de faire un léger somme, pendant lequel évidemment ils ne pourraient faire de différence entre : « Béni soit Mardochée » et « maudit soit Aman ». Ainsi la lettre de la tradition est respectée et la dignité de l'homme sauvegardée.

Et voici où l'humour judéo-alsacien reprend ses droits et emploie la locution « Gans Johr « *Chikër* » onn « *Pourim* » *nuchtré* ». Quand un homme néglige par hasard et, justement quand cela pourrait lui être utile, des habitudes, une manière d'être ou de parler, qu'il emploie en général sans nécessité, on lui sert volontiers en moquerie : « Gans Johr « *Chik'r* » onn « *Pourim* » *nuchtré*. Ivre toute l'année et sobre le « Pourim », lui montrant qu'il fait tout à contre-sens.

« Chlomë Méilekh's » Zimmerleut pour « Chelomo Mélékh » Zimmerleut

C'EST UN DES CHARPENTIERS DU ROI SALOMON

Ah ! que cet individu a un air minable.
— En effet, la graisse ne l'étouffe pas.
— Et quel est cet individu ?
— Celui-là certes c'est un « *Ch'lomë Meilekh's* »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Zimmerleut. C'est un des « charpentiers de Salomon ».

— Et que voulez-vous dire avec vos charpentiers de Salomon ?

— Mais ne savez-vous pas qu'en langage judéo-alsacien les mots « charpentiers de Salomon » sont synonymes de personnes d'une maigreur excessive, à l'air souffrant, chétifs, quasiment moribonds.

Et pourquoi cela ? demandera-t-on. C'est que cette expression fait allusion à un conte rapporté par un livre extra-talmudique, le « *Midrach* ». Ce « *Midrach* » voulant montrer combien la sagesse du roi Salomon était supérieure à celle de tous les savants d'Égypte, fait le récit suivant :

Lorsque le roi Salomon eut pris la résolution de construire le Temple de Jérusalem, il fit cette demande au Pharaon Nécaho : « Envoie-moi des ouvriers charpentiers dont je paierai le travail ; car j'ai l'intention d'édifier un Temple consacré à l'Éternel. » Le Pharaon, peu désireux d'envoyer de bons ouvriers au roi Salomon, réunit tous ses astrologues et, par leur magie et divinations, il apprit quels étaient les hommes destinés à mourir dans le courant de l'année. Et ces hommes, il les envoya à Salomon. Mais celui-ci, grâce à l'esprit saint qui reposait sur lui, vit que tous ces hommes devaient mourir dans le courant de cette année même. Alors, il leur

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

donna à tous des vêtements mortuaires et les renvoya au Pharaon en lui faisant dire : « N'avais-tu donc pas de vêtements mortuaires pour tous ces hommes ? Je te les renvoie tous et ils sont porteurs de leurs vêtements mortuaires. »

Et maintenant quand on parle d'un travailleur à bout de forces, d'un homme qui semble ne plus avoir de souffle, on dit : « *Ch'lomë Meilekh's* » Zimmerleut :

C'est un charpentier du roi Salomon.

An dem és die « **Chmad** » ferlorë
pour : An diesen ist die « **Chmad** » verloren

CELUI-LA NE VAUT PAS LA PEINE D'ÊTRE CONVERTI

Le verbe hébreu « *Chomad* » qui signifie — détruire — a formé en yidisch le verbe chmadë, conjugué à l'allemande, pour dire abandonner le judaïsme, se convertir au christianisme. Ce verbe a fourni également en yidisch le substantif « chmad » conversion. Ce substantif « chmad » se trouve dans une locution fort usitée qui, d'une façon satirique, exprime le mépris qu'excite un Israélite qui ne professe

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

plus les doctrines juives, ne pratique plus les observances religieuses, en somme n'est plus juif que d'origine, sans pourtant être converti. On dit de lui : « An dem es die « *Chmad* » ferlorë. Il ne vaut pas la peine d'être converti.

La même locution est employée à l'égard d'un juif converti pour exprimer l'opinion peu flatteuse que l'on a de sa valeur morale.

Nous retrouvons ce mot « *Chmad* » dans une autre expression : From wie a « *Chmad galaḫ* ». Pieux comme un curé convertisseur.

« *Galaḫ* » : pour « *galouaḫ* », mot hébreu signifiant tonsuré.

Méi « Choḫatim » as Hihner
pour : mehr « Chauḫatim » als Huhner

PLUS DE SAIGNEURS, QUE DE POULES

Le mot « *choḫatim* » (pluriel de *choḫèt*) est employé pour désigner les israélites dont le métier est de juguler les quadrupèdes et les volailles selon les prescriptions rituelliques.

Ce mot a donné naissance dans l'Alsace juive à une locution qu'on emploie lorsqu'il y a plus de demandes que d'offres, trop d'amateurs à l'acquisition d'objets désirés pour pouvoir les

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

satisfaire tous. Dans ce cas, on dit volontiers : « Méi « *choḫatim* » as Hihner. »

Plus de saigneurs que de poules.

Wenn der « **Ch'touṣ** » guélt brauchi
m'r der « **Sékhël** » nét
pour Wenn der « **Chetouṣ** » guilt, braucht
mann den « **Sékhél** » nicht

QUAND LA SOTTISE RÉUSSIT ON N'A PAS BESOIN DE L'INTELLIGENCE

Il est certain que la beauté et la haute valeur de l'intelligence sont appréciées de tout le monde et c'est un don inestimable de la sagesse du Créateur d'avoir accordé à l'homme et à la femme, l'illusion bienfaisante de posséder, à un haut degré, les lumières de l'intelligence qui, plus que les grâces ou les disgrâces physiques, distinguent les êtres humains les uns des autres.

On entend bien souvent des gens se plaindre de manque de mémoire, on entend d'autres avouer franchement qu'ils n'ont pas la vocation musicale, le goût de la peinture, la capacité oratoire, mais ne pas avoir reçu de Dieu une grande part du sublime présent de l'intelligence,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

personne ne l'avouera, personne ne le pensera.

Aussi, tout le monde trouve toutes naturelles et bien véridiques ces paroles avec lesquelles le roi Salomon célèbre l'intelligence. « La science l'emporte sur l'or fin..., elle est un arbre de vie pour ceux qui en sont doués. » Et dans le fameux chapitre où il fait l'éloge de la femme parfaite, il rappelle, comme une de ses plus précieuses qualités, à côté de la bonté qui la rend chère à son mari, l'intelligence qui lui assure sa haute estime.

Et nos sages, les illustres membres du « Synhédrin », qui ont composé, il y a plus de vingt siècles la sainte prière journalière appelée « *Chemoné Esré* » ou « *Amida* », dans laquelle nous demandons à Dieu les faveurs les plus précieuses de la vie, nous ont bien montré la haute admiration qu'ils avaient pour l'intelligence en plaçant, en tête de ces faveurs que nous implorons de Dieu, celle de l'intelligence : « Gratifie-nous, Seigneur, de l'intelligence et de la sagesse. »

Mais si les auteurs de l'Écriture Sainte et nos Sages ne trouvent pas d'expression trop forte pour dépeindre la supériorité de l'intelligent sur le sot, ils étaient les uns et les autres trop avisés, trop intelligents eux-mêmes pour conclure qu'à l'intelligence appartient toujours le succès, le bonheur.

« Les sages, s'écrie, le même roi Salomon qui a tant exalté l'intelligence, les sages n'ont pas toujours du pain, les intelligents n'ont pas tou-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

jours la fortune. » On connaît du reste, cette apostrophe célèbre du prophète « Que le fort ne se vante pas de sa force, le riche de sa richesse, ni l'intelligent de son intelligence. »

La réussite, dans la vie, on ne l'ignore, est souvent due à un concours de circonstances fortuites. L'intelligence qui élève l'homme, et le sens pratique qui apporte le succès, ne se trouvent malheureusement pas toujours réunis dans le même cerveau, et nombreux sont les gens qui, doués d'une vive intelligence, ne savent pas orienter leur activité vers la voie utilitaire.

Nos juifs alsaciens, gens avisés s'il en fut, savent tout cela. Voilà pourquoi quand, dans la conversation, on parle d'un homme auquel la fortune a souri malgré son incapacité intellectuelle, on entend tout à coup une voix ironique jeter un froid sur l'enthousiasme de ceux qui vantent le savoir-faire de ce privilégié du sort « Wenn der « *Ch'lous* » guélt braucht m'r der « *sékhël* » nét.

Quand la sottise réussit, on n'a pas besoin de l'intelligence.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Chvovë » Taég
pour « Chauvovim Tat »

CERTAINS JOURS DE DEMI-JEUNE

Le judaïsme n'a jamais eu de sympathie pour la mortification de la chair comme expression de notre piété. Le corps est de par lui, considéré et traité, ainsi que l'âme, comme une création divine et nous avons le devoir de veiller sur notre vie et notre santé. La Loi de Moïse a dit — et le Talmud répète souvent ces paroles — « *woḥaï bohèm* », c'est-à-dire que les commandements de Dieu doivent être pour nous une source de vie. Aussi, la Bible nous défend-elle de nous déchirer les chairs, en signe de deuil, ainsi que cela se pratiquait dans l'antiquité, ou de nous infliger des souffrances corporelles quelconques dont, ailleurs, on a fait une vertu religieuse.

Pour la même raison, également, le judaïsme n'aime pas qu'un particulier ou une communauté s'impose, en dehors des jours de jeûne officiellement prescrits par la Bible et le Talmud, des jeûnes facultatifs. Il en est pourtant quelques-uns, d'une valeur secondaire, que l'usage tolère, parce qu'ils répondent à un sentiment rationnel et élevé. Ce sont, par exem-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ple, les trois jeûnes du premier Lundi, du premier jeudi et du deuxième lundi des mois de « *Iyar* » et de « *Hechwan* ». Ces jeûnes ont été institués par des observateurs scrupuleux, dans le but de nous faire pardonner les manquements, qu'entraînés par les réjouissances des longues fêtes des mois de « *Niçan* » et de « *Tichri* », nous aurions pu commettre inconsciemment. Ce sont encore les jeûnes de la veille de la Néoménie où, si l'on peut réunir dix jeûneurs, on célèbre, midi passé, un service religieux appelé : « *Yom Kipour Qoton* » (petit « *Yom Kipour* ») et qui, comme son nom l'indique, est pour le nouveau mois, par sa liturgie, par le jeûne jusqu'après ce petit office, un raccourci du grand « *Yom Kipour* » pour la nouvelle année.

Dans ce genre de jeûnes facultatifs, tolérés, il faut mentionner tout particulièrement ceux qu'on appelait, dans ma prime jeunesse : les « *Chvovë* » *Taeg*. J'en parle, on le voit, au passé, car je sais que, peu à peu, ces « *Chvovë* » *Taeg*, considérés comme une coutume de faible importance, sont tombés en désuétude dans les villages alsaciens, aujourd'hui, plus ou moins abandonnés du reste. Quant aux villes...

Ces « *Chvovë* » *Taeg* ou demi-jeûnes, dont le nom, correct est « *Chauvovîm Tat* », mots composés des premières lettres des sections sabbatiques lues aux huit semaines pendant lesquelles ont lieu ces demi-jeûnes (« *Chemaus*, *Woéro*, *Bau*,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Bechalaḥ, *Yiṣrau*, *Michpoṭîm*, *Teroumo*, *Thetsawe*»).

On le voit, ce n'est pas « *Chvovë* » *Taeg* mais « *Chauvovîm Tat* » qu'on devrait prononcer, mais ces mots « *Chauvovîm Tat* » ne disant rien à l'esprit du peuple, celui-ci, comme il fait toujours et partout, dans les cas analogues, a remplacé le mot incompris par un mot ayant pour lui un sens. Or, « *Chvovë* » *Taeg* signifie, en alsacien, jour des Souabes, et le mot Souabe y a toujours été employé comme une dénomination péjorative pour désigner tous les Allemands.

Comme ces jeûnes des « *Chvovë* »-*Taeg* étaient universellement considérés comme des enfants adoptifs, ils n'avaient aucun caractère obligatoire. Il était admis même que chacun des jeûneurs volontaires avait le droit de salarier un coreligionnaire pour le remplacer. C'était un moyen d'exercer la charité, d'une manière détournée.

Après ce long préambule, on se demandera peut-être où est l'humour ? L'humour le voici : Il n'était pas rare, si l'on demandait à quelque membre de la communauté si le jeûne ne l'incommodait pas, d'obtenir cette réponse : Si je supporte bien le jeûne ? Certes, oui, attendu que je me paie un remplaçant. Et aussitôt il vous servait l'anecdote suivante :

Un jour, il arriva que vingt personnes s'adressèrent au bedeau du Temple pour leur servir de remplaçant, chacun ignorant la démarche des

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

autres. Le bedeau n'eut garde de prévenir des promesses déjà faites. Mais voici que, vers onze heures, l'un de ceux qui se faisaient remplacer par le bedeau se rendit chez lui pour lui demander un renseignement. Or, que voit-il en ouvrant la porte de la maison du bedeau ? Le bedeau attablé avec sa famille et mordant à belles dents dans une savoureuse côtelette. Stupéfaction de l'intrus : « C'est ainsi que vous jeûnez, s'écrie-t-il, quelle félonie ! » Mais le bedeau, gardant son sang-froid, répond tout doucement : « Quand j'acceptais la charge de remplacer un ou même deux de mes coreligionnaires, je m'acquittais d'ordinaire à merveille de mon devoir. Mais figurez-vous, Monsieur, que vingt membres de la communauté m'ont prié de jeûner à leur place. Je ne sais quelle tarentule les a piqués pour s'adresser ainsi en masse à moi, comme s'il n'y avait que moi, ici, qui pût jeûner. Mais réfléchissez un peu, je vous en prie, jeûner pour vingt personnes le même jour. C'est effrayant. C'est affreux, Ah ! non, à onze heures, je n'y tenais plus et, ma foi, j'ai dû, à mon corps défendant, rompre le jeûne au milieu d'un des « *Chvovë* » *T'aeg.* »

Après cette sortie, notre brave homme de bedeau se calma et, avec un petit air candide et résigné, conclut : « Mais après tout, si je n'avais jeûné qu'une seule heure pour vingt personnes, mon jeûne serait déjà plus que l'équivalent d'un jour de jeûne entier. »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Das ess a « Çod » drof
pour : Darauf ist ein Çod

LA-DESSOUS, IL Y A UN MYSTÈRE

Il n'y a guère qu'une soixantaine d'années, c'était encore en quelque sorte, dans les agglomérations juives d'Alsace, l'âge d'or des études talmudiques. Non pas que les talmudistes fussent encore nombreux au milieu d'elles ; ceux-ci étaient déjà devenus rares, mais il se trouvait encore dans chaque village, où il y avait une communauté israélite, un certain nombre de fidèles possédant des connaissances hébraïques assez étendues pour savoir « lernen » comme on disait alors, s'intéressant à la lecture des livres de religion et de morale composés en hébreu, instruits des légendes du Talmud, pouvant expliquer les usages traditionnels et formant ainsi des esprits nourris des choses du Judaïsme. Plus encore, on pouvait trouver dans presque chaque « *Qehila* », un homme qui comprenait assez bien la langue sainte pour pouvoir traduire la « *Michna* », ou explication des pratiques pieuses, des commandements et des défenses qui caractérisent la vie juive. Ce demi-savant, souvent autodidacte vivait, et bien modestement, de sa science. Il ne devenait évi-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

demment pas capitaliste, c'était chose rare, d'ailleurs, parmi les juifs du village alsacien à cette époque, et il n'ambitionnait pas, du reste, ce titre.

Il lui suffisait que les services que ses connaissances lui permettaient de rendre, puissent le faire vivre lui et sa famille. Ces services étaient divers et nombreux, surtout dans les localités où il n'y avait pas de Rabbins. C'est à lui que s'adressent ses coreligionnaires pour lui demander de réciter chaque jour une prière en faveur de la jeune femme qui attend dans quelques mois, la réalisation de ses espérances maternelles, c'est lui qui, la nuit du 7e au 8e jour, après la naissance d'un fils, lit, dans une chambre proche de celle de la jeune mère, des passages de littérature sacrée; lui qui prépare le garçonnet, près de la 13e année, à chanter au Temple, la « Paracha » (section d'un chapitre du Pentateuque), le Samedi de sa majorité religieuse. C'est lui encore qui, dans les maisons de deuil, pendant les sept premiers jours après un décès, traduit et commente un chapitre hébreu de morale consolante, et, sur la prière de la famille, récite le « Qadich » pendant onze mois de la première année de deuil, quand le défunt n'a pas laissé de fils pour remplir ce devoir religieux.

Bien nombreuses encore sont les circonstances où l'on a recours à la science de ce pseudo-savant. N'est-ce pas lui auquel on confie les

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

enfants les jours de congé pour compléter l'étude de la lecture hébraïque et de la traduction du Pentateuque ! Lui encore, qui le soir, apprendra aux jeunes gens les enseignements des rabbins des temps antérieurs. Dans ces enseignements il n'est assurément pas question de la Cabale, trop contraire au traditionnel bon sens du juif alsacien, pourtant des termes employés par les Cabalistes se sont introduits dans le dialecte, et c'est de l'un de ces termes dont il s'agit dans l'expression qui a servi de texte à cette petite dissertation.

Le mot hébreu « *çod* » veut dire un secret ; il sert à désigner, dans les études cabalistiques, un des quatre sens attribués aux mots employés dans les textes bibliques : le sens littéral, le sens symbolique, le sens interprétatif, et enfin le sens ésotérique, le sens caché qui n'est pas révélé à tous.

Il arrive que des questions relatives à un usage religieux ou à un texte biblique, usage ou texte facilement explicables pour des hommes instruits, sont posées à ces Maîtres à courte science, et dans leur incapacité à trouver une réponse, ils usent de cette suprême ressource ; le « *Çod* ». — Ce secret, ce sens mystérieux réservé aux seuls initiés.

L'expression est, comme il arrive souvent, passée dans l'usage courant, et, à quelqu'un qui ne veut ni expliquer ni justifier un acte ou une opi-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

nion, on dit ironiquement : « das ess a « *Çod* » drof.

Là-dessous, il y a un mystère.

« Çyog laḥoḳhmo chtiqë » pour « Çyog laḥoḳhmo cheṣiqo »

(LE SILENCE EST LA SAUVEGARDE DE LA SAGESSE)

Que le silence, qui est « l'esprit des sots », soit aussi « l'une des vertus du sage », personne n'en doute. Il existe, d'ailleurs, bien peu de personnes qui n'aient, au moins une fois dans leur vie, regretté de n'avoir pas su se taire. Les Grecs et les Romains ont été jusqu'à diviniser le silence. Quant à nos ancêtres, quoi qu'on en ait dit calomnieusement ou par ignorance, ils n'ont jamais divinisé aucune vertu, aucun vice, aucune force de la Nature. Mais, sans faire du silence une divinité, ils l'ont apprécié à sa haute valeur en divers endroits de la Bible et du Talmud et nos docteurs l'ont proclamé « la sauvegarde de la sagesse » (littéralement une cloison autour de la sagesse).

Il ne faut pourtant pas inférer de là que nos docteurs du Talmud aient commis l'erreur de

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

mésestimer le don divin de la parole sans laquelle ni progrès, ni civilisation même ne pourraient s'imaginer. Ils nous font saisir cette vérité en maint endroit. Pour n'en donner qu'un seul témoignage, nous rapportons ici un conte du folklore midrachique frappé au coin du plus amusant humour, car il ne faut pas oublier que nos rabbins, malgré leurs graves réflexions et leur sévère enseignement, étaient, avant les juifs alsaciens, de fameux humoristes. Ce conte, le voici :

Deux ministres de l'empereur Hadrien, qui, je pense, n'étaient pas tourmentés, comme leurs lointains collègues actuels, par le besoin de l'assainissement des finances, rompaient souvent des lances, comme on dirait aujourd'hui, au sujet de la question de savoir si c'est au silence ou à la parole que doit revenir la palme de la supériorité.

Un jour, l'empereur, qui pensait, sans doute, que ses ministres pouvaient plus utilement employer leur temps, pria les deux parties adverses de venir traiter ce grave problème philosophique, contradictoirement, en sa présence. L'apologiste de la parole défendit avec éloquence son opinion. Ensuite l'apologiste du silence commença la défense de la sienne : « O puissant empereur, s'écria-t-il... » — « Tais-toi, l'interrompit alors le protagoniste de la parole, en lui posant la main sur la bouche.

— Qu'est-ce ? intervient Hadrien étonné.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pourquoi empêches-tu ton interlocuteur de parler librement, comme tu as fait ?

— Je l'en empêche, réplique celui-ci, avec justice. Je me suis servi de la parole pour démontrer la supériorité de la parole, mais je ne puis permettre à mon contradicteur de se servir de la parole pour démontrer la supériorité du silence. »

De cet intermède du folklore du Midrach, il faut déduire que, pour nos rabbins, le silence et la parole ont une égale et haute valeur lorsque, conformément à la maxime du plus sage des rois, ils sont pratiqués chacun en leur temps.

Mais nos coreligionnaires d'Alsace, nous le savons déjà, ne regardent pas de si près lorsqu'il s'agit de lancer un trait d'esprit. Et aussi, laissant de côté toute autre considération, ils ne retiennent que les textes, les sentences, les adages qui leur servent à atteindre ce but. Il nous souvient d'innombrables fois où, au cours de la conversation, au temps jadis, l'un ou l'autre avait été amené à citer cet aphorisme rabbinique « *Çyog laḥokẖmo cheṣiqo* » (le silence est la sauvegarde de la sagesse), d'avoir entendu aussitôt cette riposte, dite sur un ton doctoral et malin : « Sau senn die stommë Laït die grèchtë *Ḥakẖomèm* ». Alors, ce sont les sourds-muets, les plus parfaits des sages.

L'Ecclésiaste dit encore : « Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler » et « toute chose que Dieu a faite est bonne en son temps ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er « **darcht** » wie a « **Ḥaz'n** » onn
singt wie a « **Révë** »
pour Er « **darcht** » wie ein « **Ḥazon** » und
singt wie ein « **Rabi** »

IL PRÊCHE COMME UN MINISTRE-OFFICIANT ET CHANTE COMME UN RABBIN

Il a dû y avoir autrefois plusieurs communautés — peu importantes, naturellement — où le rabbin remplissait en même temps les fonctions pastorales et celles de ministre-officiant. Nous avons, du reste, encore connu nous-même, aux temps de notre jeunesse, deux communautés voisines de notre lieu natal, où celui qui officiait comme « *Ḥazon* » attitré, et qui était versé en hébreu et dans la science talmudique, était considéré par tous les membres de la communauté comme leur rabbin. Il n'était pas revêtu de ce titre, officiellement, par l'administration supérieure du culte, mais dans différentes circonstances il exerçait, au milieu des fidèles, le ministère sacré du rabbin. C'est comme en Allemagne où à présent encore, des communautés nombreuses possèdent un « Cantor » qui fait l'office et prononce des sermons.

Il arrive aussi que, dans certains cas, le rabbin juge de son devoir de cumuler provisoirement

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

le ministère du rabbin et celui du « *Hazon* ». Nous connaissons plus d'une communauté, où le chef spirituel réunit les deux fonctions, soit d'une manière provisoire, soit d'une manière constante, et la célébration de l'office n'y perd rien en dignité assurément.

Et dans quelques communautés, une fois par an, le « *Yôm Kipour* », le rabbin se réserve, comme un saint devoir, de faire l'office de « *Neïla*, » au milieu des fidèles émus et fervents.

Il est superflu de dire que ces rabbins qui cumulent ainsi les deux fonctions importantes du culte, ne sont pas nécessairement des prédicateurs éloquents, ni des chantres accomplis. Ni la science étendue, ni la foi profonde, ni la haute élévation des sentiments et des pensées ne suffisent à parfaire un grand prédicateur, comme ni la bonne volonté, ni même l'oreille exercée et juste ne peuvent, à elles seules, former un ministre-officiant irréprochable. Dans la double tâche que le dévoué fonctionnaire du culte tient à assumer, il se peut qu'il soit médiocre dans l'une et l'autre.

Aussi, quand cette circonstance se présente en Alsace, où le goût du trait d'esprit est toujours en éveil, plus d'un auditeur, soit après la prédication, soit après le chant, se penche vers son voisin et nous en avons été jadis souvent témoin — lui dit à mi-voix, d'un ton goguenard :

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er darcht wie a « *Haz'n* » onn séngt wie a « *Révë* ».

Il prêche comme un ministre-officiant et chante comme un rabbin.

Kan Andri « **Dayès** » pour Keine andre « **Deogaus** »

PAS D'AUTRES SOUCIS ?

Cette boutade sous forme interrogative, on peut l'entendre fort souvent, en Alsace juive, adressée à celui qui, chagrin, inquiet, nerveux, ou simplement un peu exalté, donne de l'importance à des faits, des événements, des racontars qui n'en valent pas la peine. On lui sert cette exclamation comme une maxime devant servir à lui rappeler la vanité des choses auxquelles il s'intéresse. Et il manque alors très rarement des amis qui, pour illustrer ce caractère porté à l'exagération, racontent plaisamment ce fait bien connu de tous les juifs d'Alsace :

Un jour, un général israélite alsacien, passant la revue de son régiment, s'aperçut qu'un soldat, qui par hasard était également coreligionnaire et alsacien, n'avait pas sa capote correctement

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

boutonnée et il lui en fit l'observation. Mais le soldat pince-sans-rire et jovial, pensant qu'entre coreligionnaires les choses se passaient en famille, lui dit à mi-voix, vivement, mais avec une bonhomie toute alsacienne : « Kan andri « *Dayès* » mon général ? »

Pas d'autres soucis, mon général ?

« Dayés » for Dayés
pour « Deogaus » fur Deogaus

DES SOUCIS EN QUÊTE DE SOUCIS

Nous sommes malheureusement, pour la plupart, ainsi faits, que nous ne nous tourmentons pas seulement — ce qui est excusable — à cause des ennuis et des désagréments du présent ; mais nous avons la blâmable habitude quand le présent n'a rien qui devrait, en quoi que ce soit, troubler la tranquillité de notre esprit, de nous forger des préoccupations, des soucis, en pensant à un avenir plus ou moins lointain qui, peut-être, pourra nous apporter tel ou tel ennui. Nous nous créons des soucis imaginaires, nous sommes pour ainsi dire en quête de soucis éventuels qui, peut-être ne viendront jamais. Les événements tournent souvent plus

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

heureusement que nous ne l'avions craint. Et, disent nos sages du Talmud, si l'avenir doit nous réserver quelques tribulations, n'est-il pas raisonnable de jouir des satisfactions que nous apporte aujourd'hui et d'attendre, pour nous attrister, que, demain, si sujet de tristesse il doit y avoir, nous ait mis en présence de quelque tourment. Le Talmud dit aussi sagement : « Le malheur suffit à son heure. »

Ces conseils talmudiques sont presque universellement suivis par nos coreligionnaires d'Alsace, car l'optimisme est une de leurs grandes qualités. Ils sont optimistes, parce que c'est là, chez les juifs en général, une qualité ancestrale dont le Talmud, plus de deux fois millénaire, porte la frappante empreinte. Et c'est à cet optimisme de bon aloi qu'est dû souvent la réussite et le succès.

Mais si l'optimisme, générateur de la confiance en soi et dans l'avenir, source de la bonne humeur, est un fait général chez nos juifs alsaciens, il faut reconnaître qu'il existe aussi chez eux, comme partout ailleurs, des esprits chagrins, inquiets qui, ne sachant pas profiter de la tranquillité morale, de la paix, qui devraient être leur partage, cherchent à découvrir, dans l'avenir inconnu, des raisons d'inquiétude dont leur nature hypocondriaque a, dirait-on, besoin de se nourrir. Ils ont le souci de n'avoir pas de souci. Et alors, les témoins de ce besoin bizarre d'une

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

âme qui se dévore elle-même sans raison, ne manquent pas de dire : « *Dayés* » for « *Dayès* ».

Des soucis en quête de soucis.

Fiel **Dayës** sen ka **Dayés**
aber a **Dayë** es a **Dayë**
pour Viele **Deogaus** sin keine **Deogaus**
aber eine **Deogau** ist ein **Deogau**

BEAUCOUP DE SOUCIS NE SONT PAS DES SOUCIS
UN UNIQUE SOUCI EST UN SOUCI

Qu'avez-vous, mon cher voisin, vous me semblez préoccupé ? Vous êtes pourtant un homme heureux, bien portant, vous jouissez d'une belle fortune. Votre air chagrin me fait penser à cette parole de nos sages : « Plus on possède de biens, plus on a de sou« cis. »

En effet, j'ai bien des soucis qui troublent mon repos.

« Bien des soucis ! Qu'est-ce que cela ! Rappelez-vous ce dicton judéo-alsacien : Beaucoup de soucis ne sont pas des soucis ; un souci, un seul, voilà un réel souci. Celui-là trouble complètement l'âme de celui qui l'éprouve, il ne trouve plus la paix, en perd le boire, le manger, le dor-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

mir. Tant que vous aurez beaucoup de soucis, ne vous inquiétez pas outre-mesure.

« Fiel *Dayës* sen ka *Dayës*, aber a *Dayé* es a *Dayé*. »

« En mouqd'm oumeouh'r » bathor'm pour « En mouqdom oumeouhor bathoro »

IL N'Y A NI SUITE NI ORDRE DANS LES PAROLES DES SOTS

Il est une formule talmudique énoncée ainsi « *En mouqdôm oumeouhor bathoro* » qui signifie que la Thora, dans les relations qu'elle fait des événements, n'a pas toujours suivi l'ordre chronologique. Il arrive que, pour des raisons que nous ignorons, dans le récit qu'elle donne de deux événements, le second en date soit relaté avant le premier, et aussi que des prescriptions édictées comme conséquence de certains faits soient indiquées avant la relation de ces faits.

Le yidisch-alsacien s'est emparé de cette formule hébraïque et, changeant le dernier mot *Thora* (loi) en Thorem, mot allemand qui signifie : les sots, a fait une sorte de boutade pleine d'ironie et d'humour. Ainsi, quand on veut faire remarquer que quelqu'un parle sans

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ordre et sans méthode, l'ironiste est enchanté d'énoncer la locution talmudique transformée comme nous venons de le dire : « *En mouqd'm oumeouḫ'r* » *bathor'm.* » Il n'y a ni suite ni ordre dans les paroles des sots.

Losst aich dénke es war ën « Érèv » do pour : lassten sie sich dünken es wäre ein « Érouv » da

FIGURE-TOI QU'IL Y A UN « ÉROUV » ICI

Le mot talmudique « *érouv* » est appliqué dans le langage yidisch-alsacien à un fil de fer tendu à l'extrémité de chaque rue par laquelle on sort du village. Ce fil de fer est attaché à une certaine hauteur aux dernières maisons de la rue se faisant face, et doit représenter des portes fermant le village. Et pourquoi ce simulacre ? C'est que, par la tradition, il est interdit, le jour du Sabbat, de porter hors de sa maison un objet si léger soit-il, et l'on ne peut sortir de chez soi qu'avec les vêtements qui vous couvrent et les bijoux qui peuvent les orner en ce jour de fête.

Alors, dans l'antiquité judaïque, pour adoucir la sévérité de cette prescription, on autorisa l'éta-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

blissement de portes fictives. Ces fils de fer « érouv » (mélange), reliant les maisons, font que toutes semblent mêlées, confondues en une seule propriété, et cette fiction permet de considérer le village comme un lieu clos, comme une seule maison.

Aussi, quel émoi, quel trouble, quand un de ces fils est rompu un Samedi ! La vie juive était quasiment arrêtée. Plus moyen de sortir de chez soi, fût-ce même en emportant un livre de prières, pour se rendre à la synagogue, un parapluie ou une ombrelle suivant le temps. On voit le trouble que cela occasionne dans la vie de chacun. Un non-juif voyant ce désarroi un Samedi, s'informa de la cause de cette émotion. On lui montra le fil de fer rompu et on lui en expliqua l'usage. « Alors, dit-il, ce fil de fer représente réellement pour vous une porte fermée. Eh bien figurez-vous que le fil de fer est réellement accroché et la porte sera aussi bien fermée. »

Cette conclusion, que nul juif n'aurait osé songer à formuler, se répandit pourtant dans le langage judéo-alsacien. Elle s'adresse à ces songe-creux qui prennent leurs rêves pour des réalités et croient et essaient de faire croire aux autres que leurs imaginations et songeries ont une réelle existence. On leur dit alors : « Losst aïch dénke es war ën « *erèv* » do.

Oui, oui, nous nous figurons qu'il y a un « *érouv* » ici.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Das ès an « Er'f Rof » pour Das ist ein « Erèv Rov »

IL EST A LA VEILLE D'ÊTRE RABBIN

Le Pentateuque, en parlant des enfants d'Israël au moment où ils quittent la terre d'Égypte, le pays d'esclavage, dit : « une tourbe nombreuse les suivit » ; ramassis d'aventuriers, dit la tradition, qui s'attachèrent à la fortune des Israélites, devenus un peuple libre.

Le mot hébreu qui signifie « tourbe » est « *Erév* » prononcé par les Alsaciens « *Eréf* », ce qui n'étonne personne, et le mot hébreu qui signifie nombreux est « *Rov* » prononcé en Alsace « Rof », ce qui n'étonne pas davantage. Ce qui étonne encore moins, c'est que pour lancer un mot d'esprit, on confond volontairement « *Erèv* » (tourbe) avec « *Erév* » qui veut dire soir, veille. La veille du Samedi se dit donc en alsacien « *Eref Chabés* », et la veille des fêtes « *Eref Yontef* ».

Le trait d'esprit est le suivant : Un étudiant en théologie, en Talmud, prépare la carrière du rabbinat, il a terminé ses études, est à la veille d'obtenir le diplôme de Rabbin. Vraiment, l'occasion est trop belle pour que l'humoriste judéo-alsacien ne succombe pas à la tentation. Quelle

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

satisfaction de dire, avec le bon accent du terroir, d'un étudiant à la veille d'être Rabbin en, faisant mine d'oublier que « *Erév rov* » signifie « tourbe d'aventuriers », — ein « *Eréf Rof* ».

« Es kol aurèv leminau »

TOUT CORBEAU VA VERS SON ESPÈCE

Le petit verset que nous venons de citer en titre, se trouve dans le Lévitique et fait partie de la longue liste des espèces animales dont la consommation est illicite. Il veut dire : « Tout corbeau selon son espèce », c'est-à-dire de toutes les espèces. C'est là la traduction de ce verset, comme l'ont compris, justement d'ailleurs, les exégètes. Mais quand on veut prendre mot à mot ce verset et le traduire littéralement, il peut être rendu par : Tout corbeau va vers son espèce.

C'est dans ce dernier sens qu'en conversant, l'ironiste juif de l'Alsace prend ce verset. Lorsqu'on parle de quelqu'un dont la conduite n'est pas irréprochable et qui devient ami ou camarade d'un individu qui ne vaut guère plus, on dit volontiers, en prenant un ton magistral, plein de sous-entendus : « *Es Kol aurèv le-*

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

minau » : Tout corbeau (animal impur) va avec ceux de son espèce, c'est-à-dire qui ne valent pas mieux que lui. Ce verset est ainsi l'équivalent de notre adage connu : Qui se ressemble s'assemble.

Sie braucht nim der Stiel fom
« **Esrig** » abbeissë
pour sie braucht nicht mer den Stiel vom
« **Esraug** » abbeissen

ELLE N'A PLUS BESOIN
DE COUPER AVEC LES DENTS LA TIGE DE CÉDRAT

« *ESRAUG* » est le nom hébreu du cédrat. Le cédrat joue un rôle important dans le cérémonial de la fête des Tentes. Le Talmud nous rappelle la beauté du spectacle qu'offrait, en ces jours de « Soukos » (et non pas de Pâque comme le dit inexactement l'Évangile) le Temple de Jérusalem, rempli de la foule des fidèles, qui, tous, même les enfants, portaient pieusement le cédrat et les branches du palmier.

Encore il y a cinquante ans en Alsace, tous les juifs se rendaient au Temple, en ces jours de Fêtes tenant, avec quelle pieuse fierté, les bran-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ches du palmier et un exemplaire parfait du cédrat. Car c'était un grave souci que le choix de ce cédrat, dont les qualités extérieures, forme, taille, couleur, présence de l'extrémité de la tige qui avait attaché le fruit à l'arbre ; les défauts, les taches sont discutés par le « *Choulḫan Aroukh* » (code religieux) qui réglemente aussi les conditions relatives au cédratier.

Les sept jours de Fêtes écoulés, le cédrat renfermé dans une armoire embaume le linge de la maison, ou sert à confectionner quelques pots de confiture parfumée.

Nous n'avons pas tout dit pour le cédrat. Il servait encore à un autre usage, auquel on attachait jadis en Alsace et peut-être encore aujourd'hui, une valeur précieuse. Il s'agit des jeunes épousées qui avaient des raisons sérieuses de penser connaître bientôt les joies de la maternité et aussi les souffrances qui les précèdent.

Ces futures mères avaient la conviction, d'après une croyance aussi superstitieuse qu'antique, qu'en coupant avec les dents l'extrémité de cette tige de cédrat dont nous avons parlé, elles obtiendraient, avec l'aide de Dieu, la suppression ou, du moins, l'allègement de ces douleurs auxquelles sont condamnées toutes les filles d'Ève, depuis qu'au Paradis Terrestre, Ève commit le péché de mordre au fruit défendu. Cet usage est dû à une inspiration cabalistique qui conseille de racheter le péché commis par

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Ève, et d'en supprimer ainsi les conséquences douloureuses.

Cette croyance à l'efficacité de cette pratique originale n'a pas été oubliée par nos coreligionnaires de l'Alsace pour allonger leur liste d'expressions humoristiques ; quand on parle d'une femme dont on ne veut pas dire l'âge exact, mais dont « l'irréparable outrage des ans » indique bien qu'elle a doublé le cap de la belle jeunesse, on dit : « Sie braucht nim der Stiel fom « *Esrig* » abbeisse. » Elle n'a plus besoin de couper avec les dents la tige du cédrat.

Mit Ka « **Etsés** » ben ich gut fersengë
par Geld braouch ich
pour mit « **Etsos** » bin ich vershen, bar
Gelt brauche ich

DES CONSEILS, J'EN SUIS SUFFISAMMENT POURVU C'EST DE L'ARGENT COMPTANT QU'IL ME FAUT

RARES sont les gens qui, une fois, au cours de leur existence, ne se trouvent pas plus ou moins dans des embarras d'argent. Les privilégiés du sort s'en tirent aisément, mais les malheureux, les malchanceux, souffrant de ce

manque d'argent que l'heureux savetier de La Fontaine célébrait, ressentent durement cette pénible situation.

Et que peuvent faire, en ces tristes jours, ces pauvres hères, si ce n'est d'aller conter leurs ennuis et demander aide à ceux de leurs amis qui avaient toujours protesté de leur dévouement et de leur affection. Mais, comme la fourmi du même La Fontaine, ces amis apparents ne sont pas prêteurs et ils se contentent de prodiguer à ces malheureux solliciteurs d'excellents conseils, de paternelles directives.

Nos coreligionnaires d'Alsace n'acceptaient pas ces refus sans laisser échapper une réplique, puisée à cette source toujours jaillissante chez eux, de satire et d'ironie, mais ironie amère cette fois. « Ah, des conseils, des conseils, j'en suis abondamment pourvu, c'est de l'argent comptant, des espèces sonnantes et trébuchantes qu'il me faut : « Mit « *Etsés* » ben ich gut fersorgë, par geld braouch ich. »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Der hot net fom « **Ets Ha-daaş** » guessë pour Dieser hat nicht vom « **Ets-ha-Daaş** » gegessen

C'EN EST UN QUI N'A PAS GOUTÉ AU FRUIT DE L'ARBRE DE LA SCIENCE

Ici, il est utile de rappeler un épisode de la Genèse. Il se trouve à la première page de la Bible et est relatif à la triste aventure d'Adam et d'Ève. Nous ne pourrions guère remonter plus avant, à moins de tomber dans le noir chaos, où je pense, il n'y a pas d'humour à récolter même pour l'optimisme ironisant de l'Alsacien.

Tout le monde sait, que Dieu avait planté un magnifique jardin, le Paradis Terrestre, dans la région d'Eden. L'Écriture Sainte nous apprend que c'était un séjour délicieux où se trouvaient des arbres fruitiers de toutes les espèces, capables de satisfaire à tous les caprices des frugivores les plus convaincus. Plus encore : on y pouvait voir deux arbres extraordinaires, celui appelé l'arbre de la science, celui appelé l'arbre de la vie, deux rares exemplaires dont jamais depuis ce temps, nul n'a rencontré les pareils hors du Paradis. Là, Dieu plaça Adam et Ève. Le premier couple humain devait et pouvait aisément y couler des jours heureux, attendu que

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

le Maître du monde ne veut que le bonheur de ses créatures. Il ne leur demandait qu'une seule et unique chose, celle de ne manger ni des fruits de l'arbre de la science, inspirant à l'homme le désir sans répit et sans succès, hélas ! de connaître les choses mystérieuses qui doivent lui rester cachées ici-bas, et est, par conséquent pour lui, selon la parole du plus sage de nos rois, une continuelle source de tourments, ni des fruits de l'arbre de la vie conférant l'immortalité incompatible avec ce monde matériel.

On sait ce qu'il est advenu du rêve de bonheur d'Adam et d'Ève, troublé si vite, par suite de l'indiscrète et désastreuse intervention du serpent, symbole du mauvais instinct du cœur humain.

On ne pense pas, espérons-nous, que le génie humoristique de nos coreligionnaires d'Alsace ait omis de tirer quelque profit de ce curieux épisode et ne lui ait emprunté au moins une locution qui pût servir, à l'occasion, à exprimer quelque pensée ironique d'une manière pittoresque.

Aussi, lorsque au cours d'une conversation, on parlait d'une personne dont l'intelligence brillait plutôt par son absence, il était souvent donné non d'entendre dire franchement que cette personne avait une intelligence obtuse, bornée, mais de lancer à son sujet, d'un ton goguenard,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

cette boutade moqueuse, inattendue : « Der hot net wom « *Eis Ha-daas* » guessë.

C'en est un qui n'a pas goûté au fruit de l'arbre de la science.

« Gam zou letovo »

CELA AUSSI EST POUR MON BIEN

Il existait, aux temps talmudiques, un homme qui fut toute sa vie l'expression complète de l'optimisme du croyant juif.

Un événement pénible survenait-il, il le recevait en disant « *Gam zou letovo* » cela aussi est pour mon bien. Cette pieuse confiance en Dieu lui a valu de rester célèbre à travers les siècles sous le nom que ses contemporains lui avaient donné de : « *Noḫoum Ich Gam zou* », Naḫum l'homme de : cela aussi.

Le Talmud qui attribue à Rabi Aqiba une formule à peu près identique : « Tout ce que Dieu fait est pour notre bien », nous a transmis le récit d'un fait dont ce « Rabi » fut le héros et qui en confirme la haute vérité.

Rabi Aqiba était en voyage et il avait pris quelques précautions nécessaires en ces temps anciens : un âne pour cheminer sans fatigue, un

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

coq dont le chant le réveillerait le matin et une lanterne pour l'éclairer la nuit. Arrivé à la tombée du jour dans une ville, il ne put y trouver de gîte et dut passer la nuit dans la forêt voisine. Or, cette même nuit, il y eut une terrible tempête, le vent éteignit sa lanterne, un lion survint qui dévora son âne et, enfin un chat sauvage tua et mangea son coq. Toujours plein de confiance, le Maître, loin de se plaindre, répéta sa formule : « Tout ce que Dieu fait, il le fait pour notre bien. » Et les événements ne tardèrent pas à confirmer son optimisme, sa confiance en Dieu.

Au cours de la nuit, en effet, une troupe ennemie s'empara de la ville où il aurait voulu se loger. En apprenant cela, il s'écria : « Tout ce que Dieu fait est pour notre bien. Si j'avais conservé mon âne, mon coq et ma lumière, l'un par son braiment, l'autre par son chant et, enfin ma lanterne par sa clarté, auraient dévoilé ma présence à l'ennemi et j'aurais été massacré. »

Les juifs du monde entier ont suivi la parole du Maître et cette confiante résignation a été pour eux un réconfort aux heures d'épreuves, mais c'est la formule que nous avons citée tout d'abord qui est restée populaire et que le juif alsacien, usant et abusant de l'ironie, répète dans mille circonstances.

Un accident plus ou moins sérieux se produit-il ? « *Gam zou letovo* » dit-on. Cela est pour le bien. Brise-t-on un objet précieux, la perte eut pu

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

être pire encore, se casse-t-on un membre dans une chute, on aurait pu perdre bras et jambes. Et la victime elle-même, avec un mélange d'ironie et de résignation, répète souvent la formule qu'en guise de consolation lui ont adressée les assistants : « *Gam zou letovo* ». Cela aussi est pour ton bien.

Mét was « **ganeft** » ihr
pour Mit was « **ganovt** » ihr

AVEC QUOI VOLEZ-VOUS ?

NUL n'ignore que, sous forme de boutade mi-sérieuse, mi-ironique, le villageois aime à qualifier le marchand détaillant du titre de trompeur, de voleur. Comme l'acheteur au détail paie les denrées de la main à la main, il trouve amère la dépense constamment renouvelée exigée par les besoins de la vie quotidienne, et a toujours été porté, même avant cette époque de vie chère, à suspecter la délicatesse des marchands, à douter de la justesse de sa balance, de l'exactitude de ses poids, de la qualité de sa marchandise. C'est une fiche de consolation, une vengeance en paroles, d'accuser ce petit commerce de tromperie. Cette opinion est telle-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ment naturelle au peuple, qu'on la trouve déjà exprimée dans la littérature biblique. Le prophète Osée, dans un chapitre où, comme d'habitude, il ne mâche pas la vérité, à ses contemporains, lance aux Cananéens, cette apostrophe conforme sans doute à l'opinion publique : « Le Cananéen tient dans sa main une fausse balance ; tromper est son plaisir. » Cananén était alors synonyme de marchand. Les Cananéens étaient habitants autochtones de la Palestine et ne s'occupaient que de commerce, tandis que les Juifs faisaient surtout de l'agriculture, mettant les travaux de la terre bien au-dessus du commerce qu'ils méprisaient. L'on sait que les prophètes, lorsqu'ils voulaient leur promettre l'accomplissement de leurs vœux les plus chers, leur prédisaient le repos à l'ombre de leur vigne et de leur figuier.

Et cette opinion sur les commerçants, si ancienne qu'elle soit, et bien entendu, si fausse soit-elle bien souvent, est devenue sous cette forme en dialecte judéo-alsacien « Mét was « *ganeft ihr* » ? (Avec quoi volez-vous ?) une question que le plaisant adresse au commerçant dont il ignore le genre d'affaires et dont il sait, espérons-le, qu'il a lui-même le sens de l'humour.

Le mot « *ganeft* » est le verbe hébreu *gonauvf* (voler) conjugué à l'allemande.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Der « **Goï** » hot's « **Mazel** »
pour Der « **Goï** » hat das « **Mazol** »

LE NON-JUIF EST SOUS LA PROTECTION DE SA BONNE ÉTOILE

Le mot « *goï* », qui est aujourd'hui synonyme de non-juif, n'a pas toujours eu ce sens. Dans le Pentateuque, ce terme voulait dire simplement nation. Il s'appliquait alors à la nation hébraïque aussi bien qu'aux autres nations de la terre.

Plus tard « *goïm* » (pluriel de « *goï* ») est employé pour désigner seulement les nations non-juives et « *goï* », au singulier, pour désigner un individu non-juif.

Quant au mot « *mazol* », il a toujours désigné les corps célestes, le soleil, la lune et, particulièrement, les douze constellations du Zodiaque.

Dans la Bible, on ne trouve pas trace de croyance à l'astrologie judiciaire. On y trouve, au contraire, la défense d'ajouter foi aux prétendus signes célestes. Le Talmud, à son tour, fidèle, comme d'habitude, à l'esprit des préceptes de la Bible, va jusqu'à défendre même de consulter les astrologues.

Mais plus tard, cette pseudo-science, qui était née en Chaldée et s'était répandue dans divers

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

pays de l'Orient, franchit également les portes des écoles juives. Par suite, on y croyait alors à l'influence des corps célestes sur la destinée des hommes et des choses, influence bonne ou mauvaise, suivant les jours et heures de leur apparition sur la terre. Chaque être humain, chaque brin d'herbe prospérait ou dépérissait sous la dépendance de son étoile.

L'humanité a, d'ailleurs, toujours été lamentablement crédule et les superstitions les plus puériles y ont toujours trouvé le meilleur accueil. N'en est-il pas encore ainsi de nos jours où les spirites, les somnambules, les cartomanciens, tous les professeurs d'occultisme et de mysticisme, ne manquent ni d'adeptes ni de clients ?

Mais la religion d'Israël ne se prête pas facilement à ces errements et plusieurs de nos docteurs les plus illustres, dont quelques-uns chefs d'écoles, s'inscrivent en faux contre la doctrine superstitieuse de l'influence astrale sur la destinée d'un enfant d'Israël. Chacun de nous, nous enseignent-ils, est heureux ou malheureux selon la volonté de Dieu qui nous juge suivant nos mérites.

Mais ces docteurs, vivant à une époque où les juifs n'avaient guère de rapport avec les non-juifs, n'ont parlé, en émettant leur opinion, que des juifs et pour les juifs. On en a donc conclu que les non-juifs peuvent, sans la mériter, être l'objet d'une chance inattendue, uniquement

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

par suite d'une influence astrologique, grâce à la protection de leur « *mazol* » (leur étoile).

Jusque-là rien d'humoristique. Mais voici ou l'humour judéo-alsacien reprend ses droits : Quand un juif qui n'observe guère nos prescriptions religieuses, qui n'est plus juif que de nom, est particulièrement favorisé, un jour, d'un coup de fortune inespérée, d'un grand succès quelconque, on entend plus d'une fois dire avec ironie, au sujet de ce mauvais juif chanceux « Voilà, der « *goï* » hot's « *mazel* ». Le non-juif est sous la protection de son étoile.

On sait que, de nos jours encore, il est d'usage, parmi les juifs, de souhaiter « *mazol łov* » (bonne étoile) à ceux des amis et connaissances qui marient un des leurs ou qui ont à se féliciter de quelque événement joyeux. Mais il va sans dire, qu'en leur adressant cette formule, nous ne pensons guère à leur souhaiter la protection d'une bonne étoile, mais la continuation de la protection divine.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Goï néémon, ḥazir « cauchèr »

SI TU CROIS LE DIRE D'UN NON-JUIF
LE PORC LUI-MÊME EST RITUELLEMENT PERMIS

Il est incontestable que celui qui tient à observer sincèrement les lois relatives aux défenses alimentaires, ne peut pas s'en rapporter au témoignage d'un non-juif, pour qui ces défenses sont nulles et non avenues, lorsqu'il affirme que tel ou tel aliment est, par son origine, par sa préparation et par sa cuisson, conforme aux règles imposées par le code et par les traditions de la religion. Donc, s'il arrive qu'un israélite croit pouvoir affirmer, en se rapportant au dire d'un non-juif, qu'un aliment donné est dans les conditions voulues pour être servi sur la table d'un israélite pratiquant, on l'arrête par cet aphorisme antique, qui est du pur hébreu : « *Goï néémon, ḥazir « Caucher* » : si tu tiens compte du dire d'un non-juif (au sujet des défenses alimentaires) le porc lui-même est « cachèr » (rituellement permis).

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Met' « **guéfén** », « **gofén** », « **gafén** »
komm ich ome maï Vaï
pour Avec ces « **guéfen** », « **gofen** », « **gafen** »

J'EN SUIS POUR MON VIN

Si un groupe d'au moins trois hommes a pris un repas en commun, l'un d'entre eux doit, à la fin du repas, réciter les grâces, pour tout le groupe, à haute et intelligible voix. Il est d'usage de faire honneur de ce devoir à l'un des invités, afin que, comme le remarque le Talmud, il ait l'occasion, en guise de remerciement, d'appeler la bénédiction du Ciel sur son amphitryon. Les grâces se terminent, par la bénédiction rituelle, récitée sur un verre de vin, comme en différentes circonstances religieuses, parce que le vin est, selon les paroles du psalmiste le symbole de la joie et du bonheur : « Le vin réjouit le cœur de l'homme. »

Le sens de cette bénédiction est le suivant : « Sois béni, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui a créé le fruit de la vigne. » Or, les moindres hébraïsants savent : 1° que « vigne se dit « *guéfén* » ; 2° qu'à chaque pause et, par conséquent, à la fin de la phrase, le mot devient, de par la volonté de la grammaire « *gofen* » et que 3° le mot « *gofen* » est prononcé par nos coreli-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

gionnaires méridionaux « *gafen* ». Or il arriva qu'un jour, le « *parness* » d'un Temple, ayant remarqué à l'office la présence de trois étrangers, les invita à sa table, conformément à une antique tradition juive. Le repas terminé, le « parness » pria celui qui lui paraissait être l'aîné des trois, de vouloir bien agréer l'honneur de réciter les grâces à haute voix. Celui-ci s'empressa d'accepter cette offre, qui a toujours été considérée comme un honneur et, les grâces terminées, dit la prière sur le verre de vin qui lui avait été versé et qu'il but avec plaisir. Mais, peu familiarisé avec la grammaire, il termina, malgré la pause, par le mot « *haguéfén* ».

Alors, le voisin de celui qui, dans cette sainte bénédiction, venait de prononcer un mot si peu correct, ne se sentit pas en paix avec sa conscience, et, pour réparer le mal, demanda lui aussi un verre de vin et le but après avoir récité la bénédiction, conformément à la règle grammaticale (rite occidental), en prononçant « *gofén* ».

Mais, voilà que le troisième hôte est tourmenté dans son for intérieur, car il est lui un méridional et, pour lui « *gofén* » n'est pas plus correct que « *guéfen* ». Comment satisfaire sa piété révoltée ? Il demande donc à son tour un verre de vin, entonne à haute voix, d'un air vainqueur, la bénédiction, en faisant sonner le mot « *gafén* ».

Mais ces répétitions insolites ne font pas l'affaire de l'amphitryon qui, en versant le troi-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sième verre, marmonne entre ses dents : « Tout cela est bien, mais avec ces « *guéfen* », « *gofén* », « *gafén* », j'en suis pour mon bon vin. »

Cette anecdote souvent répétée, que faut-il en penser ? En tout cas, si non é vero é bene trovato. Quoi qu'il en soit, lorsque quelqu'un se voit exploité de différentes façons par différentes personnes, il s'exclame en manière de boutade : mét « *guéfen* », « *gofén* », « *gafen* », komm ich ome maï Vaï : « Avec ces « *guéfen* », « *gofén* », « *gafén* », j'en suis pour mon vin. »

« Guemorë », Kaum « Orë »

A PEINE LIRE L'HÉBREU

« *GUEMORO* », pour les Juifs est synonyme de Talmud. « *Orë* » (pour oren, puisque ce verbe est conjugué à l'allemande en Alsace, signifie lire l'hébreu et est sans doute entré dans l'idiome des juifs d'Alsace aux temps anciens où, dans ces parages, on parlait encore le bas-latin ou le vieux français, où orare signifie « prier », ce qui nous a donné « oraison ».

Le vocabulaire du yiddish alsacien a, d'ailleurs, conservé un grand nombre d'autres mots franco-latins comme par exemple « dél » (enterrement, deuil) « nauscht », nuptiæ (noce) « s'l »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

pour sol, de solus, seul dans l'expression de *mêlèh* (roi) solwander (pour seul Wanderer) qui signifie « voyageur seul), et qui est employé dans un vieux jeu alsacien (le klopfes), lorsque le roi d'atout n'est accompagné d'aucun autre atout, ce qui met le joueur dans une situation pleine de périls ; « nételsnacht » (nuit natale) = nuit de naissance = noël, etc.

Mais revenons à notre expression *Kaum* « *orë* ». Autrefois, ils étaient nombreux, en Alsace, les juifs qui comprenaient la « *Guemoro* ». Aujourd'hui hélas, ils sont clairsemés et, bien souvent, lorsqu'en parlant d'une tierce personne, on dit exagérément qu'elle comprend la « *guemoro* », l'interlocuteur a l'occasion de placer son jeu de mots en décomposant en deux le mot « *guemoro* » et en changeant « *guem* » en « kaum » (à peine) pour répliquer d'un air entendu : Ah ! oui, il sait « kaum *orë* », à peine lire l'hébreu.

« Hagam Chooul baneviime »

SAUL EST-IL DONC AUSSI PARMI LES PROPHÈTES

N'ARRIVE-T-IL pas que des individus ont pu se faufiler dans des associations où on est étonné de les rencontrer, ou n'arrive-t-il pas encore que des gens se trouvent chargés de

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

missions, d'œuvres auxquelles ni leur intelligence, ni leurs sentiments, ni leur passé ne semblent les avoir préparés. Que de personnes, soit par présomption, soit par la légèreté de leur caractère, soit par simple goût du bavardage, se mêlent de choses qui ne les regardent pas !

Dans ces différentes circonstances, dans d'autres encore, nos anciens coreligionnaires alsaciens, qui savaient si bien se servir au profit de leur naturel humoristique des expressions bibliques, employaient bien à propos ce proverbe plusieurs fois millénaire et qui faisait allusion à un épisode de la vie de Saül « *Hagam Chooul baneviime* », Saül est-il donc aussi parmi les prophètes ?

On sait que Saül, parti à la recherche de deux ânesses qui s'étaient échappées de chez son père, alla consulter le prophète Samuel qui, secrètement, sur l'ordre de Dieu, l'oignit futur roi d'Israël. Puis Saül, bien agité par ce fait extraordinaire d'avoir, en cherchant des ânesses, trouvé une couronne royale, quitta Samuel, ayant selon la parole de l'Écriture « un autre cœur ». Sur le chemin du retour, il rencontra un groupe de prophètes et, plein d'un divin enthousiasme, se mit à vaticiner avec eux ; ce qui fit dire à ceux qui le virent ainsi et l'avaient connu avant cet événement, ces paroles, montrant leur légitime étonnement :

« Saül est-il donc aussi parmi les prophètes ? »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Hakaul chauḥatim, ḥouts méḥérèch chauté weqoton »

TOUS SONT APTES A FAIRE LA JUGULATION SAUF LE SOURD, LE FOU ET L'ENFANT

En Alsace le traquenard suivant, très connu, a été jadis tendu fréquemment et l'est encore parfois aujourd'hui, par les savants et demi-savants talmudistes, aux jeunes étudiants. Ce traquenard a d'une manière très prononcée un goût de terroir judéo-alsacien. Nous pensons qu'il est né au sein d'une ancienne « *Yechiva* » (haute école talmudique) d'Alsace et c'est un enfant digne d'elle. Le voici :

L'in-folio talmudique qui traite de la jugulation des animaux comestibles commence par ces mots : « tout juif est apte à pratiquer la jugulation, excepté un sourd, un fou et un enfant, parce qu'ils ne sont pas en état d'observer toutes les conditions requises pour cette tâche.

On pose donc au jeune étudiant la question suivante : Pourquoi l'auteur de ce passage s'est-il donné la peine de mentionner les trois exceptions : le sourd, le fou et l'enfant. Il aurait pu faire l'économie des mots sourd et fou et ne mettre dans le texte que le mot « *qoton* » (enfant) attendu que ce mot est formé des trois lettres

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

QTN ; les voyelles étant omises dans le texte talmudique. On aurait donc pu se contenter de mettre le mot « qoton » qui est formé des initiales des trois mots Klaner (enfant) Taver (sourd), Narr (fou).

On connaît l'usage qui règne dans la littérature juive consistant à former des mots avec les initiales de deux ou plusieurs mots (exemple « Ch ('a) s » pour « *Chicha-cedarim* », les six ordres talmudiques — « T-N-KH » pour « *Thora* », «*Neviim* », *Keşouvim* » (les trois divisions de la Bible. Cet usage s'est également répandu au cours de ces dernières années : (exemple C. G. T. (Confédération Générale du Travail).

Alors, encore une fois, l'auteur du passage talmudique en question ne s'est-il pas contenté de mettre seul le mot « qoton » qui comprend les trois catégories inaptes à exécuter la jugulation ?

Naturellement, le jeune apprenti n'a pas assez l'expérience de la dialectique, de l'humour talmudique, pour trouver la réponse. Elle lui est fournie triomphalement par l'interrogateur lui-même : l'auteur ne s'est pas contenté, dit celui-ci, de mettre seulement « q, t, n » qui aurait, dans ces trois lettres, compris les mots de enfant, sourd et fou, parce que l'enfant (le petit enfant) ne peut pas se tenir tout seul :

Weil a kénd nét alan stein kén.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Hakol Héfl », es muss aber doch « gehéfell » sei, pour « Havel havolim, havel havolim, hakol hovél »

TOUT EST VANITÉ
MAIS IL FAUT TOUT DE MÊME VIVRE CETTE VANITÉ

Nous croyons qu'il n'y a pas de juif en Alsace, fût-il des plus ignorants en littérature hébraïque, qui ne connaisse l'expression « *Hakol hével* », dont la signification est « tout est vanité », sous entendu en ce bas monde. Ce sont les deux derniers mots du premier verset de l'Ecclésiaste, attribué au roi Salomon, réputé le plus sage des rois.

C'était, on le sait, un souverain fort puissant et fort riche et qui, comme il convenait à un sultan de cette envergure, avait vécu une vie fastueuse et magnifique. Après avoir épuisé la coupe de toutes les joies terrestres, il comprit qu'elles sont toutes vent et fumée, et il composa son admirable Ecclésiaste, que nul livre n'a jamais dépassé en sagesse et qui commense ainsi « Vanité des Vanités, Vanité des Vanités, tout est Vanité ».

« *Hakol hovel* », tout est vanité, ces deux mots, nous l'avons dit, sont bien entrés et se sont bien acclimatés dans le yidich alsacien, sous la forme

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

judéo-alsacienne « *Hakol* héf'l », et souventes fois nous les avons entendu dire par des personnes auxquelles ils servaient de fiche de consolation à l'heure de quelque disgrâce du sort.

Parfois encore on emploie cette formule de « *Hakol* héf'l » comme maxime de morale adressée à certaines gens qui poursuivent trop âprement les biens de la terre. « *Hakol héf'l* », leur dit-on, les bien futiles que personne n'emporte, à l'heure suprême, ne valent pas tant de peine, mais que de fois le moralisateur ne s'attire-t-il pas cette riposte assez drôlatique : « Es wohr, es müss aber doch « *géhéfelt* » seï ». C'est comme si on formait en français le verbe vaniter. C'est bien vrai, tout est vanité, mais il faut tout de même « exercer, vivre cette vanité ». On voit que du terme « *hével* » (vanité), a été forgé pour la circonstance dans l'idiome judéo-alsacien le pseudo-verbe « héf'len », formé et conjugué à l'allemande, dont le participe passé « géhéfelt » est employé dans notre locution et dont tous les enfants de l'Alsace sentent la particulière saveur.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Nemm éhm der « **Hakol yaudoukho** » aweg
Enlève-lui le « **Hakaul yaudoukho** »

Tous nos contemporains de l'Alsace juive se rappellent le spectacle curieux d'une vente aux enchères qui avait lieu au Temple, en plein office divin, pour l'attribution au plus offrant, du droit d'exercer au Temple certaines pratiques cultuelles.

Les communautés étaient alors fort pauvres et on arrivait, grâce à ces adjudications publiques, à faire monter les maigres revenus qui devaient servir à l'entretien du culte. On vendait ainsi le privilège d'ouvrir et de fermer le Tabernacle pour la sortie et la rentrée du rouleau de la loi, celui d'être appelé à la Thora, celui de se tenir à gauche de l'officiant lisant la section sabbatique, celui de fournir gratuitement toute l'année le vin nécessaire au « *Qidouch* » et à la « *Habdala* » au Temple, celui de donner la réplique à l'officiant récitant le « *Chir ha-yi'ḥoud* » (hymne à l'unité de Dieu) à la fin des offices journaliers.

Ce « *Chir ha yi'ḥoud* » ou plutôt ces huit « *Chirèï ha yi'ḥoud* », car il y en a un pour chaque jour de la semaine et pour le Samedi deux, sont des mélopées poétiques célébrant généralement dans

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

un langage mystique les attributs de Dieu.

On vendait aussi le droit de réplique dans le « *Hakol yaudoukho* » qui fait partie de l'office du samedi matin. Ce cantique est chantonné, en Alsace, verset par verset, un verset par l'officiant et le verset suivant par celui qui a acheté le droit de réplique. C'est une hymne magnifique à celui qui a créé le soleil et la lune et présidé à leur course majestueuse à travers l'espace : « Il ouvre journellement les portes de l'Orient au soleil et à la lune et verse ainsi la lumière sur tous les habitants de l'Univers. »

Le « *Hakol yaudoukho* » a toujours été et est encore aujourd'hui très populaire en Alsace, à cause de l'air doux et prenant sur lequel il est chantonné. Mais il a dû réjouir davantage encore l'assemblée des fidèles à l'époque où tous les assistants comprenaient l'hébreu, parce qu'il exprime gracieusement une haute admiration des choses de la nature.

C'est que l'amour de la nature est fort ancien dans la littérature juive. Depuis le patriarche Isaac qui respirait avec délices les senteurs qu'Esaü avait rapportées des « champs bénis de Dieu », jusqu'aux poètes hébreux du moyen âge, la littérature juive nous montre, tantôt par des charmants tableaux, tantôt par de simples expressions pittoresques, une intense sensibilité aux charmes de la nature. Ici, nous voyons jaillir des sources « qui vont courir entre les mon-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

tagnes pour abreuver les bêtes des champs; la terre se couvrir d'herbe comme d'un manteau pour nourrir les animaux domestiques, de plantes et de fleurs pour le besoin et pour l'agrément de l'homme, de cèdres et des cyprès majestueux où les oiseaux bâtissent leurs nids ». Là, nous voyons « l'immense océan où fourmillent des êtres sans nombre ». Ailleurs c'est « le ciel qui raconte la gloire de Dieu », c'est « le soleil qui apparaît, chaque matin, comme un fiancé sortant de la chambre nuptiale, joyeux de parcourir sa carrière ».

Et combien exquise est cette idylle champêtre du Cantique des Cantiques, toute pénétrée des senteurs enivrantes de la nature. Ne nous semble-t-il pas, en le lisant,voir passer la belle Sulamite « derrière ses troupeaux de brebis et de chèvres » et l'entendre, « dolente d'amour, » comparer son bien-aimé à un bouquet de myrthe, à une grappe de troënes » ? Et voici les vignes fleuries, les grenades et les mandragores aux parfums suaves. Se trouve-t-il, dans d'autres liturgies, un sentiment aussi vif de la Nature comparable à celui qui est exprimé dans les diverses eulogies que la tradition nous ordonne de prononcer en hommage à la Nature et à la gloire de son Créateur, à la vue des spectacles de l'Univers : la mer, la montagne, un volcan, un arbre recouvert de la neige de ses fleurs printanières, un arc-en-ciel, une comète, un météore, un éclair, la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

lune à son renouvellement mensuel, le soleil au commencement d'un nouveau cycle, etc.

Nous pensons que cette digression n'aura pas fait oublier que nous avons parlé plus haut du « *Hakaul yaudoukho* » au sujet de l'humour des juifs Alsaciens. Mais, dira-t-on, un poème d'un caractère élevé et grave comme le « *Hakaul yaudoukho* » ne se prête guère à une saillie humoristique. Et bien, si fait, chers lecteurs et lectrices. Du reste, vous vous rappelez peut-être que nous avons déjà remarqué le peu de résistance dont sont capables souvent les plus sérieux, voire les plus orthodoxes d'Alsace, d'ordinaire pleins d'une vénération infinie pour tout ce qui est hébreu, lorsqu'il s'agit de renoncer au plaisir de faire entendre un mot d'esprit. C'est quelque chose comme l'antique « furor poëtica » qui les pousse...

Or donc, que de fois il nous a été donné d'être dans notre lointaine jeunesse, témoin du dialogue suivant :

— Oui, cher ami, j'ai été victime d'un déni de justice, d'une frustration, de la carence d'un débiteur et je tiens à être dédommagé du préjudice à moi causé.

— De qui avez-vous à vous plaindre ?

— C'est de X..., mais j'arriverai, soyez-en sûr à obtenir satisfaction.

— Vous espérez donc sincèrement être désintéressé, récupérer votre dû ?

— Si je l'espère, mais certainement.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

— Et comment vous y prendrez-vous ?
— Comment je m'y prendrai.
— Je lui intenterai une action judiciaire.
— Une action judiciaire ? *Yau nemm éhm der « Hakaul yaudoukho » aweg.* Allons donc, vous ne pouvez plus que mettre saisie-arrêt sur son droit de réplique dans le « *Hakaul yaudoukho* ».

Cela revient à dire, on l'a compris, que le débiteur ne possède rien du tout, le « *Hakaul yaudou'ho* » n'ayant évidemment pas cours dans le commerce : « Où il n'y a rien le roi perd ses droits ».

« Horaué és hanaulod »

(CELUI QUI PRÉVOIT CE QUI VA NAITRE CE QUI VA ARRIVER)

Un éminent Maître, raconte la « *Michna* », posa, un jour, à chacun de ses cinq disciples, qui étaient déjà, eux aussi, des Maîtres, la question suivante : Que doit rechercher l'être humain, qui soit le plus avantageux pour son bonheur ? Respectivement ils répondirent : le contentement, un ami sincère, un bon voisin, un bon cœur, mais Rabi Siméon opina : la prévoyance de l'avenir.

Or, les mots que tout le monde traduit, avec

raison, par : la prévoyance de l'avenir, signifient, si nous les prenons dans leur sens littéral : « qui voit ce qui va naître ». Alors l'humoriste Alsacien n'hésite pas un instant à sacrifier à un trait d'esprit — il lui sacrifierait bien davantage — le sens justement admis. Et quand la conversation roule — sur les qualités, les dons, le caractère les plus heureux pour l'être humain, il se trouve toujours quelque plaisantin érudit — si tant est qu'il en est encore en Alsace sachant assez d'hébreu — qui, d'un ton malicieux, intervient et dit : « Ce qui est le plus avantageux, c'est d'être sage-femme, puisque l'immortel docteur de la loi a dit que la personne la plus avantagée parmi les êtres humains, c'est la personne « *Horaué és hanaulod* » (la personne qui voit ce qui va naître).

Er schmüsst « Horim bi-Gvoaus »

IL BAVARDE TANT
QU'IL CONFOND MONTAGNES ET VALLÉES

« Er schmusst » est le présent du verbe allemand « schmussen » que les philologues dérivent de l'hébreu « *chemouo* » (pl. « chemouaus ») dont le sens est « annonce

d'une nouvelle ». Ce verbe « schmussen » est employé en allemand et dans le judéo-alsacien pour dire bavarder, jacasser. Schmussen est souvent un verbe transitif et est appliqué à quelqu'un qui bavarde tellement qu'il arrive à faire croire à l'existence d'une chose contraire à toute réalité. Exemple, cette saillie originale connue de tous les juifs d'Alsace : « Er schmusst ihr a Kénd enn der Bauch, qui signifie : Il bavarde, jacasse tant et tant qu'il finit par faire croire à une femme qui n'attend nullement la naissance d'un enfant, qu'elle porte un enfant dans son sein.

Quant à « *Horim* » et « *bigvoauʂ* », l'un veut dire : montagnes, et l'autre : dans ou parmi les collines.

Donc « Er schmusst » *Horim bigvoauʂ* » peut être traduit par : Il bavarde, tant, à tort et à travers, qu'il confond les montagnes avec les collines. C'est là la formule et l'interprétation courantes.

Mais il nous semble que mêler montagnes et collines n'est pas une chose si extraordinaire et peut arriver à des personnes réfléchies et réservées. Nous sommes donc tentés d'admettre que dans le mot « *bigvoauʂ* », il y a eu transposition du g et que ce g est un q, ce qui pour un Alsacien, on le sait, est péché bien véniel. Au lieu de « *bigvoauʂ* » (dans les collines), il faut donc dire, selon nous, « *bivqoauʂ* » (dans les vallées),

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

et la boutade entière « Er schmusst « *Horim bivqoaus* » devra être traduite : Il parle tant et tant et brouille tout à tel point qu'il met les montagnes dans les vallées, ce qui est bien plus extraordinaire que de mêler les montagnes et les collines.

Mais qui sait ? peut-être les deux explications peuvent-elles être accueillies. Et l'on peut se rappeler à ce sujet, ce que disent les Rabbins du Talmud, si pacifistes et si conciliants lorsque deux docteurs de la loi sont en désaccord au sujet d'une question de casuistique : « Ces opinions contradictoires, disent-ils, sont l'une et l'autre paroles du Dieu vivant. »

« Hamêr » sag « li »
« Hamaur » sage « li »

ANE DIS : « LI »

Au cours de la cérémonie de mariage, le jeune homme, au moment où il passe l'anneau nuptial au doigt de la mariée, doit lui adresser cette formule traditionnelle qui donne à cet acte sa signification et sa valeur matrimoniales : « *Harèi ath meqadèches li betabaas zou kedas Moché veysroël.* » — Par la remise de

cette bague, vous êtes unie à moi selon la loi de Moïse et d'Israël ?

Généralement, le marié ne sait pas dire par cœur la formule car, la cérémonie n'est heureusement pas, comme l'a dit naïvement nous ne savons quel prédicateur, un de ces événements qui arrivent fréquemment dans la vie d'un homme. Donc le Rabbin récite un à un les mots de la formule matrimoniale et chaque mot est répété, à haute voix et solennellement par le fiancé.

Mais le Rabbin qui officie ne peut pas dire après « *meqadéches* » (tu es consacrée) « *li* » à moi », il doit faire comprendre au marié, que c'est le moment, où lui, le marié, doit employer le pronom « *li* » (à moi). C'était l'usage en Alsace, de dire : « Yetz sagt « *li* ». Maintenant, dites : « li » (à moi), car la récitation de cette phrase : voici que tu es consacrée comme épouse « *li* » à moi, unit réellement celui qui la récite à celle à qui elle s'adresse. Un romancier juif moderne a pu, d'une méprise de ce genre, tirer des conséquences émouvantes et tragiques.

Et nous voici, à l'origine de notre expression humoristique. Un Rabbin alsacien eut affaire à un marié qui n'avait pas la compréhension facile, il eut beau répéter trois ou quatre fois : « yetzt sagt « *li* » (maintenant dites « *li* » à moi), l'autre hélas resta muet. Il insista ; enfin, à bout de patience, il lança cette rude et comique apostrophe : « Ham'r, sag li » Ane, dis « li » (à moi). Le

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

malheureux marié comprit-il enfin ? l'histoire ne le dit pas. Mais tous en Alsace comprennent, quand une personne trop secrète, trop discrète, qui ne desserre pas les lèvres et évite de répondre aux questions qu'on lui pose, s'attire la fameuse apostrophe du Rabbin : « Ḥam'r » sag « *li* » — Ane, dis « li ».

Wer sich « **ḥarpent** » zü essë onn zü **orë** ès dau onn dort ferlorë
pour Wer sich « **ḥarpent** » zu essen und zu **oren** ist da und dort verloren

QUI A HONTE DE MANGER OU DE PRIER
EST PERDU DANS CE MONDE ET DANS L'AUTRE

Le mot « *ḥarpent* » est un mot hébreu « *ḥerpo* » (honte) dont on a fait un verbe conjugué à l'allemande, et le mot orë (pour oren) est le latin orare (prier), faire oraison, et dont l'usage en Alsace remonte sans doute à l'époque où le latin y était couramment employé. La phrase judéo-alsacienne que nous citons est encore bien connue.

Si, à table, un convive timide n'ose pas assouvir sa faim, son hôte qui s'en aperçoit l'encou-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

rage avec bonhomie et lui rappelle le dicton « Wer sich « *harpent* » zü esse onn zü *orë* es dau onn dort ferlorë. » Cette même phrase, employée dans un sens figuré exprime bien la peine qu'a le timide à réussir dans ce bas-monde.

Plus grave est la fausse honte qui peut engager un juif, se trouvant au milieu de non-juifs, à ne pas oser réciter ses prières.

Celui-ci perdra sa place dans le monde futur.

« Qui a honte de manger et de prier, est perdu dans ce monde et dans l'autre. »

Wenn die « **Hassidem** » rasë, régnet's
pour Wenn die « **Hassidim** » reisen, régnet es

QUAND LES HOMMES PIEUX VOYAGENT, IL PLEUT

D'ou peut venir cette maxime, d'une affirmation si imprévue ?

Serait-ce d'après cette interprétation talmudique suivant laquelle les hommes ne devant pas jouir sur cette terre d'un bonheur parfait, ou ayant commis, au cours de leur vie, une action blâmable, Dieu voulant qu'ils arrivent dans l'autre monde purifiés de tout mal, leur envoie quelque faible tourment sur cette terre : soit la pluie quand ils voyagent.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

D'autre part, les mécréants, si mécréants soient-ils, n'ont-ils pas à leur actif quelque action louable et Dieu, voulant pouvoir les châtier comme ils le méritent, récompense pourtant ici-bas, leur bonne action en les favorisant d'un bon soleil quand ils sont en route ?

En Alsace, on est tenté par une autre explication. La cigogne se nomme en hébreu « *ḥacido* » le pluriel pourrait être « *ḥacidim* » qui signifie également pieux. Les cigognes, dans leurs pérégrinations, ayant quitté les pays chauds pour nos contrées, arrivent en Alsace encore au temps de la mauvaise saison, d'où le dicton : Wenndie « *Ḥacidim* » rasë, régnet's ». (Quand les cigognes voyagent, il pleut.)

Et les juifs alsaciens, quand ils rencontrent un voyageur trempé par l'averse, ne manquent pas de dire, soit par simple jeu de mots, soit en manière de moquerie ou de consolation, suivant qu'ils s'adressent à un incroyant ou à un homme pieux : Wenn die « *Ḥassidim* » rasë, régnet's. Quand les hommes pieux voyagent, il pleut.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Of alles müss er saï « **Hauṣem** » drof drécke
Pour Auf alles muss er seinen
« **Hauṣom** » darauf drücken

IL FAUT QU'IL APPOSE PARTOUT SON CACHET

Nous trouvons ici le mot hébreu « *ḥauṣom* » (sceau) — le cachet qui confirme la validité d'un acte et voici l'explication de cette phrase employée dans un sens symbolique : Donner son avis quand il est sollicité, c'est rendre parfois service ; mais il est des gens qui sont un véritable fléau par leur importune intervention, leurs avis donnés à tort et à travers, dans toutes les conversations, discussions de leurs amis et connaissances. Toujours ils sentent le besoin de donner un avis que personne ne demande, et des conseils que nul ne désire. Aussi, les témoins de ces interventions indiscrètes, gratifient-ils volontiers l'indiscret qui veut imposer son opinion, de l'exclamation : « Il faut qu'il appose son cachet partout. » Of alles muss er saï « *hauṣem* » drof drécke.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Das « **Hazer** » stréckt das Fisslë
aus onn zeigt seine gespaltene Klaire
pour Das « **Hazir** » streckt das Fusslein
aus und zeigt seine gespaltene Klairen

LE PORC EN S'ALLONGEANT MONTRE SES SABOTS

Beaucoup ignorent jusqu'à quel point nos anciens étaient observateurs de la nature. Ils connaissaient à merveille les particularités, faits et gestes des animaux. Pour nous en tenir ici à cette observation sur la manière dont le porc, en se couchant, s'allonge, ils ont remarqué qu'il étend le plus possible ses pattes comme pour les montrer et les faire admirer.

Il n'y a pas de quoi, dira-t-on. Si fait pour l'humoriste juif d'Alsace. Vous n'ignorez pas, lecteur, qu'une bête, pour être classée parmi les animaux déclarés « purs », doit ruminer et avoir les sabots fendus. Or, le porc ne rumine pas, ce qu'il a de commun avec les animaux « impurs »; mais il a les sabots fendus, ce qui, pour quelqu'un d'insuffisamment averti, pourrait le classer parmi les animaux « purs », c'est-à-dire au rang supérieur de l'échelle animale.

Le porc a l'air de savoir cela et semble dire au passant : « Voyez, je suis un être pur, mes sabots sont fendus. » Cette interprétation du geste du

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

porc est d'un tour plaisant, qui s'apparente bien à l'esprit humoristique judéo-alsacien et sert, d'une façon un peu brutale, à l'égard de certains individus qui, connus pour leurs sentiments, leurs mœurs peu louables, se vantent avec exagération de quelque bonne action accomplie par hasard, font sonner bien haut les quelques qualités qu'ils peuvent posséder.

Sans le moindre ménagement, la moindre indulgence, on dit volontiers, se souvenant de leur peu de valeur morale : « Das « *ḥazer* » stréckt das Fisslë aus onn zeigt seine gespaltene Klaire. — Le porc en s'allongeant montre ses sabots.

Besser « Hazerhert » as « Hazer » pour Besser « Hazirhirt » als « Hazir »

IL VAUT ENCORE MIEUX ÊTRE PORCHER QUE PORC

Il est incontesté que le porc a toujours inspiré aux juifs une horreur particulière. C'est que la Bible insiste, d'une manière frappante, sur le caractère grossier du porc et, non seulement, elle défend d'en consommer la chair, mais le simple contact de cet animal est considéré comme une source d'impureté. Et à l'époque où les Israélites, avant la destruction du Temple de Jérusalem, observaient les prescrip-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

tions relatives à la pureté du corps, celui qui avait simplement touché cet animal vivant ou mort était tenu de se purifier par l'immersion de tout son corps dans une eau courante.

La raison de cette sévérité biblique à l'adresse du porc, nous ne la connaissons pas, mais elle s'explique par les habitudes grossières de cet animal qui se complaît, avec une prédilection particulière, dans la fange et la malpropreté.

Le Talmud qui aime à se servir de termes faisant image, dit que le groin du pourceau est une « ordure ambulante ». Il n'est donc pas étonnant que le porc soit devenu, dans le yidisch alsacien, le symbole de la saleté la plus répugnante, de la plus basse grossièreté. Le même sort, du reste, a été observé dans d'autres langues ; mais dans l'idiome judéo-alsacien, cette répugnance pour le porc est encore peut-être plus absolue qu'ailleurs, car elle s'étend aussi au porcher. « Ḥaz'rhert » (formé du mot hébreu « Ḥazir »), porc et du mot allemand Hirt (gardien) est également employé pour reprocher à quelqu'un ses manières, sa tenue, son langage grossiers.

Mais il arrive, quand on lance à quelqu'un l'épithète peu flatteuse de « Ḥaz'rhert » que, du tac au tac, celui-ci, pour faire comprendre à son interlocuteur qu'il mérite moins que lui ce titre de noblesse, lui riposte vivement : « *Ḥaz'rhert* » as « *ḥazir* » — Porcher, tu m'appelles, eh ! bien, il vaut encore mieux être porcher que porc.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Weil der « ḥazon » sagt « Borḵhou » sagt « Qahal Yiṣboraḵh »

PARCE QUE L'OFFICIANT DIT « BORAḴHOU »
L'ASSEMBLÉE DIT « YIṢBORAḴH »

Ces quelques mots servent d'indication dans les éditions des Rituels journaliers dont on se sert en Alsace. Ils sont placés au-dessus de la prière de « *Boraḵhou* ». Comme tous les dialectes jargonnesques, celui des juifs alsaciens a conservé de nombreux termes avec le sens très ancien et qu'ils n'ont plus actuellement que dans la haute poésie. C'est ainsi que la conjonction weil a gardé, dans l'indication citée, le sens de « pendant que » et l'indication entière veut dire : « Pendant que l'officiant dit « *Boraḵhou* », l'assemblée des fidèles dit « *yiṣboraḵh* ».

Mais la conjonction weil a voulu dire plus tard « parce que », et c'est dans ce sens qu'elle est employée aujourd'hui ailleurs que dans cette indication. On comprend donc que l'humour juif de l'Alsace n'ait pas laissé échapper le moyen facile qui s'offre à lui de tirer un trait plaisant de notre phrase indicative, en la traduisant, le cas échéant, ainsi : « Parce que l'officiant dit « *boraḵhou* », l'assemblée des fidèles dit « *yiṣboraḵh* ». Et en appuyant bien sur le mot weil,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

pour en faire saisir l'intention piquante, on sert cette phrase à toute personne originale, entêtée, paradoxale qui, par esprit de contradiction, se plaît à parler ou à agir contrairement au commun des hommes.

Die « **Ḥasaunèm** » sén alli « **chautem** »
pour Die « **Ḥazonim** » sind alle « **chautim** »

LES MINISTRES OFFICIANTS SONT TOUS DES LOUFOQUES

Le mot « *ḥazonim* » est le pluriel de « *ḥazon* » (chantre en hébreu moderne) et « *chautim* » le pluriel de « *chauté* », mot hébreu qui exprime un état d'esprit un peu singulier, bizarre (loufoque en français). Cette expression, d'une forme excessive, ne peut provoquer la susceptibilité des ministres officiants actuels. Elle s'applique par plaisanterie, moquerie à la manière humoristique judéo-alsacienne, à une catégorie de « *ḥazonim* » de village, qui a du disparaître avec les gens d'autrefois et d'anciennes coutumes villageoises. Jadis, le « *ḥazan* », dans les petites communautés alsaciennes, n'était guère occupé entre la célébration des offices du matin et du soir. C'était donc, en général, un oisif,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

passant son temps en causerie avec l'un avec l'autre, colporteur de nouvelles, conteur d'anecdotes, diseur de bons mots. Dans toutes les réunions de famille, les repas de noces, il était l'invité obligatoire et l'on comptait sur sa faconde, sa fantaisie, pour distraire et amuser.

Il savait toutes les chansons en yidisch, les « *mochelich* », qui, à travers les âges, et indéfiniment répétés, ont amusé les générations successives. C'était donc un rôle de loustic, d'amuseur qui lui était réservé. Quelques-uns, en Alsace, ont illustré ce type devenu légendaire et l'on se rappelle encore le nom de « *Yokelé* »-*Ḥazen* » célèbre dans tout le pays par ses facéties et traits d'esprit si nombreux que, car on ne prête qu'aux riches, l'imagination populaire a dû beaucoup en ajouter.

Sans doute, est-ce à la fantaisie d'un de ces anciens « *Ḥazonim* » que nous devons la composition de ce « *Yohrqadich* » véritable pot-pourri devenu si populaire qui était chanté à la veille de « *Simḥaṣ-Tora* », dans toutes les communautés et qui l'est peut-être encore aujourd'hui. L'officiant chante les phrases du « *Qadich* », chacune sur l'air d'une des différentes fêtes de l'année, ce qui produit naturellement un ensemble plutôt comique, plus saisissant encore par l'habituelle solennité et gravité du « *Qadich* ». L'exécution d'un tel morceau aurait suffi à elle seule à faire décerner au chantre le sobriquet de « chauté ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Enfin, les devoirs de sa charge ne l'obligent-ils pas à paraître tantôt gai, tantôt triste suivant les airs qu'il fait entendre aux différentes cérémonies, qui expriment tour à tour la joie et la mélancolie pénétrante ; quelquefois dans la récitation d'un seul et même chapitre.

Quoi qu'il en soit, quand, encore de mon temps, on rapportait un fait ou une parole bizarre attribuée à l'officiant, fait ou parole qui, de la part d'un simple mortel aurait passé inaperçu, on entendait aussitôt formuler ce jugement sans appel : die « *Ḥasauném* » sén alli « *chautim* ».

Tous les ministres officiants sont des loufoques.

Der és wie der « **Ḥelbénë** » pour Der ist das « **Ḥelbeno** »

IL EST COMME LE GALBANUM

« Helbeno » est un substantif biblique qu'on traduit généralement par galbanum. Le galbanum est une sorte de gomme, qu'on récolte en pratiquant une incision dans les tiges d'une ombellifère, comme on le fait pour récolter la résine exsudée des pins. L'odeur de cette gomme est fétide ; on l'employait pourtant dans

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

la composition de l'encens dont on se servait au Temple de Jérusalem. Il est certain que cette odeur disparaissait dans le mélange des neuf ingrédients prescrits pour cette fabrication. Il n'en est pas moins vrai que, dans le Talmud, un savant rabbin a senti le besoin d'expliquer l'emploi de ce galbanum et il en a fait une application d'une morale élevée : « Dieu a voulu, par ce mélange, nous enseigner à prier pour les pécheurs comme pour nous-mêmes, à user de miséricorde envers eux, et à ne pas les rejeter de la société.

Il arrive ainsi que, dans une réunion d'honnêtes gens, un individu douteux peut s'introduire ; dans une réunion de gens pieux, un incroyant peut se mêler. Des esprits chagrins voudraient exclure ces indésirables, l'humoriste narquois et indulgent se souvient du mélange de l'encens, de son explication et il dit : « Laissez celui-là en paix », il est le « *Ḥelbéno* » (galbanum). Der és wie der « Ḥelbénë ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Der « **Hokhem** » chtausst sich an Allem
pour Der « **Hokhom** » stosst sich an Allem

L'HOMME INTELLIGENT SE HEURTE A TOUT

On devine le sens véritable de cette maxime. L'homme intelligent a l'esprit frappé par tout ce qui l'entoure et ne laisse rien passer, idées ou événements, sans en recevoir un choc, intellectuellement parlant.

Le mot hébreu que nous trouvons dans cette locution « *Hokhom* » désigne l'homme intelligent, le savant. Les mots allemands « stosst sich » signifient se heurter, se cogner, et au figuré avoir l'esprit frappé par.

Ce double sens est utilisé par l'ironiste judéo-alsacien, et cette phrase est débitée par lui, en manière de consolation quelque peu narquoise, au maladroit, au rêveur, qui s'est heurté à un obstacle quelconque. Cela peut toujours être agréable d'être traité de « *Hokhom* » (homme intelligent), même si l'on ajoute qu'il se heurte à tout.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

A « **Hokhem** » soll ka « **chautë** » saï
pour Ein « **Hokhôm** » soll kein « **chauté** » sein

UN HOMME INTELLIGENT NE DOIT PAS ÊTRE UN SOT

Nous n'avons pas besoin de chercher à démontrer que l'intelligence parfaite n'appartient à aucun cerveau humain. Les plus grands savants, les plus hauts génies, tous ceux, en un mot qui avaient été le plus richement dotés des dons de l'intuition, de la compréhension, de la réflexion et même de la prévoyance, ont commis des erreurs, des actes qui, dans un moment d'étourderie, de passion, leur avaient paru frappés au coin de la raison et de la sagesse et qu'ils ont regretté ensuite. Le Roi Salomon n'a-t-il pas déjà dit, et il en savait bien quelque chose, lui pourtant, le plus sage des hommes : « que le fort ne se vante pas de sa force, que le sage ne se vante pas de sa sagesse ? » Il tenait à nous rappeler combien toutes nos qualités les plus précieuses sont incomplètes et qu'elles ne doivent pas nous empêcher d'être modestes.

Et nos immortels docteurs du Talmud, ont, à leur tour, insisté sur cette vérité. Rabi « *Nehauraï* » dit : nul ne doit avoir une absolue confiance dans son intelligence. Et ce conseil ne

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

s'adresse pas seulement à l'homme, mais aussi à la femme, dont le Talmud dit pourtant, ailleurs, que Dieu lui a donné une intelligence plus fine qu'à l'homme.

Mais malgré le fait incontestable que les plus intelligents ne sont pas à l'abri d'une erreur de jugement, il en est parmi ceux-là qui s'entêtent parfois dans leur opinion combattue par tout leur entourage et se préparent à exécuter quelque acte dont tout le monde aperçoit et signale les inconvénients, les désavantages, les périls. Et alors, devant une obstination pareille, on tâche de les arrêter sur la pente dangereuse en citant cette maxime humoristique : « *A Ḥokhem* » soll ka « *chaulë* » saï.

Un homme intelligent ne doit pas être un sot.

Ḥokhmès-hapartséf
onn Ḥokhmès hayatséf
pour « Ḥokhmas-hapartsouf »
und « Ḥokhmas hayad »

LA PHYSIOGNOMONIE ET LA CHIROMANCIE

Les hommes ont toujours été crédules depuis le commencement du monde. Déjà Adam et Ève, le premier couple, ne se sont-ils pas laissé persuader par le serpent, et

n'ont-ils pas cru qu'en mangeant le fruit de l'arbre de la science, ils deviendraient d'une divine clairvoyance, divinement intelligents. Or, nous ne voyons pas que la consommation de ce fruit ait beaucoup changé la nature de l'homme ni de la femme, victimes de continuelles erreurs, de mécomptes, errant sans cesse à la recherche du bonheur.

Ce qui frappe l'observateur, c'est que ce sont les personnes les moins religieuses qui ont foi dans les superstitions, les croyances si bizarres soient-elles, et dont la crédulité fait une proie facile pour les voyants, devins, liseurs de pensées, chiromanciens, etc. Deux pseudo-sciences qui trouvent surtout des adeptes parmi les gens crédules sont la physiognomonie et la chiromancie ; l'une est l'art de juger le caractère et les inclinations par l'étude des traits du visage, et l'autre de lire dans les lignes de la main, de la main gauche surtout, l'avenir et la destinée.

La locution « *H̲ok̲hmés̲ hapartsèf* » onn « *H̲ok̲h mès̲ hayatsèf* » est formée des mots hébreux « *H̲ok̲hmas̲* » qui veut dire science et d'un mot talmudique emprunté au grec « *hapartsouf* » le visage et « *H̲ok̲hmas̲ hayad* » la science de la main. A ce dernier mot, il a été ajouté une syllabe de fantaisie « *sèf* » sans doute pour faire assonnance avec « partsèf » et qui marque avec quelle désinvolture on parle de la chiromancie.

Les juifs alsaciens ont donc réuni plaisamment

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ces mots et si, devant eux, un de ces soi-disant devins se vante de sa science et de ses dons prophétiques, il est aussitôt arrêté dans sa faconde : « Et celui-là aussi sait : « *Ḥokhmès* » *ha-partsèf* onn « *ḥokhmès* » *hayatsef* ».

Et celui-là aussi connaît la physiognomonie et la chiromancie.

Besser a « Houtspë » as a « Chtous » pour Besser eine « Houtspo » als ein « Chetous »

MIEUX VAUT EFFRONTERIE QUE SOTTISE

Les mots « *Houtspo* » et « *Chetous* » sont deux mots talmudiques dont l'un signifie effronterie et l'autre sottise. Cette sentence : mieux vaut effronterie que sottise, comme toutes les sentences en général, n'est pas toujours exacte.

On ne change pas sa nature, il y a des gens qui naissent effrontés, hardis, ont le verbe haut et la parole facilement insolente, tandis que d'autres qui naissent modestes et timorés, supportent sans révolte les injustices et les indélicatesses.

La morale du Talmud déclare les premiers inférieurs aux seconds : « L'effronté disent nos

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sages aura l'enfer pour partage, le modeste ira au paradis. » « Il est préférable, dit-il ailleurs, d'être parmi les persécutés, que parmi les persécuteurs. »

Ce principe d'éthique est délicat et élevé. Il est pourtant des circonstances où la trop grande timidité peut être une cause de dommage, d'erreur, d'ennui, tandis qu'il aurait suffi d'une parole ou d'une action un peu ferme, hardie, pour éviter ces inconvénients. On peut assister alors à ce dialogue entre celui qui est victime de sa timidité et un de ses amis.

« Pourquoi n'avez-vous pas protesté ?

« Le courage m'a manqué, je n'ai pas osé répondre ?

« Ce à quoi l'ami réplique : « Besser « *Houlspë* » as a « *Ch'tous* ».

« Mieux vaut effronterie que sottise.

« L'une est avantageuse pour votre adversaire, et l'autre vous est préjudiciable. »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Im begapë yofë begapë yètsë pour Im begapau yovau, begapau yètsè », wie sie kommt sau guét së

SI SEUL IL VIENDRA, SEUL IL QUITTERA
COMME ELLE VIENT, AINSI ELLE S'EN IRA

L'ESCLAVAGE est une institution qui se perd dans la nuit des temps. Mais pour ceux qui connaissent la Bible et le Talmud, il n'y a aucun doute que l'esclavage est contraire à l'esprit juif et que les Israélites n'ont fait que tolérer cet héritage de la barbarie antique. Si l'esclavage n'a pas été totalement supprimé parmi eux, c'est que, l'ayant toujours vu pratiquer chez tous les peuples voisins, ils ne se figuraient même pas l'existence d'une nation sans esclave. Il a fallu que le législateur divin se contentât d'adoucir le sort de l'esclave et il s'est admirablement acquitté de cette tâche.

Le Talmud, suivant son habitude, dès qu'il s'agit des sentiments de justice et d'humanité, a encore renchéri sur la Bible. Un seul trait, transmis par le Talmud, nous montre jusqu'à quel point il était défendu par la législation juive d'attenter à la dignité de l'esclave : « Quiconque, y est-il dit, acquiert un esclave s'impose un maître », car explique le Talmud, il est interdit au

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

maître de jouir de la moindre aise, s'il n'a pas les moyens d'en offrir autant à son esclave ; donc, si par exemple le maître ne possède qu'un lit comme il ne pourrait en jouir qu'en en offrant autant à son esclave, il est obligé de s'en priver lui et de le céder à son esclave. C'est donc l'esclave qui est le maître.

Nous avons dit que le législateur biblique ne pouvant abolir complètement l'esclavage, a dû se contenter d'édicter les dispositions humanitaires apportant, autant qu'il était possible, de justice et de bonté au sort de l'esclave. Entre autres dispositions favorables à celui-ci, nous lisons que si le maître a cassé une dent à son esclave, celui-ci, *ipso facto*, recouvre son entière liberté.

Mais ce qui nous intéresse ici surtout, c'est la disposition suivante qui sert de titre à ce présent article : « Si l'esclave arrive chez son maître seul (sans femme), seul il le quittera. Or, cette locution n'a pas été perdue pour le juif alsacien toujours à l'affût de termes ou d'expressions que son goût humoristique puisse utiliser. Donc l'expression « *Im begapë yofau* » (si seul il arrive) « *begapë yélsé* » (seul il quittera) est encore connue et employée aujourd'hui en Alsace où, pour en faire un trait d'esprit, on y a ajouté comme notre titre l'indique, un vers de mirliton en yidisch qui, grâce à la prononciation défectueuse des juifs alsaciens, rime approximativement avec l'hébreu.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Et on ne manque guère une occasion de dire ces deux phrases avec humour, pour qualifier quelqu'un qui a fourni un grand effort sans succès ou qui a vu ses espérances s'évanouir comme un rêve, et elles répondent alors à notre expression « Gros-Jean comme devant ». On les utilise particulièrement, bien que la phrase hébraïque soit au masculin, comme conclusion au récit d'une entrevue à laquelle s'est prêtée dans un but matrimonial, une jeune fille et qui a eu un résultat négatif. « *Im begapë yofau, begapë yétsë.* »

Wie sie Kommt, sau gĕit së.
Seule elle vient, seule elle s'en ira.

« Iyov lo hoyo velo nifrë »
pour « Iyov lau hoyo velau nivro »

JOB NE FUT JAMAIS, N'A JAMAIS ÉTÉ CRÉÉ

QUE pensez-vous, cher lecteur, de Job ?

« Mon Dieu, qu'il y a bien des obscurités dans le récit de sa vie. Car les catastrophes qui le frappèrent, lui furent annoncées chacune d'une manière différente.

— Alors que concluez-vous ?

— Je serai disposé à croire que Job n'est qu'un mythe d'une morale admirable.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

— Si vous croyez cela, vous n'êtes pas un précurseur, car dans le Talmud, on trouve déjà une opinion émise par une grande autorité rabbinique qui affirme que Job n'a jamais existé et que le livre qui en parle est simplement un livre de morale.

— Et sous quelle forme cette haute autorité Rabbinique a-t-elle émis cette opinion hardie ?

— Eh ! bien, il a dit « *Iyov lo hoyo velo nivro* » — Job ne fut jamais, n'a jamais existé.

— Je connais, en effet, cette expression, je l'ai souvent entendu employer et m'en suis servi moi-même sous la forme adoptée par le judéo-alsacien, sans me douter qu'elle avait une origine si lointaine et si savante. »

Cette expression est, en effet, entrée dans le vocabulaire judéo-alsacien. Quand quelque grand vantard, quelque hâbleur, raconte ses hauts faits ou ceux d'un tiers, et que ses auditeurs savent qu'il n'y a rien de vrai dans ces récits de pure imagination, on répond à sa faconde avec une bonhomie narquoise : « *Iyov lo hoyo* « *velo nifrë.* »

Job ne fut jamais, il n'a jamais existé.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Die « **Kalë** » és zü chéi
pour Die « **Kalo** » ist zu schön

LA FIANCÉE EST TROP BELLE

DANS le monde juif alsacien, tout le monde connaît le mot « *Kalë* » qui en hébreu moderne signifie fiancée, nous disons en hébreu moderne car, dans la Bible, le mot « *Kalo* » veut dire bru. L'expression humoristique, dont nous parlons, fait allusion à la réponse d'un candidat au mariage à une proposition dépassant de loin ses espérances. Jeune fille trop belle, trop riche, d'une situation sociale trop élevée, à la main de laquelle il n'aurait jamais osé prétendre. A cette trop brillante proposition, il se récuse s'exclamant : Die « *Kalë* » és zu chéi, la fiancée est trop belle.

La même phrase sert à manifester un étonnement semblable dans d'autres cas. Quand il est demandé à un acheteur un prix qui lui paraît bien au-dessous de la valeur de l'objet qu'il désire acquérir, il soupçonne quelque piège, quelque tromperie et c'est avec un humour mêlé d'une certaine méfiance qu'il dit aussi :

La fiancée est trop belle.
Die « *Kalë* » és zü chéi.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

A « **Kezayiṣ** » grauss, a « **Kebayiṣ** » grauss pour Ein « **Kezayiṣ** » gross, eine « **Kebayiṣ** » gross

GRAND COMME UNE OLIVE GRAND COMME UNE MAISON

Le mot hébreu « *Zayiṣ* » signifie olive et le mot hébreu « *Bayiṣ* » signifie maison.

Au bon vieux temps, tous les juifs d'Alsace savaient, et encore aujourd'hui, beaucoup d'entre eux savent que les Rabbins du Talmud, auxquels l'olive était familière et, à leur exemple, leurs successeurs de tous pays, se servaient de l'olive comme mesure de quantité pour établir un grand nombre de règles religieuses.

Ainsi, pour n'en citer que quelques cas pris parmi cent autres, le malade auquel il est impossible ou interdit par le médecin de jeûner le « *Kipour* » et qui ne doit tout de même pas se nourrir comme en un jour ordinaire, a le droit, à intervalles fixés, de prendre un aliment moins gros qu'un « *zayiṣ* » (une olive). De même quand quelqu'un, par inadvertance, a mangé une chose défendue, moins volumineuse qu'un « *Zayiṣ* », il n'est pas obligé de racheter cette faute involontaire. Enfin, la règle est que, quand on a mangé un morceau de pain qui n'atteint pas la grosseur

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

d'un « *Zayiṣ* » (olive), on est dispensé de réciter les grâces. Eh bien, il n'est pas rare que quelque ami ironiste dise au malade en question, en remplaçant « *Zayiṣ* » (olive) par « *Bayiṣ* » (maison), qui a la même consonnance : « tu peux manger le volume d'un « Bayiṣ » (maison), et à celui qui a avalé, par oubli, une chose défendue : « si tu n'as pas consommé le volume d'un « *Bayiṣ* » (maison), cela n'a pas d'importance, ou enfin, à celui qui vient de faire une collation : la nourriture prise n'a pas la dimension d'un « *Bayiṣ* » (maison), tu n'es pas tenu de dire les grâces.

« Ki ein maḫz'r liyrèov » pour « Ki ein maḫçor liyréov »

IL N'Y AURA PAS DE PRIVATION POUR CEUX QUI LE RÉVÈRENT

Ce membre de phrase se trouve dans un psaume qui fait partie de l'office du matin de samedi et des jours de fêtes. C'est sur le mot « *Maḫçor* » que porte ici l'esprit railleur du juif alsacien : ce mot veut dire privation et l'expression entière signifie : « car il n'y aura pas de privation pour ceux qui Le (Dieu) vénèrent ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

D'autre part, on sait que l'ensemble des poésies synagogales qui, au cours du Moyen Age, se sont introduites successivement dans la liturgie des solennités religieuses, s'appelle d'un mot général « *Maḥzor* ».

On sait aussi qu'au cours du XIXe siècle, pour abréger la longueur des offices, ce « *Maḥzor* » en a été éliminé par de nombreuses communautés. En Alsace, où les esprits sont d'instinct attachés à tous les anciens usages cultuels, on parle à l'occasion, plutôt d'un air désapprobateur de cette innovation. Et, dans notre jeunesse, nous avons, au cours de conversations, plus d'une fois entendu citer cette expression par l'un des interlocuteurs qui, prenant les habituelles libertés de l'alsacien avec la prononciation, confondait le s avec le z et mi-railleur, mi-sérieux, proférait cette phrase pieusement sarcastique : Ah ! il n'y a pas de « *Maḥzor* » pour ceux qui le révèrent. Il n'y a pas de privations pour ceux qui Le (Dieu) révèrent.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Ki lekho adauchem ohalnou,
ato sëané adauchèm élohénou »
pour **« Ki lekho adauchem auhalnou,**
ato saané adauchem éloénou »

CAR C'EST POUR TOI SEIGNEUR
QUE NOUS MANGEONS
ET TOI TU JEUNES, ÉTERNEL NOTRE DIEU

Nous parlons ailleurs des jeûnes facultatifs, petits jeûnes d'importance secondaire, que de zélés coreligionnaires ont institués et que de zélés coreligionnaires — mais ne l'étaient-ils pas presque tous jadis, en Alsace ? — continuent à observer. Ces jeûnes sont, entre autres, les jeûnes appelés « *Chvovë Taeg* », le 1er Lundi, le 1er Jeudi, le 2e Lundi du mois de « *Iyar* » et de *Hechwân* », la veille de chaque Néoménie, etc.

Pourtant, ces jours de petits jeûnes et de demi-jeûnes, dont la gravité n'atteint pas celle des jeûnes officiellement ordonnés, tout le monde ne les observait pas, même au temps de foi robuste, parce que l'usage autorisait et autorise encore les dispenses plus ou moins justifiées. Mais si tout le monde ne les observait pas, tout le monde connaissait la phrase que nous avons citée comme titre à cet article, et tout le monde,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

à l'occasion, la citait ; les uns, ceux qui ne jeûnaient pas, pour s'excuser d'une façon plaisante, les autres, ceux qui jeûnaient, pour justifier simplement leur prétention à l'humour.

Mais quel est le trait d'esprit qui découvre la finesse, nous allions dire le génie humoristique du juif alsacien dans cette phrase empruntée à la confession de « *Yom-Kipour* ». Elle est simple et amusante.

On l'obtient, il est vrai, au prix de deux fautes d'ortographe et du déplacement d'une voyelle. Mais qu'est-ce que cela aux yeux du juif alsacien, pour qui tant de lettres sont interchangeables avec la désinvolture connue.

Cette phrase qui signifie : « Car c'est en Toi, Seigneur, que nous espérons, tu nous réponds, Seigneur notre Dieu », change tout à fait de sens parce que au lieu de « *auḫalnou* », il lit *oḫalnou* et au lieu de « *ṣaané* », il lit « *séané* » et la phrase, dans sa bouche, signifie : « car c'est pour Toi, Seigneur, que nous mangeons (afin de conserver notre santé et pouvoir t'adorer et te servir) et Toi, tu jeûnes (Toi, qui es au-dessus des faiblesses et des besoins des mortels).

Voici encore une autre saillie humoristique que chaque juif d'Alsace peut encore entendre répéter plus d'une fois au cours du jeûne d'Esther, lorsque l'un ou l'autre avance cette locution : « *Am* « *Thanès* » esst er » coupant en deux le nom d'Esther et donnant ainsi à cette locution non la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

signification habituelle de : « Au jeûne d'Esther » mais celle de « Au jeûne, il mange », attendu que « Er esst » en judéo-alsacien veut dire « il mange », ce qui n'empêche pas du reste, l'auteur de cette plaisanterie, de jeûner lui-même en parfait observateur des prescriptions religieuses.

« Kol goyim acher ossiṣo yovauou veyichthaḥavou lefonékho »

QUE TOUS LES MÉCRÉANTS
VIENNENT SE PROSTERNER DEVANT TOI

Ce verset se trouve dans la prière du soir des jours ouvrables. Il a été emprunté à un de nos beaux psaumes et se traduit ainsi « Puissent toutes les nations que tu as créées venir se prosterner devant Toi ». Le mot « *goyim* » que nous y trouvons avait, aux temps bibliques, le sens de nation en général (la nation juive et toutes les autres), puis aux temps talmudiques, n'était plus employé que pour désigner les nations païennes et le singulier « *goï* », un non-juif. C'est pris dans ce sens et en l'appliquant à un juif non-pratiquant, que nos coreligionnaires d'Alsace l'emploient pour ironiser, dans l'occasion que nous allons indiquer.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Nous ne voudrions pas avancer que parmi les gens fortunés, il y ait plus de mécréants que parmi les pauvres estropiés du sort, car Dieu en soit loué, il ne manque pas dans les agglomérations juives, d'hommes de cœur qui tiennent à sanctifier, par la piété et la bienfaisance, les bénédictions que Dieu leur a accordées.

Mais il n'en est pas moins vrai que ceux auxquels le sort a été favorable, les plaisirs aisés, et qui ignorent les soucis de l'avenir, sont peut-être plus facilement enclins que ceux pour lesquels pèsent lourdement les sombres préoccupations des difficultés de la vie terrestre, à négliger les devoirs religieux. Moïse n'a-t-il pas déjà dit, dans une poésie admirable : « Israël engraissé, a regimbé, abandonnant le Dieu qui l'avait créé » et le Talmud, dans son style lapidaire allégorique : « la pauvreté sied à Israël comme une couverture rouge à un coursier blanc ».

C'est une pensée profonde et tristement vraie, et, ce qui est non moins tristement vrai, c'est que le prestige de la richesse, même quelquefois d'une richesse mal acquise, fait s'incliner les têtes. Et que des gens, qui moralement supérieurs, se courbent devant la volonté et les caprices de ceux qui ne méritent pas ces honneurs. Mais il est aussi un grand nombre d'hommes au caractère digne et noble qui, comme Mardochée devant Aman, refusent de se prosterner devant ces enfants gâtés de la Fortune. Et si ceux-ci

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

réclament les manifestations de respect auxquelles ils croient avoir droit de la part de leurs coreligionnaires, ils s'attirent cette réponse ironique et quelque peu méprisante pour l'Israélite qui a négligé sa religion :

« *Kol goyim acher ossiṣo yovauou veyichthaḥavou lefonékho.* »

Que ce soient les mécréants qui viennent se prosterner devant Toi.

Der guëit mét « **Kol haneor'm** » pour Dieser geht mit « **Kol haneorim** »

CELUI-LA VA AVEC TOUTE LA FOULE TOUTE LA PLÈBE

La fête de « *Simḥaṣ-Thora* » est, pour les juifs d'Alsace, une très sympathique amie. Elle termine la longue série des solennités des fêtes d'automne. « *Simḥaṣ-Thora* » signifie : fête de la Loi. Ce jour-là, on finit, au cours de l'office du matin, la lecture du Pentateuque, dont on lit chaque samedi une section. Cet office est particulièrement remarquable et aimé, grâce à ses chants vibrant d'une joie pure et simple, d'un rythme entraînant.

Celui qui a l'honneur d'être appelé devant la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Thora pour en terminer la lecture, lit les derniers versets à haute voix et il est nommé « *Hoš'n* »-*Thora* » pour « *Haṣan-Thora* » (fiancé de la Thora). Celui qui, aussitôt après, est appelé pour lire la première section du Pentateuque, dont on recommence la lecture immédiatement, est nommé « *Haṣan-Beréchiṣ* » (fiancé de *Beréchiṣ*). « *Beréchiṣ* » est le premier mot commençant le chapitre qui relate la création du monde. Si on recommence, en ce jour de fête, la lecture du Pentateuque c'est, disent nos Rabbins, pour bien montrer que nous ne terminons pas cette lecture, comme une besogne qui nous est à charge, mais que nous sommes heureux de la reprendre aussitôt.

On appelle à la lecture de la Thora un grand nombre de fidèles, mais il y en a toujours qui, pour une raison quelconque, n'ont pu être appelés isolément. Alors tous adultes, enfants même ce jour-là, se joignent à ceux qui ont été à l'honneur. Un des moments les plus solennels était et l'est encore, celui où tous les rouleaux de la Loi étaient sortis de l'Arche Sainte et portés en procession à travers le Temple, par une suite de fidèles enthousiastes, heureux de cet honneur.

A l'époque de pure croyance, la joie débordait dans le cœur de ces privilégiés. Nous sommes encore tout ému au souvenir d'un pieux Rabbin, presque centenaire, auquel cette joie apportait comme un regain de jeunesse et qui, esquis-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sant quelques pas sautillants, aurait voulu, n'eût été la sainteté du lieu et la sévérité des usages modernes, comme le roi David, danser devant l'Arche.

Mais cette foule qui avait été appelée à la Thora était, contre l'ordinaire, formée de tous les fidèles indistinctement, les retardataires, les omis, les jeunes, les vieux hommes, les garçonnets — « *Kol hanéor'm* ». L'humour juif alsacien, auquel rien n'échappe, a pris note de cette mêlée de gens et les mots « *Kol haneor'm* » sont pris dans un sens dédaigneux, désignant les individus sans importance, la foule anonyme, le vulgum pecus.

Si l'on demande quelques renseignements sur un individu que ni son mérite personnel, ni sa situation sociale ne distingue en aucune façon du vulgaire, le trait d'esprit sert de réponse « : Der gueit mét « *Kol haneor'm* ».

Celui-là va avec la foule.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Statt « **Kos̲vèine** », sag ich yetzt
« **H̲os̲meinë** »
pour Statt « **Kos̲vènou** », sage ich yetzt
« **H̲os̲mènou** »

A LA PLACE DE « KOS̲VÈNOU »
JE DIS MAINTENANT « H̲OS̲MÈNOU »

UNE invocation, qui fait partie de la liturgie des dix jours de Pénitence, est connue sous le nom de « *Ovinou Malkénou* » (notre Père, notre Roi), parce que la quarantaine de suppliques qui la composent commencent toutes par ces deux mots. Parmi ces suppliques, il en est cinq qui sont ainsi formulées : Notre Père, notre Roi, inscris-nous dans le Livre de, etc. L'expression : inscris-nous, se dit en hébreu : « *Kos̲vènou* ». Dans le dernier office de « *Kipour* » appelé « *Neïla* », on remplace le mot « *Kos̲vènou* » (inscris-nous, etc.), par le mot « *H̲os̲mènou* » (confirme notre inscription) parce que, selon la tradition, à la fin de la journée de Kipour, le Maître suprême scelle le jugement qu'il a porté sur nous au cours de la journée qui vient de s'écouler.

La substitution de » *Hos̲mènou* » à « *Kos̲vènou* » a donné naissance à une phrase qu'on peut entendre souvent employer dans l'Alsace juive

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

en différentes circonstances et tout particulièrement lorsque entre deux contestants, il se produit chez l'un des deux ou chez tous deux un changement d'avis. Par exemple : deux personnes sont en discussion pour une question d'intérêt. L'une d'elles, désireuse de trouver un terrain de conciliation, propose de faire une concession, mais l'autre rejette cette proposition. Plus tard, celle-ci, réflexion faite, revient à de meilleurs sentiments et se décide à accepter la proposition par elle refusée tout d'abord. Alors, si la personne qui avait consenti un sacrifice pour arriver à un accommodement amiable a, à son tour, changé d'avis et ne tient plus à faire la concession offerte, elle accueille d'un ton triomphant le contestant qui avait refusé de l'accepter d'abord : Trop tard, cher Monsieur, s'écrie-t-elle, au lieu de « *Koṣvènou* », maintenant je dis « *Ḥosmènou* ».

Cette réponse rappelle l'adage bien connu du juif alsacien : « Weil der Na sich bedenkt, bedenkt sich der *Ḥokhôm* âch. » (Pendant que le sot prend le temps de la réflexion, le sage réfléchit, lui aussi) et souvent... se ravise.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Koulo ḫaÿov »

IL DOIT TOUT CE QU'IL POSSÈDE

Cet homme nous amènera le Messie ?

— Et pour quelle raison ?

— Parce qu'il est *Koulo ḫaÿov* (il doit tout ce qu'il possède).

Qui, parmi les anciens juifs d'Alsace, n'a pas entendu ce court et bizarre dialogue ? Celui qui donne la réponse ci-dessus, sous cette forme si inattendue, devait fournir des renseignements sur un homme qu'il savait, on le devine, criblé de dettes. Quel est donc le sens de cette réponse ?

Dans le « Talmud Babli », on mentionne diverses conditions dont la réalisation est nécessaire à la venue du Messie. La condition indispensable, opine, Rabbi « Yoḫanan », est qu' « Israël tout entier soit pécheur, ou qu'Israël tout entier soit sans péché ». Or, le mot « *ḫaÿov* », qui signifie « pécheur », signifie aussi « débiteur », car tout péché étant considéré comme une dette contractée envers la société, envers Dieu, par celui qui l'a commis, les deux idées de péché et de dette se confondent.

Donc les mots en question qui, dans le texte talmudique, signifient « tout entier pécheur », signifient, séparés de leur contexte et appliqués

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

par le malicieux et piquant interlocuteur alsacien à un homme isolé, signifient, disons-nous, « tout entier débiteur (débiteur de tout ce qu'il possède, donc il ne possède plus rien) ».

« Koulonë messoubin » pour « Koulonou messoubin »

NOUS SOMMES TOUS ACCOUDÉS

DANS l'antiquité, les juifs comme les Romains avaient l'habitude de prendre leurs repas à demi étendus, accoudés sur des divans. Un souvenir de cette attitude est rappelé par un passage de la « *Hagada* » (récit de la sortie d'Égypte), dont on fait la lecture avant le repas, les deux premières soirées de Pâque.

Il est dit : « Tous les soirs, nous pouvons prendre « nos repas soit assis, soit accoudés, mais ce « soir nous sommes tous accoudés ».

Dans le cérémonial du « *Céder* », les deux premiers soirs de Pâque, cette attitude est prescrite parce que nous devons nous sentir particulièrement à l'aise pendant que nous lisons avec joie et onction le récit de la délivrance d'Égypte. Ces mots « *Koulonou messoubin* » (nous sommes

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

tous accoudés) peuvent trouver leur place dans ce recueil de mots humoristiques judéo-alsaciens, car c'est dans un sens de moquerie bien aiguisée qu'ils sont employés dans la vie journalière.

Quand des intrus, des pique-assiettes sont paresseusement, voluptueusement installés autour d'une table à l'heure des repas, ou à d'autres moments, agréablement, confortablement enfoncés dans des fauteuils, sans y avoir été particulièrement priés par le maître de la maison, leur sans-gêne permet à plus d'un de penser, et même de dire tout haut « *Koulonë messoubin* ».

Le sens exact de cette expression de la « Hagada ».

« *Koulounou messoubin* » est : nous voilà tous accoudés, mais les citateurs ne sont pas toujours versés dans la grammaire hébraïque ou n'hésitent pas à en violer les règles pour lancer un mot plaisant.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er hot graussi « **Kovëd** » die ganze « **Qehilë** » kommt ém enguèyë
pour Er hat grosse « **Kovod** » die ganze « **Qehilo** » kommt ihm entgegen

IL JOUIT DE GRANDS HONNEURS
TOUTE LA COMMUNAUTÉ VIENT A SA RENCONTRE

PARMI les types divers qui forment les communautés juives d'Alsace, on peut signaler le retardataire, celui qui ne vient jamais à l'heure à l'office. Les jours ouvrables on y prête guère attention, c'est un événement banal. Mais le vendredi soir, c'est chose grave. C'est un désarroi au Temple, quand le retardataire n'est pas là au début de l'office ; l'officiant attend... puis commence la récitation des prières.

Voilà le moment d'entonner le chant : « *Boï Becholom* » qui est la salutation pour l'arrivée du Sabbat. La famille du retardataire envoie un messager à la synagogue priant qu'on veuille bien surseoir à la récitation de cette prière:.. mais le temps passe, et si le retardataire n'arrive pas, il faut pourtant continuer la célébration de l'office au grand émoi de toute l'assistance qui juge sévèrement le fait de ne pas être revenu à temps pour l'arrivée du Sabbat.

Enfin le voilà : il se hâte et se précipite vers la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

synagogue et arrive juste au moment, où les prières terminées, tout le monde sort. Il se trouve certainement alors un plaisant pour lui dire avec une emphase narquoise : Que d'honneurs, toute la communauté vient à ta rencontre : « Er hot graussi « *Kovëd* » die ganze « *Qehilo* » kommt ém enguèyë.

Le retardataire, en vrai humoriste, sait prendre sa revanche. Quand il arrive, suivant son habitude en retard à l'office, il ouvre son livre de prières à « « *Olenou* », la prière finale et dit : Je les attends à mon tour, ils passeront tous par là.

Er és kaner fon den « Lamëd-vov Tsadiq'm » pour Er ist keiner von den « Lamed-vov Tsadiqim »

IL N'EST PAS DES TRENTE-SIX JUSTES

D'APRÈS la tradition, le monde ne peut subsister sans qu'il existe au moins trente-six Justes. Ces Justes sont, par leur piété, les colonnes qui le soutiennent. D'après certaines sources, le nombre de ces Justes indispensables varie, mais c'est le nombre trente-six qui a prévalu chez les juifs d'Alsace. Aussi, lorsque

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

l'on parle de quelqu'un qui ne brille guère par sa fidélité aux règles de la morale et aux pratiques religieuses et qu'un interlocuteur risque cette question : « Est-ce un honnête homme, un juif pieux et pratiquant ? » il s'attire cette réponse qui en dit assez pour que tous ses coreligionnaires sachent à quoi s'en tenir sur son compte : « Er és Kaner fon den « *Lamëd vov Tsadiq'm* ». « Ce n'est pas un des trente-six Justes. »

Der « **Léfiosen** » rirht sich
pour Der « **Livyoson** » ruhrt sich

LE LÉVIATHAN BOUGE

Tous nos anciens connaissaient, de nom, le Léviathan, ce monstre dont il est question au livre de Job et dans les Psaumes. Là, Dieu s'adressant à Job et l'accablant sous le poids de la puissance divine fait l'effrayante description de ces êtres gigantesques : Le Léviathan et sa femelle. Qu'est-ce que le Léviathan ? On n'a guère pu l'identifier, mais la légende s'est emparée de ce tableau saisissant et, se servant d'un verset d'Isaïe, le représente comme un énorme serpent qui encercle la terre de ses anneaux formidables et soutient l'Univers.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Cette bizarre légende raconte qu'à l'époque de la Création, Dieu forma ces deux monstres, le Léviathan mâle et sa femelle ; puis, dans la crainte que, se multipliant, ils ne détruisissent son œuvre, il fit périr la femelle, dont la chair fut conservée dans du sel. A l'époque fixée pour la fin des temps, la chair de cette femelle servira à faire, pour les Justes, un repas délicieux arrosé d'un vin resté dans les grains de raisin depuis la Création du monde. Le Léviathan mâle sera tué par l'ange Gabriel dans une lutte héroïque et sa peau fera une tente pour abriter les Justes.

Le souvenir de ces réjouissances promises aux hommes vertueux a traversé les âges ; nous en trouvons la trace dans une antique prière récitée à la fin de la fête de « *Çoukoṣ* » en adieu à la « *Çoukah* » et qui fait mention de cette tente faite de la peau du Léviathan.

D'après une autre version, les temps étant révolus, le Léviathan déroulera les immenses spirales de son corps incommensurable et le monde s'écroulera, retournant au néant.

On disait aussi que les tremblements de terre sont produits par les mouvements que fait le Léviathan. Ces histoires cabalistiques étaient bien connues des juifs alsaciens et ils y faisaient allusion chaque fois qu'il était question de tremblements de terre.

De façon ironique, ils employaient cette expression : Le Leviathan bouge, pour désigner des

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

gens taillés en Hercule, aux gestes brusques et désordonnés, à la voix éclatante, dont la seule présence remplit une maison de bruit et de mouvement.

M'r soll die **« Levonë » meqadich »**
sai wenn sie chteit
pour Man soll die **« Levono meqadich »**
sein wenn sie steht

IL FAUT SANCTIFIER LA NOUVELLE LUNE PENDANT QU'ELLE LUIT

Donnons d'abord la traduction de l'expression hébraïque employée ici « *Levono meqadich* ». « Levono » qui, littéralement, veut dire « la blanche », est le nom de la lune, ainsi nommée à cause de sa lumière argentine et « meqadich », sanctifier, déclarer sainte.

Autrefois, dans la haute antiquité juive, le commencement du mois religieux qui est, on le sait, un mois lunaire, était fixé en séance solennelle par le tribunal siégeant à Jérusalem. Ce n'est qu'à partir du IIe siècle de l'ère actuelle que l'on s'adressa au calcul astronomique pour fixer le début du nouveau mois. Mais, avant cette réforme, voici la procédure fort curieuse qu'on

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

suivait : tout homme qui avait aperçu le mince croissant de la nouvelle lune, était tenu de se rendre aussitôt à Jérusalem devant un tribunal spécial siégeant dans une salle du Temple et d'annoncer l'apparition de la nouvelle lune.

Nombreux étaient souvent ces messagers et leurs renseignements étaient examinés très scrupuleusement. L'illustre Rabbin Gamaliel avait dressé un tableau sur lequel était tracée l'image des différentes positions de la lune à tous les mois de l'année. Il fallait l'affirmation identique de deux témoins au moins, interrogés chacun séparément sur l'endroit exact, le moment précis où la lune leur était apparue, sa position par rapport à l'horizon, etc. Toutes ces précautions minutieuses étaient prises pour éviter les causes d'erreurs et même de fraude car, de faux témoins de la secte des Samaritains (ces anciens colons assyriens à demi-juifs seulement et que les juifs authentiques avaient refusé de recevoir dans leur communauté) se faisaient un malin plaisir de troubler les juges et de faire fixer ainsi, chose grave, de fausses dates pour la célébration des fêtes.

Quand le Président du tribunal, après examen, annonçait par ce mot « *meqoudoch* » (déclaré saint) que le mois commençait, la foule qui remplissait le prétoire, pleine de ferveur, répétait « Meqoudoch ».

Aussitôt, sans perdre un instant, un brasier,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

préparé à l'avance, était allumé au mont des Oliviers et, de colline en colline, des feux flamboyaient dans toute la Palestine pour indiquer la venue de la nouvelle lune. Plus tard, des Samaritains, ayant employé les mêmes signaux pour tromper les juifs hors de Jérusalem, on renonça à ce moyen d'avertissement et on expédia des messagers.

Cet exposé, brièvement résumé, relatif à l'établissement du mois dans l'antiquité n'aura pas été, pensons-nous sans intérêt pour le lecteur. Il aura appris l'origine du « Qidouch ha-levono » (sanctification de la lune), c'est-à-dire la Néoménie, fête du nouveau mois. Cette cérémonie était célébrée dans toute la Judée par des chants religieux. Elle a été fidèlement, à travers les âges, observée par nos pères. Entre le 3e jour et le 15e jour après la nouvelle lune, on a toujours considéré, jusqu'à des temps assez rapprochés de nous, comme une sainte obligation d'aller, hors des maisons, saluer le renouvellement de la lune, par des prières spéciales, adressées non à la lune, mais au Créateur du Ciel et de la Terre.

Mais, pour réciter ces prières, il faut que la lune soit bien visible et, quelquefois, ce n'est, dans nos pays, que pendant de bien courts instants qu'on peut l'apercevoir briller au ciel, dégagée de tout nuage. Cette difficulté de saisir un instant précis pour un but déterminé a donné naissance à cette phrase pleine d'humour et de

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

bon sens. « Il faut sanctifier la nouvelle lune pendant qu'elle luit. » « Man soll die « *levono Meqadich* » sein wenn sie steht », pour marquer qu'il faut saisir l'occasion au passage, ne pas laisser passer le moment précis de dire un mot décisif, d'accomplir un acte que, cette minute passée, il ne sera plus loisible de dire ou de faire — expression bien caractéristique de l'humour judéo-alsacien qui se nourrit de réminiscences religieuses.

Er mècht sie wer ain « **louh** »
pour Er möchte sie wäre ein « **louah** »

IL VOUDRAIT QU'ELLE FÛT UN CALENDRIER

On aime à parler du prochain en Alsace comme ailleurs. L'homme est ainsi fait, et la femme aussi, que tous deux savourent particulièrement les on-dit plus ou moins bienveillants, quelquefois sans grande méchanceté, car l'esprit humain est plein de contradictions et le racontar sur le bonheur troublé d'un voisin peut exciter dans le cœur d'un ami un certain plaisir allié à une grande pitié.

Dans ces sortes de conversations, au récit de quelque trouble, quelque malentendu entre conjoints, il n'est pas rare d'entendre en Alsace

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ces paroles amusantes « Il voudrait que sa femme fût un calendrier — « Er mècht sie wer ein « *louḫ* ». Cette locution n'a du mystère que l'apparence, car qui ne connaît, là-bas, l'histoire de ce pieux et savant homme, pratiquant scrupuleux qui ne manquait jamais, en quittant sa maison, de baiser la « mezouza » attachée au poteau de la porte, ni de fermer, après sa lecture, un livre hébreu sans y appuyer tendrement ses lèvres. Sa femme qui rêvait de recevoir aussi de lui des marques d'affection, lui dit un jour d'un air éploré : « Ah, qu'il serait souhaitable pour ta femme d'être un livre hébreu. — Tu as raison, femme, répondit le mari peu galant ; en effet, un livre hébreu, un « *louḫ* », car le « *louḫ* » change tous les ans.

« *Louaḫ* », en hébreu moderne, se traduit par calendrier.

« Maari'kh af »

IL EST LENT A LA COLÈRE

DANS une de nos belles prières du jour de « Kipour » qui célèbre la miséricorde et la longanimité divines, nous trouvons cette phrase que le prophète Isaïe met dans la bouche

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

de l'Éternel « *Maari'kh af* » — Il est lent à la colère. Le premier mot « Maari'kh » veut dire : retient longtemps, et le second « af » signifie colère et sert aussi en hébreu à désigner le nez. Peut-être parce que la colère se traduit souvent, sur le visage, par le gonflement des narines. Cette homonymie n'a pas échappé à l'esprit moqueur du juif alsacien. Devant une femme, dont on vante la beauté, déparée pourtant par la longueur excessive du nez, il dit volontiers la phrase biblique : « *Maari'kh af* », qui prend alors au lieu du sens : « Est long à manifester sa colère », celui de « a allongé le nez ».

Les rieurs sont sans pitié.

Ferzéilt der Guécht'n a « Maassë » pour Erzähle der Gächtin ein « Maassé »

RACONTE UNE HISTOIRE A LA PAUVRESSE

Le mot allemand « gast » signifie étranger, hôte, et est devenu, dans le judéo-alsacien « gacht » (féminin guécht'n) avec le sens d'homme sans avoir, de miséreux. Le mot hébreu « *maassé* » se traduit par conte.

A quel fait, à quelle anecdote, la boutade citée plus haut fait-elle allusion, en lui donnant

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

comme personnage une pauvresse, nous ne saurions le dire. Nous savons seulement dans quelle circonstance elle est employée. Une personne paraît-elle mécontente, lasse, sans courage au travail, ou, à table convive morose, l'air peu satisfait de l'accueil qui lui est fait, on chuchote autour d'elle avec une intention plus ironique que charitable pour cette mauvaise humeur : « ferzeilt der Guécht'n a « *maassë* » — Allons, conte une histoire à la pauvresse.

Das sén « **Makeş** » onn fauli Fèch
pour Das sind « **Makoş** » und faule Fische

CE SONT A LA FOIS DES COUPS... ET DES POISSONS POURRIS

BIEN suggestive, cette boutade que tout juif alsacien connaît et souvent emploie. Pourtant, peu nombreux sont ceux qui savent où elle est née et à quoi elle fait allusion, mais tous s'en servent et à bon escient. Lorsqu'ils veulent dire qu'ils sont doublement désavantagés, doublement éprouvés soit dans leurs intérêts, soit dans leur honneur, ou en tout autre chose qui leur tient à cœur, ils s'écrient : « Das sén « *Makeş* »... onn fauli Fèch.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Cette boutade est tout simplement empruntée à une parabole qui se trouve dans un des recueils extra-talmudiques que nous possédons et qu'on désigne du nom de « Midrach ». Dans les livres du « Midrach », l'auteur s'applique, comme dans les passages midrachiques disséminés dans le Talmud même, à expliquer à sa manière des textes de la Bible pour y trouver un appui à de nombreuses lois religieuses, à de nombreuses règles cultuelles, liturgiques, ou pour en tirer une très grande quantité de maximes, de légendes, de fables, de paraboles, de contes, d'allégories, tous à tendance morale et qui ont singulièrement enrichi le folklore juif. Les déductions qu'on dérivait ainsi des versets expliqués servaient à la prédication de l'époque, étaient probablement la prédication elle-même.

La boutade dont nous avons parlé plus haut se trouve dans une parabole du livre midrachique appelé communément « Mekhiltha » (méthode d'interprétation) consacrée au second livre de Moïse, l'Exode. L'auteur cherche à accorder deux versets relatifs à l'histoire de la sortie d'Égypte qui expriment, chez les Égyptiens, deux sentiments contradictoires.

En effet, avant la libération des Israélites, les Égyptiens dirent à Pharaon : « Laisse donc partir ces hommes, ignores-tu que déjà l'Égypte est ruinée », mais après le départ des Israélites, les Égyptiens s'écrièrent : « Qu'avons-nous fait

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

là, en affranchissant les Israélites. » Donc changement absolu d'opinion. Comment interpréter cette volte-face ? L'auteur midrachique, qu'on ne prend pas sans vert, nous explique par un conte cette contradiction apparente.

Après le départ des Israélites, les Égyptiens dirent : « Si nous avions subi les dix plaies, mais que nous n'eussions pas laissé partir les Israélites c'eût été supportable ; si nous avions subi les dix plaies et que nous eussions laissé partir les Israélites, mais qu'ils n'eussent pas emporté notre argent, c'eût été encore supportable. Mais nous avons subi les dix plaies, nous avons laissé partir les Israélites, et ils ont tout de même emporté notre argent. Voilà qui ressemble à la parabole suivante : Un maître envoya son serviteur au marché avec l'ordre de lui acheter des poissons. Le serviteur obéit et maladroit, rapporta du poisson pourri. Alors le maître, courroucé, lui laissa le choix ou de manger ce poisson, ou de recevoir cent coups, ou de payer cent « mana » (pièce de monnaie). Le serviteur se décida à manger le poisson pourri, mais il ne put pousser cet héroïsme jusqu'au bout et, près d'en finir avec son poisson pourri, il s'écria : je préfère recevoir cent coups. Le maître alors se mit à la besogne. Arrivé au 60e coup, le malheureux serviteur n'y tint plus et il offrit à son maître de lui verser cent « mana ». Il se trouva donc, ce pauvre hère, avoir mangé du poisson pourri, avoir reçu

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

des coups et avoir encore versé cent « mana ». Ce sont bien là les « *makes* » ônn fauli Fèch. Des coups... et des poissons pourris, comme les Égyptiens, qui ont été frappés et ont tout de même laissé partir les Israélites qui, par surcroît, ont encore emporté des objets d'or et d'argent, se payant ainsi des travaux auxquels les Égyptiens les avaient contraints pendant la durée de leur esclavage.

Saï « **Malëkh** » és a Gacht
pour Sein « **Malokh** » ist ein Gast

SON ANGE EST UN PAUVRE HÈRE

Le mot « *malokh* » est un mot hébreu qui signifie ange et « gacht » pour « gast » mot allemand dont le sens primitif est hôte, est employé parfois comme ici dans le sens de miséreux, maladroit, pauvre hère. Suivant le folklore juif qui remonte à une haute antiquité, chaque homme a son ange tutélaire, et d'après une « hagada » (légende talmudique), quand quelqu'un est saisi d'une frayeur subite, sans cause apparente, c'est un avertissement de son ange tutélaire qui le sait menacé d'un malheur. De là aussi, cet ancien usage qui fait récompenser la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sagesse des enfants par leur ange et dont bien des vieux peuvent se souvenir d'avoir été les joyeux bénéficiaires. Après une leçon de lecture hébraïque, particulièrement bien sue, le Maître trouvait moyen, s'en que l'on pût apercevoir le geste, de laisser tomber sur le livre un bonbon qui, disait-il, était dû à la générosité de l'ange.

Mais cet ange, attaché, paraît-il, à chaque individu, n'était pas toujours un nabab capable d'enrichir et de faire réussir son protégé et, souvent, quand il est question d'un individu sans avoir, malchanceux, incapable, on dit de lui : « Saï « *malëkh* » és a Gacht — Son ange est un pauvre hère, un maladroit.

« Mannë lochën » pour « Maanéh lochaun »

VOIX MASCULINE

Il existe un livre ancien qu'on trouve presque dans toutes les maisons juives d'Alsace. Il s'appelle « *Mannë lochën* » et il contient, outre des supplications pour différentes circonstances, des prières qu'on récite sur les tombes de ceux qu'on a perdus. Les deux mots qui for-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ment le titre du livre sont empruntés à la Bible. Le sens en est obscur, mais ils sont traduits généralement par : « De Dieu vient la parole proférée par la langue. » Cette expression se prête admirablement à un jeu de mots. En effet, le premier mot, prononcé par une bouche alsacienne, ressemble, à s'y tromper, au mot « Mannë » qui est un pluriel ancien, encore employé aujourd'hui par les vieillards, du mot « mann » (homme). Donc, ces deux mots peuvent être traduits par « langue d'homme, voix masculine », et les juifs d'Alsace comme bien l'on pense, ne se privent pas d'octroyer malignement le sobriquet de « *mannë lochén* » à la femme, dont la voix sans grâce, au timbre sonore et rude rappelle plutôt une voix d'homme.

Das és Ka « **Massë-mathën** » for a « **Yed** »
pour Das ist kein « **Masso ou-mathon** »
für einen « **yehoudi** »

CE N'EST PAS UN COMMERCE POUR UN JUIF

Nous savons que, partout en Europe, les juifs se livrent assez généralement au commerce et à l'industrie. En Russie pourtant, un certain nombre s'adonne à l'agricul-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ture et au travail manuel. Ce sont les circonstances, on ne l'ignore pas, qui ont éloigné les juifs du travail de la terre, eux, dont les ancêtres, jadis en Palestine, formaient un peuple d'agriculteurs, heureux chacun de vivre « à l'ombre de leurs vignes et de leurs figuiers ». Le commerce était alors abandonné aux Cananéens établis parmi eux et dont ils parlaient avec un certain mépris. « Le Cananéen, dit le Prophète, la balance frauduleuse à la main, aime à tromper. »

Ce qui a complètement détaché les juifs de la glèbe, c'est l'insécurité, l'incertitude du lendemain et la défense d'acquérir le moindre lopin de terre. Ils ont donc dû demander au trafic, leur gagne-pain et comme ils y ont appliqué les efforts de leur intelligence, ils ont pu, en général, acquérir les connaissances qui mènent à la réussite.

Dans les villages de l'Alsace pourtant. où ils vivent depuis longtemps groupés étroitement en agglomérations serrées, les juifs ont dû, pour gagner leur pain quotidien, faire toute sorte de petits commerces et souvent plusieurs à la fois, et malgré cette nécessité d'exercer toutes sortes d'humbles gagne-pain, ils ont conservé cette fierté native que le juif a toujours puisée dans sa conviction de race élue ; et certaines occupations, certaines transactions, ont toujours répugné à leurs principes et à leur tempérament. Et

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

aujourd'hui encore, quand on leur propose quelque négoce méprisé pour son résultat ingrat et son caractère indélicat, ils se redressent et répondent d'un ton humoristique : « das es ka *massé math'n* » for a *yed* » (oh ! cela n'est pas une affaire pour un juif).

Cette locution, il faut l'ajouter, a fini par prendre un sens beaucoup plus général et elle est employée dans beaucoup de cas où l'on veut dire, d'une manière pittoresque, que telle ou telle occupation, telle ou telle manière d'agir, ne siéent pas au caractère juif.

« Mathir içourim » pour « Mathir açourim »

QUI PERMET DES CHOSES DÉFENDUES

Dans le « Chemoné-Esré », nous trouvons les mots « *mathir açourim* ». Ces deux mots signifient littéralement « qui délie ceux qui sont liés ». Dans le « Chemoné-Esré », ils qualifient Dieu et doivent être traduits « Celui qui délivre les captifs ». La composition du « Chemoné-Esré » remontant aux temps lointains où les captifs qui avaient été fait prisonniers dans les combats ou enlevés, hommes ou femmes, par

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

les brigands, étaient retenus dans les souffrances et les misères, on comprend l'introduction de ces deux mots, dans la plus importante de nos prières, en faveur des captifs.

Mais, dans l'hébreu talmudique, on a formé de la racine qui, nous l'avons dit, signifie « lier », un substantif qui veut dire « défense », c'est le mot « içour », pl. « içourim ». Ce substantif, on le voit, au pluriel, ne diffère du mot qui veut dire « captifs », que par une petite voyelle i à la place de a. Cette légère différence orthographique disparaît vite dans le dialecte alsacien qui, sous ce rapport, connaît peu de scrupules. Et alors, lorsqu'on parle de quelque Rabbin dont on a l'intention — ne fût-ce que pour pratiquer l'ironie — de faire remarquer le libéralisme religieux, on joue sur les mots et, par la légère permutation de la voyelle A en la voyelle I, le mot « açourim » (captifs) devient le mot « içourim » (défenses). On appelle donc ce rabbin « *mathir içourim* », ce qui signifie, dans ce cas, « qui permet les choses défendues ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Das « **Matséfë** » lésë ess « **qochë lechikhhë** »
pour Das « **Matsèvo** » lésen ist
« **qoché lechikhho** »

LIRE DES INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES C'EST PERDRE LA MÉMOIRE

La littérature talmudique parle d'un certain nombre de choses qui rendent oublieux. De nombreux préjugés, plus tard, ont indiqué certains actes, certains gestes dont l'accomplissement a un effet analogue et, entre autres, la lecture des inscriptions tombales qui abolit ou affaiblit la mémoire.

La mentalité juive alsacienne est beaucoup trop portée à exploiter les préjugés, et même les traditions, pour ne pas se servir de cette croyance au profit de son héréditaire humour.

On sait que les inscriptions tumulaires présentent, dans tous les temps et dans tous les pays, ceux qui reposent dans la tombe, comme des personnages parfaitement vertueux. Les survivants se plaisent et, cela se comprend, à omettre les travers qui ont pu faire tort dans la vie terrestre à ceux qu'ils ont aimés, pour ne rappeler, sur leurs pierres tombales, que les vertus qui les ont élevés dans l'estime de leurs contemporains.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Donc le folklore alsacien rapporte sur ce sujet l'anecdote suivante : Un homme, qui était allé visiter des tombes au cimetière de son village, avait emmené son fils avec lui. Celui-ci ayant lu nombre d'inscriptions tombales était frappé du fait que sur toutes ces tombes, la main du sculpteur n'avait gravé sur la pierre que le récit de vies diverses, certes, mais toutes belles et pures.

Et, en quittant le cimetière, l'enfant demande à son père : « Mais où donc, mon père, sont enterrés les méchants ? Le père, d'abord embarrassé, se rappela la phrase bien connue et répondit : Tu sais que l'on dit : Das « *matsefë* » lésë ess « *qochë le chi̱kh̲e* ». Lire des inscriptions tombales porte à la perte de la mémoire et, sans aucun doute aussi, de les graver.

Maintes fois cette même phrase a été formulée quand quelque passant, lisant au cimetière une inscription qu'il trouvait trop élogieuse, faisait part à un voisin de son étonnement.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Zu « **Mazël** » onn zu « **berokhë** » pour Zu « **Mazol** » und zu « **berokho** »

HEUREUSE ÉTOILE ET BÉNÉDICTION

On connaît l'usage traditionnel qui veut, qu'au moment de la célébration des fiançailles et des mariages, on casse, en le plus grand nombre de morceaux qu'il est possible de le faire, tasse, verre ou assiette. Et parents et amis de s'écrier : « Zu « *mazël* » onn zu « *berokhë* » — heureuse étoile et bénédiction.

Cette phrase de félicitations est employée ironiquement dans des cas où un bris de vaisselle ne constitue, en aucune façon, un événement heureux. Qu'il soit dû à un mouvement violent de colère, à l'ébriété, ou qu'il soit simple malchance ou maladresse, le juif alsacien, ne manque pas en guise de moquerie de dire au casseur d'assiettes : « Zu « *mazël* » onn zu « *berokhë* ». Heureuse étoile et bénédiction.

Se dit actuellement encore en Hollande chez les juifs et même chez les chrétiens comme conclusion à la fin d'une discussion d'affaires.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« **Mechorës** » mach mër Wend pour « **Mechorès** » mache mir Wind

SERVITEUR, ÉVENTE-MOI

Le mot « *Mechorés* » est un mot biblique qui signifie serviteur et c'est dans ce sens qu'il est employé dans le yidisch alsacien. Il sert particulièrement à former la locution que nous venons d'indiquer.

« *Mechorès* » mach mér Wénd.

Serviteur, évente-moi, dit-on plaisamment pour rappeler à un individu exigeant ou prétentieux à une plus juste appréciation de sa valeur et de sa situation.

Quant au milieu de gens qui lui sont inférieurs ni de mérite ni de fortune, cet individu demande, avec un air d'autorité injustifié, des égards et des services auxquels il n'a aucun droit, ce rappel à la modestie, d'une si plaisante ironie, a toujours grand succès.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er hot sai « **Méchpèt** » gewonne
pour Er hat sein « **Michpot** » gewonnen

IL A GAGNÉ SON PROCÈS

Un usage juif, qui remonte à des temps bien anciens, consiste à porter des vêtements spécialement destinés au Samedi.

Le Samedi, selon nos Rabbins, doit être honoré, en dehors du culte et des méditations, par une table bien garnie, une mise plus élégante que celle des jours ouvrables. Donc, en Alsace, le vendredi soir, avant d'aller à l'office, on se livrait à des ablutions inaccoutumées, puis on sortait de l'armoire les effets de fête que tous avaient tenu à acquérir, même les moins fortunés, car ceux-ci n'avaient plus cette ressource que, dans les temps anciens, les Rabbins avaient préconisée. Suivant leurs conseils, pour faire honneur, par leur tenue, au jour du Sabbat, les gens pauvres laissaient retomber leur tunique, que, toute la semaine, ils avaient dû porter relevée par un large ourlet.

Or, il arrivait que des revers de fortune empêchaient les gens de renouveler leur garde-robe, et le vêtement du Samedi étant le moins usagé, finissait par être porté tous les jours indifféremment. Ces revers de fortune étaient dus généra-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

lement à de mauvaises affaires commerciales, qui engendraient souvent des procès. Les procès, comme l'on sait, sont depuis longtemps fort coûteux et onéreux, même pour ceux qui les gagnent. D'où des ruines plus ou moins complètes.

Pour exprimer avec humour cette triste constatation, nos pères en Alsace ont créé une expression intéressante.

Quand l'on voyait un individu circuler les jours ouvrables dans le village portant sa redingote du Samedi, l'on ne manquait de faire des remarques plus ou moins bienveillantes, de « Routlé » (potiner), comme il arrive dans les petits centres et l'un ou l'autre concluait : « Que voulez-vous, il porte maintenant son vêtement de Samedi tous les jours, sans doute a-t-il gagné son procès. « Es hat sai « *mèchpét* » gevonne » — « er tragt sein « chabesrock » alle tag ».

Le port de ce vêtement, sans ce changement devenu rituélique du Samedi, appelait aussi cette expression usagée : « A Got onn a Rock » (Un Dieu unique et un unique vêtement).

Une locution, qui peint également d'une manière assez pittoresque l'état de l'homme que la pauvreté amène, pendant un certain temps, à vivre au-dessus de ses moyens, est la suivante : « For « Dal's » ess er lot weiss Braoud ». Par pauvreté, il mange du pain blanc. C'est que, plus d'un appauvri sans espoir, lorsqu'il sent que bien-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

tôt la misère frappera à sa porte, pense que l'économie ne peut plus le sauver et il se laisse aller à jouir de ce qui lui reste de son avoir et se permet, par pauvreté, ce triste plaisir de manger du pain blanc.

Cette locution rappelle la lamentable boutade attribuée à la reine Marie-Antoinette, à laquelle on avait rapporté que le peuple manquait de pain et qui, comme on sait, aurait répondu : « Eh, bien qu'il mange des brioches. »

Ya er és **« Mefolbël »,** aber sau **« mefolbel »** ess er nèt pour : Ya er ist **« Mevoulbol »** aber so **« mevoulbol »** ist er nicht

OUI, IL EST PIQUÉ
MAIS A CE POINT, IL NE L'EST PAS

On dit facilement, en Alsace et ailleurs, d'un homme un peu exalté, quelque peu original, bizarre : « c'est un fou ». Tout le monde a eu l'occasion de connaître au moins un exemplaire de ce genre, n'ayant comme on dit, qu'un grain de trop, mais n'étant fou nullement. Et combien de gens de cette catégorie, qui n'exercent leur prétendue folie qu'à bon es-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

cient, c'est-à-dire dans leur intérêt personnel, et au préjudice des autres ! On dit alors en Alsace : « er és narr enn saï sack ». Il est seulement fou au profit de sa poche.

Il arrive naturellement que l'un ou l'autre, ayant à se plaindre d'un de ces individus plus ou moins piqués, s'adresse à une connaissance commune pour exhaler son mécontentement. Il est bien rare alors aussi que son interlocuteur, étant également un coreligionnaire, ne soit pas plus ou moins ironiste, et ne lui serve, avec un air innocent, le conte suivant :

Un jour, un individu rencontre au marché au blé un vieil ami et lui dit : « Ton cousin M. X... me doit mille francs et voilà trois fois qu'il m'a promis de me les apporter ici un jour de marché ; je l'ai toujours, comme aujourd'hui, attendu vainement. » Mais le vieil ami répond vivement : « Ne t'occupe donc pas des promesses de ce pauvre homme, il est « *mefolbel* » (piqué), il ne vient plus guère au marché. »

« Il ne vient plus au marché, répond le plaignant, soit, mais tout de même il aurait pu m'envoyer l'argent qu'il me doit par un intermédiaire, toi par exemple ? »

« Certes, mon cher ami réplique l'autre : « er és *mefolbel* », mais t'envoyer ton argent, c'est autre chose « sau « *mefolbel* » és er net » (c'est vrai, il est piqué, mais il ne l'est pas assez pour t'envoyer l'argent qu'il te doit).

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Das éss a ganze « Meguilë »
pour Das ist eine ganze « Meguilo »

C'EST TOUT UN ROULEAU (UN LIVRE)

Le mot « *meguilo* » ou « *meguila* » signifie rouleau. Dans l'antiquité, les livres étaient rédigés sur des rouleaux de parchemin. La Bible nous a transmis cinq de ces livres qui sont connus sous le nom de « meguilos̲ » : « Chir hachirim » (le cantique des cantiques), « Meguilas̲ Rous̲ » (histoire champêtre de Ruth), « Eyk̲ho » (les lamentations de Jérémie), « Qohéles̲ » (l'Ecclésiaste), « Esther » (histoire du triomphe des Israélites lors de la persécution d'Aman par l'intermédiaire d'Esther). Mais c'est ce dernier livre qui est connu sous le nom de « Meguilas̲ Esther » et, plus généralement, sous le nom de « M̄eguila » tout court.

On le lit à l'office de la veillé et du jour de « Pourim », qui est la fête consacrée à cet épisode de l'histoire juive. Ce récit est fort long et fort détaillé. Les juifs ont toujours observé cette fête et écouté avec respect la lecture de cette « Meguila ». Mais, comme d'habitude, l'esprit ironique, la tendance à la critique, critique respectueuse s'il en fût, n'ont pas perdu leurs droits et la longueur particulière de ce récit n'a pas échappé à nos pères. Ils étaient loin assurément

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

d'oser la blâmer, mais quand ils avaient reçu une lettre ou qu'ils écoutaient l'exposé d'un fait d'une longueur inattendue, ils ne manquaient pas — et il en est encore de même aujourd'hui en Alsace — de s'écrier : « Das éss a ganze « *meguilë* » — C'est tout un livre.

Mès ofar oufot'l min hoaulëm
pour **Mès ovar ouvotèl min hoaulom**

METZ EST PASSÉ, A DISPARU

DANS la *Michna* où se trouve l'aphorisme ci-dessus, un de nos moralistes énumère les différentes étapes de la vie humaine et ce qui caractérise chacune d'elles. Il nous conduit ainsi de l'enfance à l'extrême vieillesse.

A cinq ans, dit-il, l'enfant doit apprendre à lire l'hébreu, à dix ans, il doit être initié à l'étude de la Michna ; à treize ans il est soumis aux devoirs religieux et moraux ; à quinze ans, il doit apprendre le Talmud ; à dix-huit ans, il est mûr pour le mariage ; à vingt ans, il est absorbé par une constante activité ; à trente ans, il est dans la plénitude de ses forces ; à quarante ans, il est dans le complet épanouissement de son intelligence ; à cinquante ans, c'est un conseil-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ler précieux ; à soixante ans, il commence à sentir le poids des années ; à soixante-dix ans, c'est un vieillard ; à quatre-vingts ans, il a atteint un âge exceptionnel ; à quatre-vingt-dix ans, son front se courbe vers la terre ; à cent ans, il peut être considéré comme mort, comme passé, comme disparu du monde.

Comme on a pu voir par le titre de cet article, c'est sur cette dernière expression que nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs, car sur elle, après 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine pour la France, s'est exercé l'humour de nos coreligionnaires alsaciens, bien que cette pensée ait éveillé en eux un sincère sentiment de mélancolie. Mais on sait déjà que la nature gaie, la bonne humeur inaltérable du juif alsacien ne s'occupe guère du sens du texte, mais de la signification qu'il peut lui donner, lui, pour satisfaire son besoin d'ironie et amener un sourire, fût-ce un sourire triste sur les lèvres de son interlocuteur.

Ce trait d'esprit n'a donc pas un état-civil bien ancien, puisqu'il remonte seulement au lendemain de la guerre de 1870, à la suite de laquelle la ville de Metz fut arrachée à la France. Or, ce fut une grande tristesse pour nos pieux coreligionnaires, non seulement ceux de la Lorraine, mais aussi ceux de l'Alsace, que de voir passer sous la domination allemande, avec Strasbourg, cette vieille et belle communauté de Metz qui,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

pendant des siècles, avait été une véritable pépinière de pieux et savants talmudistes et a été encore, au cours des temps rapprochés de nous, le berceau d'hommes de haute valeur intellectuelle, l'honneur du judaïsme dans les différentes classes sociales.

La perte de cette perle des communautés israélites a donc, on le croit volontiers, défrayé la conversation des juifs de France, de la Lorraine et de l'Alsace. Or, nous l'avons vu, dans le passage de la *Michna* cité plus haut, il est dit : « A cent ans, l'homme peut être considéré comme mort, comme passé, comme disparu du monde. » Mais le mot qui se traduit par « mort » est le mot hébreu « *meṣ* » qui se prononce absolument comme « Metz ». Alors, au temps de notre jeunesse après la guerre de 1870 qui nous avait valu la perte de Metz, il nous est souvent arrivé, quand on évoquait cette perte, d'entendre l'un ou l'autre, laissant de côté le commencement du passage en question : « *Bén méo Ke-ilou* (à cent ans il peut être considéré comme...), dire la fin de ce passage seulement, et sur un ton élégiaque qui, on le voit, n'excluait pas l'humour inévitable : « *Méṣ ofar oufol'l min hoaul'em.* Metz est passé, a disparu du monde.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Mi chéhou bén-beriṣ oumi chéèno bén-beriṣ »

QUE CE SOIT UN MEMBRE
DE LA COMMUNAUTÉ D'ISRAEL
OU QUE CE NE SOIT PAS UN MEMBRE
DE LA COMMUNAUTÉ D'ISRAEL

Tous ceux qui ont l'habitude de dire leur prière du matin, et tous autrefois suivaient cette pieuse coutume, connaissent ce passage où nous demandons à Dieu de nous préserver de tout fâcheux accident et de toute mauvaise rencontre avec les méchants. Et l'on ajoute : qu'ils soient ou ne soient pas de la communauté d'Israël. « Veuille nous préserver, O Seigneur notre Dieu, y lit-on, aujourd'hui et tous les jours, des effrontés, des méchants, des compagnons ou des voisins mauvais, de toute fâcheuse rencontre, de procès pénibles et de plaideurs opiniâtres, qu'ils appartiennent ou qu'ils n'appartiennent pas à la communauté d'Israël. »

Or, le mot que nous traduisons par « qu'il appartienne » ou qu'il « n'appartienne pas », est le mot hébreu « *bén* » qui signifie « fils », et aussi « avoir la qualité de... » et le mot que nous traduisons par « communauté » est le mot « *Beriṣ* », alliance de Dieu et d'Israël.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Donc, les deux mots « *bén-beriṣ* » signifient, comme nous l'avons dit, membres de la communauté d'Israël. Mais l'on pense bien que le juif alsacien, devant un mot comme « *bén* » qui a plusieurs sens, est tenté de le prendre dans le sens qui prête à un trait d'esprit ; il lui donne donc le sens de « qui a la qualité de »... et quand a « Beriṣ » on n'est pas étonné non plus que, dans un langage ou le b et le p vivent dans une heureuse promiscuité, il change « beriṣ » en « prise ». « *Benberiṣ* » devient donc synonyme de « qui a la qualité de priseur. »

Dans ma jeunesse, à l'époque où les priseurs de tabac foisonnaient encore, que de fois n'ai-je vu un de ces priseurs, après avoir frappé de deux coups d'un geste rituélique de l'index et de l'annulaire sur sa tabatière pour rétablir le niveau du tabac et l'empêcher, en soulevant le couvercle, de déborder à droite ou à gauche, l'ouvrir solennellement, cueillir entre le pouce et l'index une prise plantureuse, la humer voluptueusement et présenter ensuite la tabatière à un ami de rencontre. Mais, il arrivait que celui-ci, peu amateur de nicotine, refusait cette offre aimable, disant : « Merci, je ne suis pas priseur. » Et l'autre, de lancer son trait d'esprit et de répliquer avec humour : « N'importe, cher Monsieur, ne disons-nous pas chaque jour ce qui est écrit dans la « *Tefila* » « *Mi chéhou bén-beriṣ oumi chéèno bén-beriṣ* ». « Que l'on ait la qualité de priseur ou

que l'on ait pas la qualité de priseur ». Et, avec une satisfaction toujours nouvelle, l'humoriste referme sa tabatière qui lui procurera la même occasion, quelques minutes ou quelques heures plus tard, de répéter le même trait d'esprit.

Dér kenn mër nie zum « **Miniën** » fur a **Yohrzeit** brauche
pour Disen kann man nicht zum « **Minion** » für ein **Jahrzeit** brauchen

CELUI-LA ON NE PEUT L'UTILISER POUR LA CÉLÉBRATION D'UN ANNIVERSAIRE DE DÉCÈS

Les juifs ont, de tout temps, avec une fidélité admirable, célébré par la récitation du « Qadich » l'anniversaire du décès de leurs parents, au cours des offices du Temple, offices pour lesquels une réunion de dix hommes est nécessaire. L'anecdote suivante nous le dira et montrera que l'esprit humoristique n'abandonne pas nos juifs alsaciens même dans la circonstance pénible où se trouve le héros de l'aventure.

Un jour donc, un individu qui avait commis

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

quelque délit (il ne s'agit pas de crime, chose inconnue dans nos communautés juives alsaciennes) se trouvait, comme on dit là-bas « of der gendarmen List » sur la liste des gendarmes. Ayant appris l'approche des gendarmes, il jugea bon de mettre la plus grande distance entre eux et lui, et s'enfuit rapidement. Il passa en courant devant la synagogue. Un homme était à la porte, attendant la dixième personne indispensable pour la cérémonie d'un anniversaire de décès (Yohrzeit).

Il voulut arrêter le fuyard au passage. « Halte-là, s'écria-t-il, Lieber yid, ich bitte sie, kommen sie herein, ich hab Yohrzeit. » Cher coreligionnaire, entrez, je vous prie, à la synagogue, j'ai Yohrzeit.

Le mot Yorhzeit, formé de Yahr (année), et de Zeit (temps), signifie anniversaire de décès, mais le mot « Zeit » qui veut dire « temps », pris isolément, a le sens de « délai » quand il est précédé d'un terme qui indique une durée quelconque. Le malheureux dans sa course éperdue entendant le mot « Yohrzeit » qui peut signifier délai d'un an, répondit sans s'arrêter « Hir hot « *Yorhzeit* » vous avez un délai d'un an « ich habe keine Minut Zeit » moi je n'ai pas une minute de délai, je n'ai pas une minute à perdre. Et le voilà courant de plus belle.

Depuis cette histoire, vraie ou fausse, il est en Alsace une manière « délicate » et facétieuse, de

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

désigner en judéo-alsacien les gens dont on peut dire qu'on les verra un jour ou l'autre sortir du village entre deux gendarmes, ou qu'on soupçonne simplement de n'avoir pas la conscience tranquille. Et l'on dit : Celui-là, on ne peut l'utiliser pour la célébration d'un anniversaire de décès, d'un « *Yohrzeit* ».

« Mitswaş : Essé » pour « Mitswaş : » Essen

PRÉCEPTE : MANGER

Le Talmud nous apprend — et Maïmonide entre autres Rabbins, en a fait une nomenclature, contestée d'ailleurs — que les préceptes qui nous sont imposés sont au nombre de 613, dont 248 défenses rappelant les parties du corps humain et 365 commandements positifs rappelant le total des jours de l'année solaire. Chaque défense est appelée en hébreu : « *mitswaş lo şaassè* » (précepte : tu ne feras pas) et chaque commandement positif : « *mitswaş assè* » (précepte : tu feras). Or, nos coreligionnaires d'Alsace au lieu de « *mitswaş assé* », prononcent « *mitswaş essë* », et le verbe manger se dit éga-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

lement « essë » en judéo-alsacien. On voit donc le parti que l'humour alsacien tire de cette coïncidence. En effet, lorsqu'on veut dire qu'un tel est une bonne fourchette, on ne manque généralement pas d'avancer, avec un sourire, qu'il est pieux, attendu qu'il remplit bien consciencieusement « *mitswaṣ èssë* », le précepte : manger.

Er nemmt fon « **Mizbéaḥ** » hèrounter pour Er nimmt vom « **Mizbéaḥ** » herunter

IL PREND MÊME DE DESSUS L'AUTEL

L'HOMME trop âpre au gain, ne sait plus contenir sa convoitise ; il perd toute notion de délicatesse et de justice. Il s'approprie ce qui ne lui appartient pas et, dans son aveugle cupidité, ne respecte même pas la part de Dieu, celle qu'on doit aux œuvres du culte et de la charité.

Dans l'esprit du peuple, qui a formé cette locution : « Il prend même de dessus de l'autel », il y a, sans aucun doute, une réminiscence du récit biblique de cette action sacrilège et coupable que commettaient les fils d'Héli. Prêtres indignes du Tabernacle de Silo, ils s'arrogeaient, contrairement aux prescriptions de la Loi, le

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

droit de s'emparer d'une part des sacrifices que venaient offrir les gens du peuple sur l'autel du Tabernacle.

Ce fait a donc inspiré cette boutade satirique du yidich alsacien, employée lorsqu'on veut flétrir la conduite d'un homme qui ne connaît pas de limite à sa violente avidité.

« Celui-ci prend toujours, dut-il l'enlever de dessus l'autel. « Er nemmt fon « *mizbèaḥ* » hèrounter.

Griner « **Mochiaḥ** » pour Grüne « **Mochiaḥ** »

UN MESSIE VERT

Pour expliquer l'expression de « Griner « *Mochiaḥ* », il faut consulter le Talmud. Mais tout d'abord, il faut nous rappeler qu'en Alsace, pour désigner une personne qui a particulièrement mauvaise mine, qui est blême, on dit qu'elle est grine (verte). Cet adjectif répond à notre adjectif « livide ». C'est bien dans ce sens qu'on peut souvent entendre pousser, en Alsace, l'exclamation de Griner « *Mochiaḥ* » (quel Messie livide). Que signifie donc cette bizarre alliance de mots ?

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

L'origine et le sens de cette expression nous sont fournis par un passage du « Talmud Babli ». Dans ce passage, où l'on s'entretient d'une manière agadique, c'est-à-dire en enseignant symboliquement des vérités morales et religieuses, on discute sur la question de savoir quel sera le nom du futur Messie.

Après avoir rapporté, à ce sujet, diverses opinions où l'on voit chaque Rabbin, dans un sentiment de vénération et d'admiration pour le chef de l'école à laquelle il appartenait, donner au Messie futur le nom de ce chef, on cite l'opinion des Rabbins de l'école de « Rabi Yehouda », pour lesquels ce saint maître était le prototype du Messie et qui prétendaient que le Messie s'appellerait « hivoro de-bé Rabi » (le blême, le livide de l'école de « Rabi Yehouda »). Et pour défendre cette assertion qui, selon les commentateurs est une allusion aux rudes souffrances qu'a supportées l'illustre Maître, on rappelle le passage suivant du prophète Isaïe qui est rapporté au Messie : « il est chargé de nos maladies, il porte nos souffrances, il nous apparaît comme un homme qui est frappé par Dieu, qui est tout endolori. »

Quand on connaît le goût du juif alsacien pour les allusions ironiques teintées d'érudition, on n'est nullement étonné qu'aux temps passés, à l'époque où les idées talmudiques étaient familières à tous, les paroles imagées des Rabbins

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

annonçant un Messie endolori, blême, livide, soient entrées dans le trésor de son idiome. Et, en apercevant aujourd'hui un visage dont la pâleur le frappe, le propos talmudique qui, bien entendu, n'est plus guère compris, vient encore sur les lèvres du juif d'Alsace, et il s'écrie tout naturellement : « Quel Griner « *Mochiaḫ* ». Quel Messie livide !

Leichti « **Nechomës** » pour Leichte « **Nechomaus** »

AMES LÉGÈRES

La Cabale elle-même fournit son lot d'expressions humoristiques. En voici une, empruntée au « Zohar », qui, bien entendu, n'avait guère pensé à faire de l'esprit. Comme d'habitude, elle est entrée dans le vocabulaire du juif alsacien par le canal de son livre de prières qu'il a toujours cultivé fidèlement. Nos livres de prières d'aujourd'hui ne contiennent plus cette expression, sans doute parce que ce passage était d'ordre cabalistique, mais on la trouvait dans toutes les anciennes éditions. Nous avons, du reste, une de ces éditions sous les yeux, en écrivant ces lignes.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Cette prière était réservée aux fidèles zélés et plus ou moins lettrés, car nous la voyons toujours reproduite sans points-voyelles. Elle est relative au « *doukhon* », bénédiction solennelle de l'assemblée des fidèles par les « *Cohanim* », aux offices des jours de fêtes, bénédiction qui n'a jamais cessé d'être donnée dans toutes les synagogues alsaciennes où il se trouve des « Cohanim ».

La prière dont nous parlons et qui doit être récitée par les fidèles au moment où les « Cohanim » s'ébranlent pour se rendre devant le Tabernacle, du haut duquel ils donnent la bénédiction à l'assemblée, est d'allure particulièrement mystique. C'est une intercession en faveur de la délivrance des âmes errantes, dispersées parmi les populations idolâtres.

D'après le « Zohar », ces âmes disgrâciées, malheureuses, sont privées de corps à cause d'un certain péché qui a présidé à leur origine. Elles s'envolent dans les régions éloignées et impures. Ces âmes s'appellent dans notre prière mystique « âmes nues, âmes légères », parce que sans corps. Or, le souvenir de ces âmes légères n'a pas été perdu pour l'esprit ironiste du juif alsacien, friand de toute expression pouvant être utilisée au bénéfice de son humour. Et « l'âme légère » a eu aisément droit de cité dans son idiome. Lorsque quelque humoriste juif d'Alsace, ayant pris

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

un objet dans sa main, le trouve d'une légèreté inattendue, on l'entend fréquemment s'écrier : « leichté » *nechomës* » — âmes légères.

Der « **Négën ?** » Ich ben yau « **Has'n** » onn derf sau « **Négën** » mache wie ich will
pour Der « **Nigoun ?** » Ich bin ja « **Hazon** »
und darf also den « **Nigoun** » machen
wie ich will

L'AIR ? MAIS JE SUIS OFFICIANT
ET J'AI PAR CONSÉQUENT LE DROIT
DE CHOISIR L'AIR QUI ME CONVIENT

Le mot « *Hazon* », prononcé « has'n » en Alsace, est un mot talmudique que tout israélite connaît. Dans l'antiquité juive, il désignait celui qui était chargé d'entretenir le temple, de surveiller la bonne marche de l'office religieux, d'instruire les enfants, de leur apprendre, chaque semaine à suivre la lecture sabbatique de la Thora, de se trouver à la disposition du Tribunal, etc.

Plus tard, lorsque les offices religieux prirent plus d'ampleur par suite de l'adjonction de prières et de chants, le « hazon » eut pour mission

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

de réciter les prières et d'exécuter les chants sur des airs empruntés ou composés par lui-même. A partir de ce temps, il était comme aujourd'hui ministre-officiant, portant le titre de « *Cheliaḥ-Tsibour* » (mandataire de la communauté), et il faisait suivre son nom des initiales de ces deux mots « Sch..... Z..... (car dans les pays de langue allemande on écrit, pour des raisons phonétiques, « Scheliaḥ Zibour » ou « Tzibour » et non « Cheliaḥ Tsibour ». Ces deux initiales dont, selon une coutume juive vieille de milliers d'années, on a formé un vocable, en les reliant par une voyelle, ici la voyelle a, devenait donc Scha ou Schatz, le nom de famille connu. Il en est, du reste, de même du nom Katz ou Catz, produit des deux initiales des termes « Cohen Tsédéq » (Zédéq) (Cohen authentique) dont les descendants d'Aron faisaient suivre leur nom.

Après cette petite dissertation, arrivons à notre sujet :

En Alsace, comme ailleurs, il se produit parfois un échange de mots désagréables entre connaissances. Des amis interviennent, cherchent à rétablir la paix, lorsque l'un des antagonistes avance — qui ne se souvient du processus de ce drame ? — qu'il ne demanderait pas mieux que de passer l'éponge sur le différend, s'il n'était pas exaspéré par le ton arrogant de la partie adverse. Le ton arrogant des paroles ? reprend l'ami bien intentionné qui tient à désarmer l'un

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

et l'autre par le rire, le ton arrogant des paroles ? Ce n'est que cela ? Eh bien écoutez donc mon histoire :

Il arriva, un jour, qu'un « has'n » manqua de respect envers un des membres les plus estimés de la communauté. Cet événement fit du bruit dans le village. Finalement, pour donner la satisfaction due au brave homme offensé, le « Parnass » enjoignit au « Has'n » de faire amende honorable, le samedi suivant, à la fin de l'office, à haute et intelligible voix, en ces termes : Messieurs et Mesdames, je suis accusé d'avoir manqué d'égards envers M. X., et je n'ai pas eu raison.

Le samedi suivant, le « Has'n » s'exécuta. Seulement, au lieu de proclamer les termes convenus sur un ton de regret, il claironna sur un ton indigné, sarcastique, les mots : « et je n'ai pas eu raison ». Là-dessus, comme on pense, colère de M. X. et stupéfaction du « Parness » qui admonesta sévèrement l'officiant. Mais celui-ci, avec une expression étonnée et candide : Que me reproche-t-on, s'écria-t-il, Monsieur le Président ? N'ai-je pas répété les paroles mêmes que vous m'avez prescrites ? — Oui, certes, reprit le « Parnass », c'est vrai, vous les avez dites, Mais le ton ?... l'air ?... le « *nigoun* »... ?

— Oh, le « Nigoun » ? répartit l'officiant avec assurance, mais je suis « Has'n » et ai, par conséquent, le droit de choisir l'air qui me convient.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

A Narr macht hundert Narren
pour **Nèr leéḫod nèr leméo**

UN FOU FAIT CENT FOUS

CETTE expression ne paraît pas, à première vue, métissée d'hébreu ; elle l'est cependant et a son origine vraisemblable dans cette expression talmudique : « *Nèr leeḫod ner leméo.* Le mot *nèr* signifie lumière et l'expression tout entière veut dire « Une lumière qui éclaire une personne en éclaire une centaine. *Nèr* et Narr pour le juif alsacien sont bien trop proches par l'orthographe et la prononciation pour ne pas les confondre au profit d'un trait d'esprit. L'expression alsacienne veut dire un fou fait cent fous.

Bien entendu, fou ne veut pas dire un homme atteint de folie, maladie pathologique démence ; il a le sens de fou comme il l'a dans fou-rire. Il désigne quelqu'un qui se livre à des paroles, des gestes dont l'excentricité excite l'hilarité, dont la gaîté gagne les spectateurs et fait transformer une réunion de gens tranquilles en une foule agitée, riante, turbulente.

Les occasions ne sont pas rares où, dans une réunion houleuse, au milieu d'un brouhaha indescriptible, de cris tintamarresques, un homme

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

est resté isolé, froid spectateur de ce tapage, de ces rires fous, de ces chants burlesques. Il est fier d avoir échappé à cette folie contagieuse et enchanté de dire à un voisin :

« Ein Narr macht hundr't Narren » (un fou fait cent fous). Bien loin de se douter qu'il emploie, ainsi, en le transformant, un dicton talmudique : « *Nèr leèḥod nèr leméo* ».

Es géit guèyë « Nilë » pour Es geht gegen « Neïla »

NOUS NOUS APPROCHONS DE « NEILA »

Il est superflu d'expliquer longuement le terme de « *Neïla* ». Tout enfant d'Israël sait qu'on appelle ainsi l'office final de la journée de « Kipour ». On n'ignore pas non plus que ce terme signifie « fermeture », parce que, figurément bien entendu, il est le signal de la « fermeture des portes célestes » par lesquelles. pendant toute la journée, nos prières montent vers le trône divin.

Ce moment, on le comprend, est attendu avec impatience par ceux qui observent le jeûne de « Kipour » ; mais ce moment, où selon la tradition, est rendu, par le Juge suprême, le verdict qui a été, pendant les dix jours de pénitence,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

l'objet de nos supplications, revêt aussi un caractère solennel et tragique dont la pensée étreint le cœur des fidèles.

Le terme de « Neïla » a donc pris place dans le vocabulaire judéo-alsacien pour désigner métaphoriquement l'approche de la fin d'une œuvre, d'une entreprise, d'une situation joyeuse ou triste, d'une fortune qui va être épuisée, etc. On l'emploie particulièrement pour figurer la haute vieillesse qui, comme « *Neïla* » pour la journée de « Kipour » est, pour la carrière humaine, l'annonce de la fin prochaine.

Aussi, croit-on avoir tout dit clairement, et on a raison, quand on a lancé, en manière de boutade, cette formule laconiquement éloquente :

« Es guèït guèyë « Nilë » (nous approchons de « Neïla »).

« Nimchal kabehémëṣ » net mou-ou pour « Nimchal kabehemauṣ nidmou »

IL EST COMPARABLE AUX BÊTES SAUF QU'IL NE BEUGLE PAS : MOU-OU

Cette expression se trouve deux fois dans le Psaume XLIX qu'on récite sauf, quelques exceptions, tous les jours à la fin de l'office matinal. Ce beau Psaume parle éloquem-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ment de la vanité des biens terrestres : « Car, quand il mourra, il (l'homme riche) n'emportera rien et sa gloire ne le suivra pas dans la tombe. Il a beau se dire heureux durant sa vie, s'attirer des hommages par sa fortune, il ira rejoindre la génération de ses pères qui jamais plus ne verront la lumière. L'homme, au sein du luxe, s'il manque de raison, n'a pas de supériorité sur les animaux, sa fin est certaine. »

L'expression dont nous nous occupons ici, est généralement traduite : « semblablement à l'animal, l'homme a sa fin ».

Mais l'humour du juif alsacien ne s'est jamais embarrassé du sens véritable des textes, quand il s'agit de faire de l'esprit. Donc, en parlant de quelque personne dont on veut faire ressortir l'inintelligence, on disait jadis couramment, et on dit probablement encore aujourd'hui parmi ceux qui sont familiarisés avec le Psaume en question : « *nimchal kabehèmës* netmou-ou », avec allongement de la diphtongue « ou », décomposant ainsi le mot « nidmou » en deux parties : en nid prononcé dans le yidish néd ou nét (ne pas) et en mou... ou, beuglement des bovins. Notre locution, ainsi arrangée, signifie donc : Il est comparable aux bêtes, sauf qu'il ne beugle pas mou-ou.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Die ess avër nét wie die Taube von **« Noaḫ »** von der's hâst, **« alé zayiṣ toréf befiho »** pour diese ist aber nicht wie di Taube **« Noa'ḫs' »,** von der es heisst **« alé zayis torof befiho »**

CELLE-LA N'EST PAS SEMBLABLE A LA COLOMBE DE NOÉ DONT IL EST DIT, ELLE PORTAIT DANS SON BEC UNE FEUILLE D'OLIVIER

Les femmes sont bavardes, c'est entendu, mais qui leur a fait cette réputation ? Ce sont les hommes naturellement. Donc jalousie et rivalité. Et les hommes sont-ils bavards ? Évidemment autant que les femmes et, généralement aussi intempestivement. Seulement, la femme a un système nerveux plus délicat, plus facile à ébranler et alors elle parle avec plus de volubilité et semble parler davantage. Peut-être aussi parle-t-elle plus souvent avec son cœur et est-elle plus impulsive et dit-elle des choses que l'homme plus réservé laisse recouvertes du voile du secret ; il paraît ainsi moins bavard. Nous croyons qu'il est difficile d'établir une règle générale. Il y a des femmes qui ont, sous ce rapport, un caractère d'homme et

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

des hommes qui ont un caractère de femme. En tout cas : « ad huc sub judice lis est ».

Quoi qu'il en soit, la femme porte, à travers les âges, le poids de ce défaut supposé, qui ne lui pèse pas lourd, soit dit entre nous, et n'a guère nui à sa gracieuse royauté au sein du foyer conjugal. Cette opinion s'appuie peut-être sur le fait qu'au Paradis Terrestre, la femme a compromis l'humanité future par son bavardage avec le serpent. Et le Talmud lui-même qui, pourtant, aime, en toute circonstance, à célébrer les précieuses qualités de la femme et même la finesse de son intelligence, supérieure, dit-il, à celle de l'homme, accorde volontiers que les femmes sont bavardes. Et on se l'est toujours tenu pour dit, sans enquête ; il est ainsi beaucoup de vérités qui n'ont de la vérité que le nom.

On pense bien que, dans les agglomérations juives d'Alsace, on ne s'est pas séparé de l'opinion commune et on a profité de cette opinion pour se livrer à un trait d'esprit. Il n'y a pas longtemps encore, quand il était question d'une femme qui n'avait pas (suivant l'expression populaire), sa langue dans sa poche, on énonçait, d'un ton flegmatique, une phrase que la Bible nous a conservée et que tout le monde connaissait. La Bible, en effet, raconte que Noé impatient de quitter l'Arche et de retrouver la terre débarrassée des flots du Déluge, envoya en re-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

connaissance, la colombe qui revint tenant dans son bec une feuille d'olivier.

Alors, quand il s'agissait de cette femme bavarde dont nous parlions plus haut, nos alsaciens disaient : « Ah certes, elle ne ressemble pas à la colombe de Noé. Elle n'aurait pu apporter cette feuille d'olivier dans sa bouche, car elle n'aurait pu la laisser fermée aussi longtemps.

« Odom ou-vehèmo thochia adochèm »

L'HOMME ET LA BÊTE, TU ES LEUR SAUVEUR

Au cours de l'office du samedi après-midi, on récite trois versets pris dans différents endroits des Psaumes et où, en souvenir de Moïse, Joseph et David, décédés selon la tradition le samedi soir, on proclame, comme on a l'habitude de le faire à l'occasion d'un deuil, la justice infaillible de Dieu. La pieuse manifestation de notre confiance en la Justice divine à l'heure ou un deuil frappe une de nos familles, est prescrite par le Talmud, qui, d'ailleurs, nous a laissé, pour cette triste circonstance, une eulogie conçue dans l'esprit des trois versets des Psaumes ci-dessus mentionnés. Nous ne pouvons

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

nous empêcher de faire remarquer combien est admirable cet acte de foi qu'expriment les cœurs brisés par la douleur en bénissant les décrets de Dieu, quelque cruels qu'ils soient, avec une filiale soumission.

Les trois versets dont nous venons de parler, exaltant la Justice divine « élevée comme les montagnes éternelles et profonde comme l'abîme infini », se terminent par : « *odôm* » (l'homme) « *ouvehèmo* (et la bête) « *thochia* » (tu les secours) « *adochèm* » (ô Éternel).

Cette juxtaposition de l'homme et de la bête « *odom ouvehémo* » sert souvent à nos braves juifs de l'Alsace à se donner le régal d'une pointe humoristique. En effet, quand il arrive que, dans quelque circonstance importante, on voit assis côte à côte deux personnes dont l'une se trouve être remarquable par son instruction, son intelligence, sa distinction, et l'autre par son ignorance, son esprit borné, sa vulgarité, il manque rarement quelque observateur aussi spirituel que peu indulgent qui, pour la centième fois sans doute, car on connaît l'infatigable puissance de rabâchage des conteurs d'anecdotes, saisit l'occasion qui s'offre, pour chuchoter à l'oreille d'un voisin le trait d'esprit suivant :

Un jour — c'était un samedi — à l'office de l'après-midi, les fidèles virent entrer à la Synagogue, un homme qui, par son extérieur imposant, attira tout particulièrement les regards

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

du bedeau. Celui-ci, naturellement ne pouvait faire moins que de placer l'homme d'une si belle prestance à côté du Rabbin.

L'étranger était un de ces individus, très nombreux autrefois, qui avaient une teinte légère, très légère de science hébraïque, et il se considérait, pour cette raison même, comme un grand docteur de la Loi. Donc, prétentieux comme un quart de savant, il caressait l'ambition d'étonner le Rabbin par la finesse de son esprit d'observation et il s'adressa à lui, au moment où la communauté avait fini de réciter les trois versets dont nous avons parlé et qui, on se le rappelle, se terminent par cette locution : « Homme et bête, tu les secours, ô Seigneur. »

— « *Odôm ouvéhèmo* » dit-il à mi-voix au Rabbin. Comment expliquer cette juxtaposition, ce voisinage de l'homme et de la bête ?... Or, il se trouva que le Rabbin avait reconnu notre homme et il savait, depuis longtemps, combien sa science et son intelligence se réduisaient à peu de chose.

Eh bien, on a beau être Rabbin, on n'est pas vainement juif alsacien et, esprit primesautier s'il en fut, le chef deux fois spirituel de la communauté, répondit avec un fin sourire : « Pourquoi « *odôm ouvéhèmo* » ? Pourquoi l'homme et la bête se trouvent être voisins ? Mais, cher Monsieur, c'est fort simple, c'est le bedeau qui l'a voulu ainsi. »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Odôm ou-vehèmo thochia adochèm »

L'HOMME ET LA BÊTE SECOURS-LES O SEIGNEUR

Il existe, parmi les juifs d'Alsace, une variante d'interprétation humoristique qui ne laisse pas que d'être assez amusante au sujet de la juxtaposition des deux mots « *odôm ouvehèmo* » (homme — et bête).

Pour la bien saisir, il faut se souvenir de deux choses : 1° que, en Alsace, la voyelle de la dernière syllabe des mots disparaît généralement ou à peu près, et 2° que « Thochia adochèm », traduit précédemment par « tu les secours, ô Seigneur », peut se traduire également par « secours-les, ô Seigneur ».

Maintenant rappelons-nous qu'en Alsace les personnes rousses passent pour être plus intelligentes, plus fines que les autres.

Cette opinion est-elle due à une observation physiologique ou découle-t-elle, simplement de la comparaison avec le renard dont la livrée est rousse dans nos pays et qui, de temps immémorial, déjà dans le Talmud, dans les traités d'Histoire Naturelle, dans les contes et les fables, est considéré comme un rusé compère ? Mais, vérité scientifique ou illusion de notre imagination, puissent les roux de mes compatriotes alsaciens

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

me pardonner cette dernière hypothèse, on est convaincu, parmi les juifs d'Alsace, que les roux sont généralement plus intelligents que les intelligents d'autres couleurs. Et d'autre part, on y est tout aussi convaincu que les roux qui, par exception, sont sots, sont incomparablement plus sots que les sots d'autres couleurs.

Voici maintenant où nous voulons en venir : les deux mots « *odôm ouvehèmo* » qui signifient homme et bête, doivent, si, au lieu de « odôm » on prononce « od'm », ce qui est habituel en Alsace où l'on néglige la voyelle finale des mots, les deux mots « *od'm ouvehèmo* » doivent, disons-nous, se traduire par « roux et bête » et les mots « *thochia adochèm* » qui suivent et que nous avons traduits par « tu leur es secourable ô Seigneur, peuvent correctement être traduits par « sois leur secourable, ô Seigneur ».

Cette locution, ainsi comprise, vient donc sur les lèvres de l'ironiste lorsqu'il parle d'un roux inintelligent. Un homme roux, avance-t-il, qui est intelligent est super-intelligent, c'est un roux normal, c'est un « od'm » véritable. Mais si le roux est un sot, c'est un homme roux anormal, c'est un super-sot, une bête, un « véhèmo ». Il est donc à la fois « *odom ouvéhèmo.* » Oh ! alors, selon la suite du verset « *Thochia adochèm* », prends-le en pitié, grand Dieu, et viens à son secours.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Og mélèkh Habochon »

OG ROI DE BASAN

On a souvent dit que le juif alsacien est le méridional, le Marseillais de l'Est. Cette réputation n'est pas tout à fait usurpée. Assurément, le juif alsacien est un esprit sérieux, posé, pondéré, mais il aime, à son heure, faire le gascon. Et, en remontant à un passé pas trop éloigné de nous d'ailleurs, où les expressions bibliques étant comprises de tous nos coreligionnaires, faisaient partie du yidisch (dialecte judéo-alsacien) — c'était une bonne aubaine de pouvoir les employer dans la conversation et leur donner un sens plus ou moins ironique.

A cette époque, tout le monde connaissait l'histoire d'Og, roi de Basan, que les Israélites, sous la conduite de Moïse avaient vaincu sur le chemin de la Terre Promise. L'Écriture le dépeint comme un géant et relate même les dimensions formidables de son lit, un lit en fer qui se voyait, dit-elle encore, à Basan, la capitale des Amonites et avait neuf coudées de long et quatre de large. D'après une légende, ce Og, avait existé au temps du Déluge. Pour éviter de périr dans la catastrophe, il se serait réfugié sous l'escalier de l'Arche et aurait promis à Noé de le

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

servir comme esclave s'il pouvait lui sauver la vie. Noé aurait percé une partie de l'Arche et aurait pu ainsi lui passer de la nourriture et sauver ce géant.

Cette figure gigantesque était devenue populaire en Alsace, et quand on voulait désigner un personnage d'une taille imposante, on disait d'un ton emphatique : « *Og mélèkh habochon* ». C'est Og, roi de Basan.

Was thüt mër nét von « **Olem's** » weyë pour Was thut man nicht von « **Olom's** » wegen !

QUE NE FAIT-ON PAS POUR L'OPINION PUBLIQUE !

L'OPINION publique a toujours mené le monde. Il faut avouer que, par une triste faiblesse humaine, les belles vertus de charité, de bonté, sont bien souvent pratiquées avec le désir de briller, ou la crainte d'être blâmé. Déjà le Talmud nous a transmis la parole d'un des plus célèbres rabbins de l'époque Talmudique, Rabi Siméon ben Yohaï, qui nous montre qu'il en a toujours été ainsi.

Lorsque ce savant Maître tomba malade, ces disciples vinrent lui rendre visite. En les aper-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

cevant, il se mit à pleurer et ses disciples lui dirent : « Notre Maître, toi la lumière d'Israël, la colonne du Temple, pourquoi pleures-tu ? et il répondit : « Si je devais comparaître devant un roi de chair et de sang, qui pourrait m'infliger un châtiment temporaire, et que j'espérais influencer, par mes paroles, ou par un don d'argent, ne verserais-je pas des larmes ? Et maintenant, je dois comparaître devant le Roi des Rois, qui vit dans l'éternité, qui peut me condamner à un châtiment sans fin, à une mort éternelle, qu'on ne peut espérer influencer ni par des paroles, ni par un don d'argent et je ne pleurerais pas ! » Alors les disciples dirent : « Maître, donne-nous ta bénédiction. » Et le Maître dit : « Que la crainte de Dieu soit aussi puissante sur vous que la crainte des hommes. » « Est-ce tout ? s'écrièrent les disciples ? — Oui répondit le « Rabi ». Rappelez-vous que lorsqu'un homme transgresse une défense, il dit : « Pourvu que nul ne s'en soit aperçu. »

Nous disions plus haut que bien des actes vertueux étaient dus à l'ostentation ou à la crainte du blâme, mais, Dieu soit loué, plus souvent encore, il n'en est pas ainsi. Seulement partout et toujours, de mauvais esprits éprouvent un réel plaisir à dénigrer, à exercer leur malignité. Et ne trouvent même pas grâce devant eux, ceux qui remplissent chaque jour, leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sans se préoccuper de l'opinion publique, sans rechercher l'éloge, ni redouter le blâme.

Et ce n'est pas toujours l'ironie qui fait dire à ces malveillants : « Was thüt mër nét von « *olem's* » wéyë. Que ne fait-on pas pour l'opinion publique ! »

Der ess a'n « **Oçër bahanoo** »
Der ist ein « **Oçour bahanoo** »

CELUI-LA, IL EST DÉFENDU D'EN JOUIR

Tout le monde sait qu'il est, dans notre code religieux, des lois alimentaires. Ces lois défendent la consommation de certains aliments pour des raisons que nous ne connaissons pas toujours, mais qui ont toujours pour but de sauvegarder la pureté de notre corps et de notre âme.

Ce qu'on sait moins, c'est qu'il nous est défendu, non seulement de consommer certains aliments, mais encore d'en tirer le moindre agrément, de les faire servir au moindre usage. Ces défenses sont exprimées par les deux termes hébreux « *oçour bahanoo* », dont la traduction est : Il est défendu d'en tirer aucune jouissance. Et voici l'occasion pour le juif alsacien de concen-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

trer dans ces deux mots expressifs, une opinion nette, arrêtée, sur le caractère d'un homme.

— Je vais, dit l'un, confier à X. mon embarras.

— Pourquoi à X. ?

— Parce qu'il me donnera un coup de main.

— Celui-là, jamais !

— Il en a pourtant les moyens, cela lui est même facile.

— Oh ! ne parlez pas de X., c'est un « *oçour bahanoo* » ? On ne peut en tirer la moindre jouissance, le moindre profit ! »

« Oumeqabelin dèin mine dèin veomerin qadich »

ILS REÇOIVENT DE CELUI-CI, DE CELUI-LA ET DISENT « QADICH »

Et ils (les Séraphins célestes) reçurent (le mot d'ordre), celui-ci de celui-là, et ils s'écrièrent « *Qadich* » (saint). « C'est là le sens des mots ci-dessus, par lesquels l'antique paraphrase chaldaïque rend l'expression « *veqôrô zéh el zéh veomar Qôdoch* », dans la fameuse vision d'Isaïe.

A cette phrase d'Isaïe, notre liturgie journa-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

lière a fait une place dans les passages appelés « *Qedouchō* » et « *Ouvo le-Tzion* » et à sa traduction chaldaïque, dans ce dernier passage seulement. Comme il arrive généralement, c'est par l'intermédiaire de la liturgie que ces quelques mots de la paraphrase chaldaïque sont entrés dans la langue humoristique de l'Alsace juive. Voici l'emploi qui en est fait : On sait que si, pour des raisons diverses, le fils est empêché de réciter le *Qadich* en mémoire de ses parents à la date réglementaire, ou si les défunts n'ont pas laissé de fils, ou encore, comme autrefois c'était fréquemment le cas, si une famille en deuil désire assurer au défunt un *Qadich* supplémentaire, il est d'usage de s'adresser, pour cet office, à quelque personne à la fois pieuse et peu fortunée, afin, en la rétribuant, d'accomplir en même temps un acte de bienfaisance.

Or, il arrive souvent que le brave homme qu'on a chargé de réciter ce Qadich supplémentaire accepte de différentes familles le même mandat et il récite, forcément, le même Qadich à l'intention de différents défunts... Et souvent des fidèles, témoins de ce pieux et innocent cumul, de dire, d'un air entendu, à l'oreille de leurs voisins, la phrase chaldaïque de la paraphrase citée ci-dessus : « *Ou meqabelin dèin mine dèin veomerin Qadich* », où leur interprétation suppose la préposition « mine » après « ou meqabelin » et qui, dans leur bouche, ne signifie évidemment plus :

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« en recevant (les séraphins) celui-ci de celui-là (le mot d'ordre), s'écrièrent Qadich (Saint), mais le mandataire reçoit de celui-ci, de celui-là, (des honoraires) et dit le Qadich.

« **Parness** » was hén ihr g'sat
pour « **Parnoss** » was haben Sie gesagt

« PARNASS » QU'AVEZ-VOUS DIT TOUT A L'HEURE ?

Il arrive parfois que, au cours d'un dîner dans une maison amie, un invité, soit par gourmandise, soit pour satisfaire un légitime appétit, désirerait qu'on lui offrit une seconde fois un plat qu'il a vivement apprécié la première fois qu'il y a goûté. Il espère le voir représenté ; il finit par s'apercevoir que ni le maître, ni la maîtresse de maison ne songent à répondre à son attente. Alors, après quelque hésitation, il s'adresse d'un ton doux et aimable à l'Amphytrion oublieux. « *Parness* » was hén chr g'sat ? » (« Parness », qu'avez-vous dit ?). Et le maître et la maîtresse de maison comprennent admirablement.

C'est que cette phrase interrogative du convive se rapporte à une anecdote fort connue en Alsace : Un « *parnoss* » (Président de la Commu-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

nauté) invita un Vendredi soir à sa table un « *Boḫour* », étudiant talmudiste fréquentant la « *Yechiba* » école de hautes études talmudiques de sa ville. On mit les petits plats dans les grands pour faire honneur au jeune savant. On lui servit, entre autres, un superbe brochet avec cette sauce appelée en Alsace « a la « *yél* » (à la juive) et aussi à l'orientale, dénominations aussi inexactes l'une que l'autre. Car cette sauce n'a rien d'oriental, si ce n'est qu'elle paraît fréquemment sur la table des juifs alsaciens, mais n'est pas plus connue des juifs de Bordeaux ou de Marseille qu'elle ne l'a été de Moïse et des Prophètes.

Le « *Boḫour* », comme tous les convives, se servit, à son tour, d'un morceau à son goût. Puis le plat lui fut présenté une seconde fois mais, abîmé dans une profonde rêverie, comme il sied à un savant, il ne s'en aperçut pas et n'entendit pas l'invitation du « *Parnoss* » de faire encore une fois honneur à ce plat. Ce ne fut qu'en sortant, comme d'un songe, de ses rêveries talmudiques, que l'insistance du « *Parnoss* » lui revint à la mémoire. Contrarié d'avoir perdu cette bonne occasion de se régaler tout à son aise, il chercha un moyen de réparer sa bêtise et s'enhardissant, il s'adressa à son hôte : « *Parnoss* », qu'avez-vous dit tout à l'heure ? « *Parnoss* » was hèn ihr g'sapt.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Schénd ich maï Nas,
schénd ich maï « **Ponem** »
pour Schände ich meine Nase so schände
ich mein « **Ponim** »

SI J'ENLAIDIS MON NEZ, J'ENLAIDIS MA FIGURE

On a de tout temps admiré et louangé l'union entre les membres de la famille juive. La famille juive a, croyons-nous, le droit de se glorifier de cette haute et belle vertu qui a été, et qui est encore, pour elle, une féconde source de bonheur. Cet amour de la famille ne doit pas se borner à entourer les vieux parents de respect et de tendresse, à manifester une affection toute naturelle aux frères, sœurs, à tous les proches parents, mais elle crée un devoir de solidarité entre les membres même éloignés d'une famille. C'est donc un devoir de les consoler dans les moments de tristesse, de les soutenir dans leurs soucis et leurs embarras, par une aide matérielle et morale, de considérer leur honneur comme le sien propre, de ne pas médire des siens, de défendre avec ardeur leur réputation et leur mémoire.

Quand un membre d'une famille formule un jugement trop sévère sur un parent, le blâme trop ouvertement, ou en médit, il s'arrête de

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

lui-même et notre locution si pittoresque lui vient spontanément sur les lèvres :

« Schénd ich maï Nas, schend ich maï « *Ponem.* »
« Si j'enlaidis mon nez, j'enlaidis ma figure. »

A **Poçiq** onn a Steck derzu
Ein **Poçouq** und ein Steken dazu

UNE INVOCATION MAIS TOUT DE MÊME UN BATON

Nos parents, non seulement ne doutaient pas de l'efficacité de la prière, mais, dans maintes circonstances, ils se mettaient avec confiance sous la protection de quelque verset de la Bible.

Ainsi, pour citer un exemple entre beaucoup d'autres, rappelons que Rabi Josué nous conseille quand nous avons vu en rêve un oiseau, de nous hâter de dire ce verset d'Isaïe : « Comme les oiseaux voltigent sur leurs couvées, ainsi Dieu abritera..., etc. », avant que puisse nous être appliqué cet autre verset des Proverbes : « Comme l'oiseau qui erre loin de son nid, ainsi l'homme qui erre..., etc. »

Le Talmud cite de très nombreux versets bibliques qu'il nous conseille de réciter chacun dans des cas différents, afin d'écarter de nous tel

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ou tel danger ou d'attirer sur nous quelque succès désiré.

On attachait même beaucoup d'importance au fait que par hasard un verset venait spontanément à l'esprit.

Déjà dans l'antiquité judaïque, il était d'usage de choisir pour chaque enfant un verset biblique, et cette habitude s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Ce verset *(poçouq)* doit commencer par la première lettre et finir par la dernière lettre du prénom hébreu et être récité tous les jours avant le dernier verset du Chemoné-esré.

Cette habitude est scrupuleusement observée, nous l'espérons, dans notre pieuse et traditionnelle Alsace. C'est là aussi que nous trouvons l'histoire bien ancienne, transmise de père en fils, qui a donné naissance à la phrase : « A *poçiq* oun a Steck derzu » (une invocation mais tout de même un bâton).

Donc, il y a fort longtemps, raconte-t-on, un chien enragé était la terreur de toute une région. Les mères, affolées, enseignèrent à leurs enfants cette invocation qu'ils devaient réciter s'ils rencontraient la bête dangereuse. C'était une phrase indiquée par le Talmud : « Beha'ther Rabi Méir aneni ». Viens à mon secours Rabbi Méir.

Ils se mettaient ainsi sous la protection d'un docteur de la Loi qui passait pour avoir été l'objet et l'auteur de maints miracles.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

On donna un jour le même conseil à un homme qui, sans manquer de confiance en Dieu, trouva qu'il était prudent d'user des moyens de défense que Dieu avait mis à notre disposition et l'homme fut sage de dire « A *poçiq* oun a Steck derzu ». Un verset, mais tout de même un bâton.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Ich bén ach zu « **Pumbedithe** » gewésë pour Ich bin auch zu « **Pumbeditha** » gewesen

MOI AUSSI, J'AI ÉTÉ A « PUMBEDITHA »

Le mot talmudique « *Poum* » veut dire embouchure et « *Baditha* » est le nom d'un canal. Ces deux mots réunis ont formé le nom d'une ville importante qui était la résidence d'une des trois Académies talmudiques de Babylonie : « Poumbeditha, Sora et Néhardéa ».

Les talmudistes de « *Pumbeditha* » avaient la réputation de savants subtils, particulièrement diserts et spirituels. Le Talmud Babli » rapporte qu'à « Rab Chéchés », qui avait émis une opinion d'une ingéniosité, d'une finesse rares « Rab Amram » adressa cette apostrophe : « Peut-être es-tu de l'école de Poumbeditha, où l'on sait faire

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

passer un éléphant dans le trou d'une aiguille ? »

Cette phrase ironique a dû faire partie du lexique narquois des juifs de Babylonie de cette époque ; les Évangiles l'ont mise aussi dans la bouche de Jésus. Elle a traversé les siècles avec le Talmud, et le judéo-alsacien l'a adoptée, retrouvant, dans cet héritage, un humour apparenté au sien. Il s'en sert encore le cas échéant.

Cette occasion s'offre quand un malin cherche à faire croire une chose invraisemblable. Il s'attire cette riposte : « Non, Cher Monsieur, je ne me laisse pas tromper. « Ich bén ach zu « *Pumbeditha* » gewésë » Moi aussi, j'ai été à « Poumbeditha ».

Of sau a « **Qachyë** » sau a « **Thérets** »
So eine « **Qachyo** » so ein « **Thérouts** »

TELLE OBJECTION, TELLE RÉPONSE

Le mot « *qachyo* » est un mot talmudique dérivé d'un mot biblique traduit par « dur » caché. « *Térouts* » est un autre mot talmudique signifiant « réponse à une objection ».

Les objections faites par des ignorants ou des individus d'esprit médiocre et vulgaire, ne méritent pas toujours que des hommes de science

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ou des gens intelligents se donnent la peine d'y répondre savamment ou même sérieusement. Ne dit-on pas, en Alsace, qu'un seul insensé peut poser plus de questions que cent esprits sensés n'en sauraient résoudre et le Talmud ne dit-il pas déjà : « En principe, les objections viennent de la part d'ignorants ».

Si nous quittons le domaine des idées, où les objections plus ou moins baroques peuvent se produire, nous trouvons parfois, dans la vie, des gens dont les actes ont pu violer la justice ou la morale, faire tort ou causer du trouble autour d'eux. Ils font des victimes et ces victimes réagissent par d'autres actes aussi répréhensibles, dignes ripostes de ceux qui les ont provoqués.

Pour se justifier à leurs propres yeux et aux yeux de leurs semblables, ils usent triomphalement de la fameuse formule : « Of sau a « *qachyë* » sau a Thèrets.

A telle objection, telle réponse.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Sau a « Qadich » sau a « Borekhou » pour so ein « Qadich » so ein « Borakhou »

TEL « QADICH », TEL « BORAKHOU »

La trame de la vie de nos anciens juifs alsaciens était tellement mêlée à leur vie religieuse, que l'on ne s'étonnera pas de voir cette expression formée des noms de deux prières solennelles. Ces deux prières sont récitées l'une après l'autre, à l'office du matin et à l'office du soir et, tout naturellement, par le même officiant. Si la première est mal chantée, d'une voix fausse et peu agréable, la seconde le sera de même. Je dis à dessein mal chantée, car l'expression s'emploie dans un sens plutôt péjoratif.

A une question indiscrète, posée d'une façon grossière, peu courtoise, la réponse est faite du même ton et du même style, suivie en manière d'explication, de : Sau a « *Qadich* » sau a « *Borekhou* », tel « *Qadich* », tel « *Borakhou* ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Qafé él Adochém ḫazaq veyaamèts libékho véqafé el Adochèm » pour Qawé él Adochem ḫazaq veyaamèts libékho veqawé el Adochem

DU CAFÉ EN L'HONNEUR DE DIEU
OUI DU CAFÉ EN L'HONNEUR DE DIEU

Le verset ci-dessus est le dernier d'un psaume qu'on dit dans la plupart des communautés alsaciennes depuis le premier « Eloul » jusqu'à « Hoschana-raba », sans doute parce qu'on célèbre, dans ce passage, la joie de fréquenter la maison de Dieu et que, en plusieurs des versets qui le composent, on implore la protection divine. Ces deux sentiments cadrent bien, en effet, avec notre conduite et nos prières dans cette période de pénitence qui, d'après une certaine tradition, s'étend jusqu'à « Hoschana-Raba ».

Le verset que nous avons cité, signifie « espère en Dieu, que ton cœur soit ferme, oui, espère en Dieu ».

Le mot qui signifie : Espère, est le mot « *qawé* ». Ce mot, prononcé par une bouche alsacienne, devient « qafé ».

Voici maintenant l'emploi humoristique que font de ce mot nos coreligionnaires d'Alsace.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Ce n'est assurément pas un secret que nous dévoilons en disant qu'en Alsace on buvait et on boit encore beaucoup de café au lait. D'aucuns même prétendent malicieusement que ce sont surtout les femmes juives des villages qui en absorbent le plus abondamment, parce que, disent-ils, les maris israélites étant d'habitude et par tous les temps, retenus par leurs affaires, au dehors dans les villages voisins, leurs femmes à chaque averse, à chaque tourmente de neige, à chaque coup de vent, s'inquiètent au sujet des pauvres maris exposés aux intempéries de l'hiver ou de l'été. Plus d'une fois, avec plus ou moins de conviction, elles sont persuadées qu'à ce jeu elles ne pourraient manquer de défaillir. Et alors, raisonnables comme elles sont, elles ont, pour se réconforter, chaque fois recours... à un bol de café.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, simple boutade ou sérieuse réalité, il est avéré qu'en fait, nos braves juives alsaciennes, celles d'un certain âge du moins et de mon temps, prenaient plus d'une tasse de café par jour, au déjeuner, au goûter et souvent pour le dîner.

Et quand quelque ami à l'esprit caustique, étonné de ce service répété de café au lait, y faisait allusion spirituellement, il obtenait cette réponse, non moins spirituelle : « N'est-il pas dit dans le « *mizmaur* » (psaume) : « *Qafé él Ado-*

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

chém... ve-kafé el Adochem », Du café en l'honneur de Dieu, oui, du café en l'honneur de Dieu » Traduction libre, s'il en fut.

« **Qahal's** » Téntëfass
pour « **Qahal's** » Tintenfass

L'ENCRIER DE LA COMMUNAUTÉ

« **Qahal's** rags'n »
« **Qahal's** ragzon »

LE GROGNON DE LA COMMUNAUTÉ

Jadis, dans les communautés juives d'Alsace, le bedeau tenait en réserve un encrier et des plumes, qui étaient la propriété de la communauté et dont on usait en différentes circonstances. Après la célébration d'un mariage, le Rabbin, les mariés et les témoins s'en servaient pour apposer leurs signatures à la « *Kethouba* » (contrat religieux du mariage). Ou encore quand il s'agissait de l'élection de membres de la commission administrative, de la caisse de bienfaisance. Ces élections se faisaient au Temple,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

non sans quelques discussions parfois assez vives. Chacun devait écrire le nom de son candidat sur un carré de papier. On avait donc encore recours à l'encrier de la communauté.

Ce fait a donné naissance, grâce à l'imagination des juifs alsaciens à une expression plaisante, humoristique.

Il se trouvait souvent, dans ces communautés, un « individu qu'on désignait sous le nom de « *Qahal's* téntëfass » homme excellent, indulgent à tous, secourable, ne sachant rien refuser. A lui, on s'adresse pour les corvées les plus pénibles. C'est lui qui visite les malades, qui veille les mourants, rend les derniers devoirs aux morts. C'est lui aussi qui, à l'époque du tirage au sort, accourait jadis en hâte, quand il pouvait, annoncer une bonne nouvelle aux parents dans l'anxiété. Aussi, lorsque quelqu'un avait besoin de l'aide d'un homme de dévouement, on entendait toujours sortir de toutes les lèvres : « Adressez-vous au « *Qahal's* » tentëfass, à l'encrier de la communauté.

Mais par contre, il arrivait que, lorsque quelque membre de la communauté, moins patient, moins endurant, trouvait qu'un particulier ou l'administration abusait de son obligeance, répondait à ses quémandeurs avec un sourire sardonique : « Ich bin nét « *Qahal's* » téntëfass », je ne suis pas l'encrier de la communauté.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Par opposition à cet homme d'un cœur si compatissant, dont nous parlons plus haut, il se trouve souvent aussi, dans la communauté, un « *Qahal's rags'n* » (le grognon de la communauté). C'est-à-dire l'homme qui ne songe en toutes circonstances qu'à critiquer tout et tous, le Rabbin, le « *Hazon* », l'administration, — à tort ou à raison. Rien ni personne n'échappe à sa constante mauvaise humeur, c'est le « *qahal's rags'n* » — l'éternel mécontent, le grognon de la communauté.

Alli « **Qilëg** » fun Elses ruë of am Guffenkopf
pour Alle « **Quehilaus** » von Elsass ruhen auf einem Guffenkopf

TOUTES LES COMMUNAUTÉS D'ALSACE REPOSENT SUR UNE TÊTE D'ÉPINGLE

Dans le milieu du XVIIIe siècle, les situations des juifs d'Alsace s'amélioraient peu à peu, sous l'influence des idées nouvelles, dont les précurseurs de la Révolution avaient pénétré les esprits. Une grande part de cet heureux changement est due au fameux Cerf-Berr qui avait été, à titre exceptionnel, autorisé à habiter Strasbourg. Fournisseur des armées,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sous le Roi Louis XV, il fut aussi très bien en cour auprès de Louis XVI et put, ainsi, rendre de grands services à ses coreligionnaires. On comprend toute l'autorité que, grâce à sa haute situation, sa fortune, son dévouement, il exerçait sur les juifs d'Alsace. Il était au milieu d'eux, pour employer l'expression du Talmud, comme un Roi sans couronne.

Or, il paraît, histoire ou légende, que Cerf-Berr lui-même, dans maintes circonstances touchant la direction des communautés, subissait l'influence de sa femme. Et sa femme était, comme il arrive souvent, d'humeur variable, suivant la réussite plus ou moins heureuse de sa toilette, ou de sa coiffure, dont les épingles étaient alors un ornement important. Et, avec un ton humoristique, on employait cet adage bientôt universellement répandu : Alli « *Qilès* » fun Elsess ruë of am Guffenkopf — toutes les communautés d'Alsace reposent sur une tête d'épingle.

La tradition ne s'est pas perdue. Dans les communautés où l'on suppose le Président plus ou moins soumis à l'influence de sa femme, on répète encore cette plaisanterie bien connue.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Das « **Qol** » kommt for'm « **ḫas'n** »
Das « **Qol** » kommt vor dem « **ḫazon** »

LA VOIX DU « HAZON » ARRIVE AVANT LUI

On a pu s'apercevoir que nous profitons de toutes les occasions pour rendre hommage — et avec une parfaite sincérité — aux précieuses et nombreuses qualités qui distinguent nos braves juifs alsaciens. Mais il n'en est pas moins vrai que, comme tous les gens qui pratiquent l'ironie, ils aiment aussi à pratiquer les allusions satiriques mordantes.

C'est le revers de la médaille ; car il faut avouer que l'« esprit » s'exerce très souvent aux dépens d'autrui. Si l'on trouve l'occasion de lancer dans la conversation une pointe maligne contre son prochain auquel d'ailleurs on ne veut pas de mal, on ne renonce pas aisément à ce plaisir.

L'expression satirique dont nous nous occupons ici et qui, en différentes circonstances, peut être employée comme notre adage français « mettre la charrue devant les bœufs » est surtout utilisée dans le cas suivant et l'on en devine la raison. Des parents sont obligés de précipiter la date du mariage de leur fille. La personne qui rapporte la fâcheuse histoire, se garde bien d'appeler les choses par leur nom ; elle ne dira même

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

pas qu'il y avait une raison sérieuse obligeant à ne pas ajourner la cérémonie à une époque ultérieure, plus conforme aux coutumes.

Non, elle aimera mieux, dans ce milieu ou fleurit l'ironie, dire d'un air de sainte Nitouche qui ne trompe personne : das *qol* kommt vor'm *ḥas'n*. On entend la voix du ḥazan avant qu'il ne paraisse (la voix du ḥazan arrive avant lui).

« Qonèh hakôl »

QUI ACQUIERT TOUT

Les mots « *Qonèh hakol* » se trouvent dans la première eulogie du « Chemoné-Esré ». Là, comme le verbe *Qonoh* veut dire « créer », il faut traduire cette expression, qui s'adresse à Dieu, par « Créateur de toutes choses »

Mais le verbe « *qonoh* » veut dire également, par extension « acquérir, acheter ! ». Aussi, le juif d'Alsace n'hésite-t-il pas à se servir de l'expression « *Qonèh hakol* », prise dans ce dernier sens, pour désigner, « cum grano salis », le négociant qui achète tout ce qui s'offre à lui, qui fait commerce des choses les plus disparates, ou pour qualifier encore, avec une pointe de moquerie, bien entendu, celui qui, soit à table, soit

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

dans toute autre circonstance de la vie journalière, « n'en a jamais assez », qui ne connaît aucune réserve, ne refuse jamais rien de ce qui peut lui être utile ou agréable. Bref, le « *Qônèh ha-kôl* », c'est l'amateur universel et constant, en tout et pour tout.

« Qor'ou vichemoṣom ale adomaus

ILS APPELLENT DE LEURS NOMS
DES DOMAINES, DES TERRES

Cette locution est empruntée à un psaume que, dans plusieurs communautés, on récite à la fin de l'office du matin. Dans ce psaume, d'une fort belle facture, l'auteur fait toucher du doigt la vanité des richesses, des honneurs, des ambitions des mortels qui n'emportent rien de tout ce qui fait leur orgeuil et dont, après une courte vie, la tombe est la demeure pour l'éternité. Combien futile, proclame-t-il, est leur présomption, comme le dit le titre qu'on peut lire plus haut ! Ils donnent leurs noms aux terres, aux domaines qu'ils possèdent.

Pour comprendre le sens humoristique attaché souvent à cette dernière locution, quelques mots d'explication sont nécessaires.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Nous tous, enfants de l'Alsace, nous savons que dans notre pays d'origine, chacun de nos coreligionnaires, homme ou femme, est riche de trois prénoms. Le premier est un nom hébreu correct, qui sert dans les circonstances religieuses ; le second est généralement un nom biblique plus ou moins corrompu sous lequel on est connu et appelé par les parents et amis (Leiser pour « *Eliézer* »), Aisiq pour « *Yits'ḥoq* ». Un troisième nom est le nom inscrit à l'état civil et qui, le plus souvent, n'a d'autre rapport avec le nom hébreu, que celui de commencer par la même initiale (Max ou Maurice pour « *Mochè* » ou *Mordékhaï*, etc.) et qu'on emploie de plus en plus fréquemment. Il en résulte qu'on a pris l'habitude, dans notre moderne Alsace juive, de donner une place effacée au nom hébreu, tel que le portaient fièrement nos anciens et de le réserver uniquement aux circonstances religieuses.

Ce fait a trouvé des protestateurs traditionnels qui conservaient les habitudes antiques. Ces protestations des traditionalistes zélés étaient évidemment inspirées par un passage talmudique qui nous apprend que nos ancêtres ont particulièrement mérité leur délivrance de l'esclavage d'Égypte, parce que, pendant leur séjour dans ce pays, ils avaient fidèlement conservé les noms hébreux.

Il est vrai que maints Rabbins des temps talmudiques, des plus savants et des plus pieux,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ont porté des noms grecs, comme par exemple « Rabi Alexandros », « Rabi Antigonos » etc. Cette exception était due à l'impérieuse influence qu'à cette époque l'Hellénisme a exercé sur tout l'Orient et à laquelle les juifs eux-mêmes n'ont pu résister. Mais ce n'était là qu'une période exceptionnelle et, pendant longtemps, les juifs ont jalousement conservé l'usage des noms bibliques. Nos juifs d'Alsace ont particulièrement tenu à rester attachés à ce principe conservateur et ils ont su exprimer, d'une manière ironique et railleuse, leur blâme à l'égard de ceux qui, abandonnant dans la vie journalière l'usage des noms hébreux ou pseudo-hébreux, en réservent uniquement l'emploi pour les circonstances religieuses.

Or, la plus saisissante de ces circonstances religieuses, c'est la mort, et c'est dans la prière qui termine l'office pendant la semaine de deuil, que le nom hébreu du défunt est rappelé ; ce nom hébreu, depuis l'époque où il est mis au second plan, est fort souvent ignoré de la plupart des assistants, amis et même proches, et l'on s'adresse à droite, à gauche, à tous ceux qui sont susceptibles — qui n'a été témoin de ce procédé obligatoire — de connaître ce nom.

Devant ce fait, les pieux traditionalistes étaient jadis vivement affectés, et il n'était pas rare, à cette époque où tant de nos anciens étaient encore versés dans la langue des Psau-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

mes, d'entendre murmurer près de soi, d'un ton amer il est vrai, mais qui n'excluait pas le fin humour que nous avons tant de fois constaté, la locution citée plus haut « *Qor'ou vichemoṣôm alè adomauṣ* ». Mais cette locution, grâce à l'ironie vengeresse des contempteurs des anciens usages, dans la pensée de celui qui la rappelle et aussi de ceux qui l'entendent et savent à quoi elle est appliquée en cette circonstance, cette locution n'a plus le sens admis par les exégètes : (« Ils (les ambitieux) appellent de leurs noms des terres »), mais elle est traduite, très correctement d'ailleurs, sauf « *Adomauṣ*, » qui est un pluriel et est rendu par un singulier de la façon suivante, on (les) appelle de leurs vrais noms lorsqu'ils sont étendus sur la terre.

Daou éss « **Réchëṣ** », Aïzig pour Da ist « **Richouṣ** », Aïzig

ICI, IL Y A DE L'ANTISÉMITISME, AÏZIG

Le mot hébreu contenu dans cette locution est « *Richouṣ* », mot hébreu moderne signifiant antisémitisme et formé de l'hébreu biblique « *Rocho* » (méchant).

Quand, dans une réunion en Alsace, il se

trouve une femme particulièrement dépourvue de beauté et de grâce, on peut s'attendre à ce que discrètement courre de l'un à l'autre la phrase : « Daou éss Réchès », Aïzig, il y a de l'antisémitisme ici, Aisig.

Cette phrase fait allusion à l'anecdote suivante. Un nommé Aïzig amena dans sa localité natale la femme qu'il venait d'épouser. Cette jeune mariée ne brillait pas par ses charmes et était bien loin d'être séduisante. Comme c'est l'habitude au village, les amis et connaissances du marié, juifs et non-juifs, étaient venus à la rencontre du jeune couple, et sur le passage, un grossier paysan exprima tout haut l'opinion générale. « Net cheï, Aïzig », elle n'est pas belle, Aïzig.

La pauvre épousée, pas si sotte, dit à l'oreille de son mari : « dépêchons-nous de rentrer, il y a de l'antisémitisme ici, Aïzig ».

Et l'expression est devenue classique en Alsace pour formuler « poliment » une opinion sur les jeunes mariées dont le physique laisse à désirer.

Dau ess « *Réchës* » Aïzig.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Ich léb aus'm « **Rèfëḫ** »
pour Ich lebe aus dem « **Rèvaḫ** »

JE VIS DE MES BÉNÉFICES

DANS le magnifique Psaume qui porte en titre Prière de Moïse et qui contient de très belles pensées sur la fragilité et la brièveté de notre carrière terrestre, nous lisons que celle-ci est normalement de 70 ans et, exceptionnellement de 80 ans. Un de nos docteurs pourtant, décrivant la caractéristique de toutes les étapes de notre vie ici-bas, depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 100 ans, nous laisse bien l'espoir d'atteindre un siècle, mais à partir de 70 ans qui est l'âge « de la haute vieillesse » ce n'est plus guère qu'une vie de misères et de tribulations.

Nos Rabbins, s'appuyant sur les paroles du Psaume de Moïse, nous apprennent que la limite théorique de notre existence matérielle est de 70 ans. Mourir plus tôt, c'est une mort prématurée ; vivre au delà, c'est une grâce divine.

Le nombre 70 fixé par Dieu, selon nos âges, à la durée normale de la vie humaine, revient souvent dans la conversation judéo-alsacienne. Par exemple, on dit volontiers en Alsace « maï chiv'îm chono » — mes 70 ans passeront aussi ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ou : « je n'ai pas encore atteint mes « chivîm chono ».

Mais il est des circonstances où, cela va sans dire, il se mêle un grain de sel à cette question de « chivîm chono », ainsi lorsqu'on demandait son âge à un vieillard plus que septuagénaire, je lui ai, maintes fois, entendu répondre : mon âge ? « Ich leb aus'm *Révaḥ* » — (je vis de mes bénéfices).

Parfois, par politesse, l'interlocuteur réplique : mais vous pouvez encore courir, avec l'aide de Dieu, une longue carrière. Mais lui de répartir : Malheureusement, j'ai trop souvent mangé l'afiqomen (morceau de pain azyme dont l'absorption termine le repas pascal).

Il ne faut pas confondre le mot *Révaḥ* avec son pluriel *Revoḥim*, qui veut dire « vivre de ses rentes ».

« Réqëm milfonekho » pour « Rèqom milfonékho »

NE ME FAIS PAS REVENIR LES MAINS VIDES DE DEVANT TOI

VIDES, tel est le sens de l'adverbe « *Rèqom* » ; dans la locution « *Rèqom milfonékho* », il répond à notre mot français « bredouille ». Cette expression se trouve dans la prière roga-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

toire de la Décade de Pénitence appelée « *Ovinou Malkénou* » et dont voici la traduction : Ne nous fait pas revenir de devant toi sans être exaucés.

D'autre part, dans le judéo-alsacien, on dit « rèq'm » (pluriel de rèq) pour désigner les soldats. Cet adjectif signifie également « vides », « pauvres ». Par le sens, ce vocable, on le voit, n'a aucun rapport avec le mot soldat. Mais il se trouve être employé dans une phrase biblique pour qualifier les soldats qui formaient les troupes soudoyées par Abimélekh : « Et Abimélekh, y est-il dit, soudoya des hommes légers et sans avoir.

Le mot « *rèq'm* », avec sa signification de « sans avoir » dépeignait parfaitement, au cours des siècles passés, sous le rapport de la fortune, la situation des soldats qui constituaient les armées mercenaires. Mais il va sans dire que, depuis longtemps, cette dénomination ne répond plus à la réalité. Néanmoins, la dénomination de « *rèq'm* » est naturellement restée aux soldats dans l'Alsace juive. Et, en parlant d'un soldat, surtout d'un soldat peu fortuné, le juif alsacien décoche volontiers cette boutade : « *Rèq'm milfonékho* ». Il confond sciemment « *rèqom* » du rituel et *rèquim*. Il faut dire que cette petite supercherie lui est d'autant plus aisée que, dans l'articulation des mots hébreux, l'alsacien accentue fortement, sous l'influence de la pro-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

nonciation de l'allemand, la pénultième syllabe, mais supprime à peu près totalement toute voyelle de la syllabe finale. « *Règom* » et « règ'm » se ressemblent donc comme deux frères.

On pourrait s'étonner que, pour parfaire le jeu de mots à l'aide du mot « *règom* », on emprunte une expression à une prière récitée seulement pendant les dix jours de Pénitence et non à quelque prière revenant plus fréquemment, comme le « Chemoné-Esré » par exemple, où ces mots se rencontrent également et qui est répété toute l'année trois fois par jour. Mais cette particularité s'explique fort bien, car les mots « *Règom milfonékho* » s'ils se retrouvent également dans le « Chemoné-Esré », ne se suivent pas dans l'ordre qu'ils ont dans « *Ovinou Malkénou* » et qui est également celui de notre expression. Il est exact que le « *Ovinou Malkénou* » n'arrive qu'à intervalles éloignés, mais ce sont les jours les plus solennels de l'année, où il est chanté par l'officiant et répété par les fidèles, verset par verset, sur un ton suppliant et impressionnant, de sorte qu'il saisit vivement l'imagination populaire. On sait, d'ailleurs, que cette prière est gravée paroles et air, dans toutes les mémoires des juifs d'Alsace, et on n'est nullement étonné que les termes de cette prière leur viennent d'eux-mêmes sur les lèvres, au moment opportun. Si un individu sans fortune, aucune, fait le

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

fanfaron, on rétablit bien vite la vérité en disant à mi-voix :

« *Rèq'm milfonékho* — Sans avoir de devant toi »

Das és wie dër « **Révë** » will
Das es wie der « **Rabi** » will

LA QUESTION PEUT ÊTRE RÉSOLUE AU GRÉ DU RABBIN

Il est peu d'œuvres léguées par l'antiquité qui soient plus connues des juifs que le Talmud ; mais il en est peu, aujourd'hui, dont la teneur soit aussi totalement ignorée. Nous n'avons pas l'ambition de retracer ici l'histoire du Talmud. Nous nous contenterons de rappeler que c'est en grande partie au Talmud, que le judaïsme doit sa force et sa durée. Il a été, pendant des siècles, la nourriture spirituelle des juifs ; a contribué à l'affinement de leur esprit ; en a fait une race d'intellectuels. Il a soutenu leur foi, entourant la loi d'un réseau de prescriptions religieuses et maintenu ainsi la vraie figure d'Israël.

Mais si du Talmud nous viennent des prescriptions religieuses qui sont le judaïsme même, il s'en faut de beaucoup que le texte qui les

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

contient soit toujours d'une clarté évidente. Pour des raisons sérieuses, trop longues à développer ici, le langage et la marche des débats est parfois assez difficile à comprendre, et de ce fait, le Talmud a eu l'honneur de susciter des commentateurs innombrables. Ces commentateurs, n'étant pas toujours d'accord, d'autres survinrent et devinrent les commentateurs des commentateurs qui, n'arrivant pas tous à des conclusions identiques, ont bien souvent embarrassé les décisionnaires.

Parfois, ces décisionnaires se trouvant devant deux conclusions d'égale valeur, ont décidé de laisser aux Rabbins ultérieurs la latitude de choisir entre elles, selon leur jugement personnel et selon les circonstances particulières. On dit alors : « Das es wie der « *Révë* » will ». La question peut être résolue comme le juge le rabbin.

On pense bien, que l'humour judéo-alsacien ne perd pas une si bonne occasion de se servir, le cas échéant, de cette manière de trancher un litige. Quand il s'agit d'une contestation où chaque partie produit des arguments plus ou moins plausibles, l'arbitre prenant le ton et l'attitude d'un justicier « Das es wie der « *Révë* » will » — La question peut être résolue au gré du Rabbin, c'est-à-dire le droit ne peut être fixé d'une manière absolue, soyez conciliants tous deux et arrangez-vous.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Am a fette « **Rèvë** » onn am a magerer
« **Galëḫ** » éss ka « **broḫkhë** »
pour An einem fetten « **Rabi** »
und einem mageren
« **Galaḫ** » ist keine « **beroḫkho** »

D'UN RABBIN REPLET ET D'UN CURÉ MAIGRE
IL N'Y A RIEN DE BON A ESPÉRER

Cette boutade doit avoir un état civil fort ancien. Jadis, le « *Rèvë* » idéal était le Docteur de la Loi qui professait un mépris absolu pour tous les agréments, voire toutes les aises de la vie, et pâlissait, le jour et la nuit, sur les grands in-folios du Talmud, conformément à ces paroles du sage philosophe de la tradition : « Heureux et encore heureux, si tu te contentes de manger ton pain avec du sel, de boire même de l'eau en quantité étroitement limitée, de vivre une vie de privations et que tu trouves ton bonheur uniquement dans l'étude de la « Thora ». » Il est évident que ce régime n'était pas favorable à l'embonpoint. Le *Révë* idéal était donc le Rabbin maigre et, de lui, on était convaincu de pouvoir attendre une pieuse et féconde activité religieuse.

Pour le curé, au contraire, sa maigreur inspirait quelque suspicion. On y croyait voir l'in-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

dice d'une activité religieuse et sociale excessive qui, dans l'esprit des juifs, devait être, à cette époque où les persécutions religieuses n'étaient point rares, la conséquence de sentiments intolérants. On préférait donc infiniment le curé haut en couleur, replet, et dont l'embonpoint apparaissait sous la forme d'une bonhomie rayonnante, comme l'expression de l'indulgence, d'une fraternelle bonté pour tous.

Et voilà pourquoi, aujourd'hui encore, bien que notre manière de voir ne soit plus celle d'autrefois, en apercevant un Rabbin gros et gras ou un curé maigre, à l'air fatigué, le juif d'Alsace peut rarement s'empêcher de dire avec humour à son voisin : « am a fetter « *Révë* » onn am a magerë « *Galëḫ* » éss ka « *brokḫë* », d'un rabbin replet et d'un curé maigre il n'y a rien de bon à espérer.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Wie der « **Révë** » word, losst sech die
« **quélë schmatë** »
pour Wo dieser « **Rabi** » wird,
lässt sich die « **Quehilo schmaden** »

OÙ CELUI-LA SERA RABBIN
LA COMMUNAUTÉ APOSTASIERA

On se rappelle le sens de « *révë* » (rabbin) et celui de « *quehilo* » (communauté). Quant à « *chmade* », ce mot vient du verbe hébreu « *chemad* » (détruire), dont on a formé, avec une terminaison allemande, le mot « chemaden » avec la signification de : abandonner le judaïsme, se convertir au christianisme.

La phrase judéo-alsacienne a été formée dans les temps modernes à l'époque où, de jeunes rabbins, tout en pratiquant et en enseignant pieusement les observances religieuses, se sont efforcés, par leur tenue et leurs études, de ne plus vivre, comme les anciens rabbins, en marge de la société, d'adapter leur vie sociale à celle de leurs concitoyens et d'engager leurs coreligionnaires à suivre la même voie.

Ils n'étaient pas rares alors ceux qui, opposés à toute innovation dans les mœurs et les habitudes juives, s'inquiétaient de voir l'ancien « *révë* », remplacé par un rabbin d'esprit plus moderne

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« naï modich » (à la nouvelle mode), et il se trouve encore aujourd'hui en Alsace, des coreligionnaires qui, en parlant de quelque rabbin de la nouvelle école, disent, mais certes avec plus d'ironie que de conviction: « wie der « *Révë* » word, losst sich die « *quélë chmadë* », là où celui-là sera rabbin, la communauté apostasiera.

Der és nét « rôouiy lifroḵhë » pour Dieser ist nicht « rôouiy livroḵho »

CELUI-LA N'EST PAS DIGNE D'UNE BÉNÉDICTION

Nous avons déjà rappelé comment, dans le judaïsme, l'homme religieux témoigne sa reconnaissance à Dieu, à l'occasion de la moindre circonstance agréable que la vie lui procure.

Nos directeurs de conscience, les Rabbins des anciens temps, nous ont laissé une formule de bénédiction que nous devons adresser au Créateur de toutes choses, avant de jouir des biens de la nature, qui est son œuvre.

Pour accomplir fidèlement cette observance traditionnelle, le croyant ne peut ni se mettre à table, ni la quitter, il ne peut admirer un beau spectacle de la nature, il ne peut jouir du par-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

fum d'une fleur ni manger un fruit, ni boire même une goutte d'eau, sans que sa pensée s'élève vers Celui à qui nous devons tout et sans lui adresser, par une bénédiction, un témoignage, un hommage de sa reconnaissance.

Pourtant, selon nos prescriptions rabbiniques cette bénédiction ne doit être dite que si la circonstance ou l'objet qui la provoque en est digne. Il ne faut pas qu'elle soit, comme les présents de Caïn, un hommage trompeur. Aussi, cette bénédiction ne doit-elle pas être récitée pour un fruit non mûr ou en mauvais état de conservation.

Nos textes sacrés disent que, dans ce cas, ce fruit n'est pas « *rôouiy livrokho* », expression talmudique formée des mots « *rôouiy* » (jugé bon pour) *et livrokho* » (la bénédiction). En Alsace, on dit des gens déplaisants sans grâce, ni bonté, n'ayant aucun sentiment élevé que, comme ces mauvais fruits dont on ne peut tirer aucune jouissance, ils ne sont pas « « *rôouiy livrokho* », il n'y a rien de bon ni d'agréable à attendre d'eux.

« Der és nét « *rôouiy livrokho* ». Celui-là n'est pas digne d'une bénédiction.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Rou'ḫ apéinou »
pour « Rouaḫ apèinou »

LIBERTIN-DÉPENSIER

Ici, nous ne glanons pas dans les champs du Rituel proprement dit ; mais nous nous trouvons néanmoins sur le terrain de la liturgie. Nous parlons des « *Zemiros* ». Les « *Zemiros* » sont des chants religieux qui avaient jadis leur place et leur heure, le vendredi soir, le samedi matin et le samedi soir, dans tous les intérieurs israélites. Ceux du vendredi soir étaient claironnés joyeusement, à la fin du repas, par le père de famille, accompagné « à grand orchestre » par toute la famille réunie. Ceux du samedi matin et du samedi soir étaient plus modestement chantonnés par le père de famille seul, au milieu des siens, après l'office du matin et la cérémonie de la « Habdala ».

Parmi les israélites dont les foyers ne résonnent plus aujourd'hui de ces chants religieux, ils sont nombreux ceux qui se souviennent encore avec émotion du plus entraînant d'entre ces chants, le « *Tsour mi-chélo ôḫalnou* » du vendredi soir. Dans la dernière phrase de ce morceau poétique, se trouvent les mots « *rouaḫ apèinou* », qui signifient « souffle de notre vie ». C'est par

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

ces mots que l'auteur des Lamentations qualifie le malheureux roi de Juda dont il pleure la captivité. Dans le chant dont nous parlons, ces mots sont appliqués au Messie attendu.

Comme il arrive souvent, l'emploi qui est fait, dans le dialecte judéo-alsacien, des mots empruntés à un texte sacré, n'a aucun rapport avec le sens qu'ils ont dans ce texte. Plus encore : de laudatifs que sont nos deux mots en question dans le texte d'où ils sont tirés, ils prennent, par l'emploi qu'en fait le juif alsacien, un sens péjoratif. Voici comment : le mot allemand Ruch (prononcé rour) signifie libertin, dépensier et est employé dans le même sens dans le judéo-alsacien. Et voilà le jeu de mots singulièrement facilité par l'absence de la voyelle finale dans la prononciation négligée du juif alsacien « *Rouaḫ* » (souffle) confondu intentionnellement avec ruch (libertin, dépensier). Et il n'est pas rare d'entendre pousser l'exclamation suivante à l'adresse de quelque dépensier ou de quelque libertin : « quel « *rouḫ apéinou* » que cet homme !

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er Rüt sau wenig as der « **Sambation** »
pour Er ruht so wenig
als der « **Sambation** »

IL NE SE REPOSE PAS PLUS QUE LE SAMBATION

UNE légende curieuse, dont il est déjà fait mention dans le Talmud, à laquelle font allusion les livres midrachiques, qui se retrouve encore dans les récits du célèbre voyageur Eldad-Ha-Dani, et dont on devisait jadis en Alsace, dans les conversations du Sabbat, avait trait à un fleuve extraordinaire.

On racontait qu'il existe, quelque part, un fleuve qui, les jours ouvrables, charrie du sable et, de l'entrée du Sabbat jusqu'à la fin du Sabbat, arrête son cours. Une autre forme de cette légende veut que ce fleuve charrie du sable les jours ouvrables et que, le samedi, il charrie et rejette des quartiers de roche.

D'après cette même légende, de l'autre côté de ce fleuve, habitaient des descendants de Moïse, que les juifs d'Alsace désignaient on ne sait pourquoi, sous le nom de : « Rauti Yédlich » (petits juifs roux).

Ces juifs auraient été miraculeusement transportés dans ce pays en récompense de leur courage et de leur pieux attachement à Jérusalem.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Emmenés captifs par l'armée de Nabuchodonosor, ils refusèrent de faire entendre aux vainqueurs, les chants du Temple de Jérusalem, ainsi que le relate ce magnifique Psaume : « Sur les rives des fleuves de Babylone, nous nous assîmes et nous pleurâmes au souvenir de Sion. Aux saules qui les bordent, nous suspendîmes nos harpes, car nos maîtres nous ordonnaient de chanter des hymnes. Chantez, nous disaient-ils, un des cantiques de Sion ? Comment chanterions-nous l'hymne de l'Éternel en terre étrangère ? Si je ne me souviens toujours de toi, ô Jérusalem, que ma droite soit paralysée, que ma langue s'attache à mon palais, si je ne place Jérusalem au sommet de mes joies ! »

A quelle époque l'histoire ajouta-t-elle que, dans leur patriotisme exalté, ces exilés se coupèrent l'index pour que leurs vainqueurs ne puissent les forcer à se servir de leurs harpes ?

Ce fleuve, derrière lequel, suivant la tradition, s'étaient établis les descendants de ces nobles captifs, est connu sous le nom de Sambation « ou de Sabbation », sans doute à cause de la différence de son cours entre le samedi et les jours ouvrables. Il formait, le samedi, une barrière infranchissable, soit que, selon la première forme de la légende, il arrêtât son cours le samedi, et quiconque eût osé le franchir, en ce saint jour de repos, eût été mis à mort par ces juifs pieux, farouches observateurs du Sabbat ; soit que,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

selon la seconde forme de la légende, ce fleuve, charriant des quartiers de roche, soulevant des vagues de pierres avec un bruit de tonnerre, ne fût devenu totalement impraticable.

C'est le souvenir de cette seconde forme de la légende qui a persisté en Alsace, et c'est ce Sambation au cours tumultueux, désordonné et ininterrompu, qui est devenu le symbole d'une agitation sans arrêt, d'un mouvement continuel et bruyant. Combien d'enfants et même d'adultes juifs alsaciens se sont-ils entendus apostropher ainsi : « Er rut sau wenig as der « *Sambation* ». — Il ne se repose pas plus que le Sambation.

« Serorë » fon « Bèsléhém » pour « Seroro » von « Bèis-léhem »

UN SEIGNEUR DE BÉTHLÉHEM

« *SERORO* » est un mot d'hébreu rabbinique, formé de l'hébreu biblique « *sar* » (chef). Béthléhem est une ville célèbre de Judée, dont le nom est composé de deux mots hébreu « *beīṣ-léḥèm* » signifiant la maison, la ville du pain, nom dû sans doute aux riches moissons de blé des campagnes environnantes.

Cette expression « *Serorë fon Bésléḥèm* », un

seigneur de Béthléhem, est employée en Alsace pour désigner une personne orgueilleuse, infatuée de ses mérites, pleine de son importance, justifiée ou non.

Elle fait allusion à la légende midraschique qui relate un épisode de la vie d' « Elimélekh » de Béthléhem, le mari de Noémie, l'héroïne d'une histoire touchante de la Bible.

« Elimélekh » était l'homme le plus important de la ville, d'une richesse si considérable, que tous pensaient pouvoir compter sur son aide dans des cas pénibles et des temps difficiles. Mais, à l'époque de la grande famine qui désola la ville et ses environs « Elimélekh », par crainte de charges trop lourdes, trompant la confiance des malheureux Béthléémites, se dérobant aux devoirs que lui imposaient sa fortune et son rang, s'enfuit avec sa femme et ses deux fils au pays de Moab où, d'ailleurs, en punition de l'abandon de ses frères, il mourut bientôt.

Donc, en Alsace, quand on parle de quelqu'un qui veut jouer au grand seigneur, ou qui affiche des exigences peu en rapport avec ses mérites, ou qui fait le fanfaron, promettant plus qu'il n'a l'intention de tenir, on s'écrie : « Yaou, « *Serorë* » fon « *Beslehèm* ».

Évidemment, un seigneur de Béthléhem.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Enn « **Tamëz** » friere die Esel
pour In « **Tamouz** » frieren die **Äsel**

AU MOIS DE « TAMOUZ », LES ANES ONT FROID

Le Décalogue, que tout le monde connaît, défend de faire travailler les bêtes aussi bien que les hommes, le jour de Sabbat. Le Talmud, fidèle à l'esprit de cette défense, ne permet même pas de mettre, en ce jour, la moindre charge sur un âne. Néanmoins, il permet de lui laisser la selle sur le dos et il explique cette indulgence en disant que la selle ne peut être considérée comme une charge pour l'âne, mais comme une couverture qui contribue à le réchauffer, « car, dit-il, l'âne a toujours froid, il a même froid en plein mois de « T*amouz* » (juin-juillet).

Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette assertion est exacte. Mais le juif alsacien n'en demande pas tant et il met à profit, toujours ironiquement d'ailleurs, cette assertion qui a été émise par le Talmud, sans aucune nuance d'ironie bien entendu. Et quand, en été, par une température basse — ce qui arrive parfois — quelqu'un, par peur de paraître ridicule, n'ose pas allumer de feu en cette saison et se plaint de grelotter de froid, il s'entend dire : « Enn « *Tamouz* » friere

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

die Esel » : En Tamouz « les ânes ont froid », car ceux qui ne sont pas des ânes font du feu quand il fait froid, sans s'occuper de la saison.

Ta'në mit dem « Unsané Thauqéf »

RAISONNE AVEC LE « UNSANÉ THAUQÉF »

TAAN est un mot hébreu talmudique se traduisant par « raisonne », et, dans cette expression, a été conjugué sous une forme allemande, avec la particule ë- ; les mots *Unsané Tauqéf* sont les deux premiers mots d'une médiation faisant partie de l'office de Rosch-Haschana, dont le texte tout entier est attribué au martyr Rab Amnôn de Mayence.

Rab Amnôn, qui vivait à l'époque des Croisades (vers 1100), était un rabbin très savant, d'une haute naissance, très fortuné, très estimé, même de la noblesse chrétienne de son temps. L'archevêque de Mayence tenta à plusieurs reprises de le convertir au christianisme et comme, un jour, l'archevêque et les nobles amis de Rab Amnôn, devenaient encore plus pressants que de coutume, Rab Amnôn, pour couper court à leur insistance demanda trois jours de réflexion.

Au jour convenu il ne se rendit pas, comme il

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

l'avait promis, chez l'archevêque, malgré les invitations réitérées des officiers du prélat qui l'y emmenèrent alors de force.

L'archevêque lui demanda quelle punition il lui devait infliger pour avoir manqué à sa parole. Rab Amnôn répondit qu'on lui coupât la langue — cette langue qui n'avait pas proclamé la vérité et qui avait demandé un délai au lieu d'affirmer immédiatement sa foi inébranlable au Dieu Un. Mais l'archevêque en décida autrement. Il fit couper les doigts des pieds d'Amnôn, ces pieds qui ne l'avaient pas amené au rendez-vous.

Puis Amnôn, étendu sur une civière, ayant à ses côtés les membres coupés, fut emmené vers sa demeure. En route, il demanda à être porté à la synagogue et à être placé à côté du ministre officiant qui récitait justement le Moussaf de Rosch Haschana.

Au moment où le ministre-officiant commençait la répétition de cette prière, Rab Amnôn le fit taire et, dans le silence religieux de l'assemblée des fidèles remplis de stupeur et d'angoisse, s'écria à haute voix *Unṣané Thauqéf Kedouchaṣ hayiom*, et improvisa une méditation émouvante dont voici la traduction ! « Je veux vous entretenir de la haute sainteté de ce jour, car il est terrible et redoutable.

« En ce jour, Seigneur, ta royauté s'affirme, ton trône s'appuie sur la grâce et sur la vérité.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

C'est qu'en vérité, tu es à la fois, juge, accusateur et témoin ; tu inscris, tu comptes, tu pèses nos actions. Rien n'est oublié devant toi. Tu ouvres le livre des souvenirs, et, d'eux-mêmes, les événements se dévoilent et la signature de chacun y est apposée. On entend retentir le grand Schofar du jour du Jugement, courir un sourd murmure, les anges frémissent, saisis de terreur, ils s'écrient : « Voici le jour du Jugement, « qui doit faire comparaître devant Dieu, même « les cohortes célestes, car à ses yeux personne « n'est pur. »

« Tous ceux qui peuplent l'Univers, tu les fais passer devant ton Tribunal, comme le berger fait passer ses brebis sous la houlette. Ainsi tu comptes les âmes de tout vivant, tu fixes une fin à toute créature, et tu inscris leur destin.

« Au jour de Rosch-Haschana, l'arrêt est prononcé, au jour de Kipour, il est scellé irrévocablement : combien, pendant l'année, disparaîtront, combien verront le jour ; qui vivra et qui mourra ; qui atteindra et qui n'atteindra pas le nombre de jours qui lui était ass gné ; qui périra par le fer, et qui par l'eau ; qui par le glaive et qui par la famine ; qui par la tempête et qui par la peste ; qui vivra dans la paix et qui dans le trouble ; qui connaîtra le repos et qui l'inquiétude ; pour qui la joie et pour qui la douleur ; qui sera élevé et qui sera abaissé ; qui s'enrichira et qui s'appauvrira.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Mais la Pénitence, la Prière et la Charité, annulent la sévérité de ton arrêt. »

Après avoir prononcé ces derniers mots, Rab Amnôn expira et disparut aux yeux des assistants

Dans la troisième nuit qui suivit ce mémorable événement, Rab Amnôn apparut en rêve à Rabi Kalonymos ben Mechoulam, lui apprit la méditation qu'il avait prononcée avant de mourir et lui enjoignit l'ordre de l'introduire dans le Rituel de toutes les Communautés de la Diaspora. Cet ordre fut exécuté et ce passage du Moussaf de Rosch Haschana, récité depuis des siècles avec ferveur, est encore aujourd'hui une des parties les plus solennelles de l'office de ce jour.

Est-ce la résistance sublime de Rab Amnôn à toutes les controverses et à un affreux supplice qui a fait associer ces deux mots *Unsané Thauqéf* (par lesquels commence cette pieuse méditation) à une volonté têtue et inébranlable, et à les employer pour qualifier celui dont aucun raisonnement ne peut faire varier l'opinion ? C'est peu probable, car malheureusement le martyrologe juif est peu connu, même des Juifs.

Cette expression se rapporte sans doute au texte de la méditation que nous avons citée et où il est dit qu'au jour de Rosch-Haschana est rendu l'arrêt qui décide du sort de tout humain, et qu'au jour de Kipour le jugement est confir-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

mé, et fermées et scellées irrévocablement les Portes par lesquelles la Pénitence, la Prière et la Charité pouvaient encore laisser passer la miséricorde de Dieu.

Comme nous le constatons souvent dans l'emploi des expressions hébraïques entrées dans le jargon judéo-alsacien et arrivées on ne sait comment à être prises dans un sens humoristique, la traduction littérale de ces deux mots *Unşané thauqéf*, entretenons-nous (de l'importance et de la sainteté de ce jour), n'a aucun rapport avec la signification qu'on leur a donné pour désigner l'entêté et l'entêtement contre lesquels se brise toute discussion. Et l'emploi qu'on en fait en manière de boutade est bien éloigné de la solennité du texte et du tragique souvenir qu'il rappelle.

Quoi qu'il en soit, en Alsace, cette expression est encore fréquemment employée lorsque deux interlocuteurs s'entretiennent d'un tiers dont l'entêtement est irréductible, qu'aucun raisonnement, si juste soit-il, qu'aucune insistance, que l'évidence même ne peut convaincre ni faire changer d'avis. L'un d'eux lance alors la boutade : Raisonne donc avec le « *Unşané Thauqéf* », c'est-à-dire avec le jugement sans appel.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Er wart of « Thechoufë » pour Er wartet auf « Thechouvo »

IL ATTEND LA RÉPONSE

Nous rappelons tout d'abord que le verbe hébreu « *chouv* » veut dire : revenir, retourner. De là, a été formé le substantif hébreu : « *Thechouvo* » qui signifie : 1° Réponse, 2° Pénitence — retour à Dieu.

Nous rappelons également qu'en Alsace la conversation roule souvent, même encore aujourd'hui, sur la future ère messianique, sur la date inconnue de son avènement, sur les changements qui s'ensuivront pour Israël, pour l'humanité entière. Le Talmud, à la vérité, blâme sévèrement ceux qui se complaisent à échafauder des systèmes, des calculs pour deviner la date de cette ère nouvelle, tant désirée par les croyants. Mais, nonobstant ce blâme, il ne manque pas, dans le Talmud même, de pronostics, d'hypothèses, de combinaisons destinées à prédire l'époque de cet âge d'or rêvé qui révolutionnera toutes choses pour le bien du genre humain. Ne devra-t-il pas supprimer le mal, la souffrance, la mort, et, tout particulièrement, établir entre les individus et les peuples, la paix et la fraternité universelles !

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Et parmi nos pieux alsaciens, ils sont encore légion ceux qui continuent, malgré la défense talmudique dont nous venons de parler, à se livrer, plus ou moins ingénieusement, à des prédictions relatives à l'arrivée du Messie. Mais au milieu des graves dissertations touchant cet avenir heureux, il nous souvient d'avoir entendu parfois la voix d'un humoriste apportant son grain d'ironie alsacienne de la manière suivante :

— Je suis convaincu que bientôt le Messie viendra.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais parce que j'en suis sûr ?

— Et sur quoi basez-vous donc votre certitude ?

— Sur quoi ? Je sais que le Messie a déjà écrit.

— ?...

— Il a écrit déjà, je l'affirme, car nos Rabbins du Talmud nous ont dit que le Messie viendra dès qu'Israël fera « Techoufë ».

« *Thechouva* » qui, en langage talmudique, signifie pénitence, est pris dans le sens de réponse par notre humoriste qui ajoute : « Le Messie ayant écrit qu'Israël faisant « *Techoufë* », il ne peut tarder à se mettre en route, à venir nous surprendre.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« **Vayaqhel** onn « **Péqudë** »
géïn mét anander
pour « **Vayaqhel** » und « **Peqoudèi** »
géhen mit einander

LES SANCTIONS DE « VAYAQHÉL » ET « PEQOUDÉ » VONT ENSEMBLE

Tous les Samedis on lit au Temple une section du Pentateuque et cette section porte, comme nom, l'un des premiers mots par lesquels elle commence. Autrefois, les juifs alsaciens savaient tous, avant de se rendre à l'office, le nom de la section qu'on devait lire. Plusieurs même avaient l'habitude de dater leurs lettres du nom de cette section. Et déjà pourtant, les vieux qui s'inquiétaient d'une diminution de ferveur, présidaient avec mélancolie, sans pouvoir croire pourtant à cette déchéance religieuse, que peut-être un jour viendrait où l'enfant se rendant au Temple avec son père et lui demandant : Quelle est la section de cette semaine ? Son père lui répondrait : « Demande à ton grand-père ? — Quel grand-père pourrait aujourd'hui donner ce renseignement à son petit-fils ?

Cette connaissance exacte de la lecture des sections du Pentateuque explique suffisamment la formation de notre adage. Ces deux sections :

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« *Vayaqhel* » et « *Péqoudèi* » sont, en effet, lues l'une après l'autre le même Samedi quand il arrive que l'on doit réunir deux sections pour terminer exactement comme il se doit, la lecture du Pentateuque à la fête de « *Simḥaṣ-Thora* ». Et comme elles sont réunies plus fréquemment que d'autres sections, l'idée de leur union s'est gravée profondément dans la mémoire des fidèles. Cette union est devenue, en quelque sorte symbolique, elle exprime le sentiment qui unit deux amis profondément attachés l'un à l'autre, tels Oreste et Pylade, et c'est avec cette salutation qu'on accueille deux amis inséparables :

« *Vayaqhèl* » onn « *Péqudë* » géin mét anander. »
« *Vayaqhel* » et « *Peqoudèi* » vont ensemble.

« Vaiyehi bechalaḥ Par'au èṣ ho-om velau noḥom »

LORSQUE LE PHARAON LAISSA PARTIR LE PEUPLE... MAIS PAS « NOH'M »

La phrase hébraïque que nous citons ici se trouve dans le récit biblique de la sortie d'Égypte, dont le texte complet se traduit ainsi : Lorsque Pharaon laissa partir le peuple (d'Israël), il (Dieu) ne les dirigea pas

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

par le pays des Philistins. Et ce qu'on traduit par « ne les dirigea pas », ce sont les deux derniers mots de notre expression « *Velau* », ne pas, « *noḫom* », les dirigea. Ce mot « *noḫom* » a permis une confusion avec un nom propre « Noḫoum », très répandu en Alsace, — grâce à l'habitude prise par les juifs alsaciens de ne pas prononcer la voyelle de la dernière syllabe des mots. Ce mot « *noḫom* » (les dirigea) est, en effet, prononcé « Noh'm » et le nom propre « Noḫoum » est également prononcé « Noh'm ». Donc, depuis des siècles sans doute, et jusqu'au temps de mon enfance où l'hébreu était encore à peu près universellement compris, l'identité de ces deux termes prêtait à un jeu de mots très goûté. Quand on parlait d'un fait ou d'un projet auquel un personnage, pour une raison quelconque, aurait voulu être mêlé, et qu'on désirait l'évincer, un pince-sans-rire, récitait d'un air doucereux et malicieux la phrase hébraïque, en ayant soin d'appuyer sur les deux derniers mots « *velau Noḫ'm* » pas « Noḫoum ». Le gêneur avait compris et n'insistait pas.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Es steit zèrcht : « **Vekhipèr baadau** »
pour Es steht zuerst :
« **Vekhipèr baadau** »

DANS LA THORA, IL EST DIT D'ABORD :
IL DEMANDERA LE PARDON POUR LUI-MÊME

Cette phrase se trouve dans le passage relatif au service du jour de « Kipour » au Temple de Jérusalem. Le Grand-Prêtre était chargé, dans la cérémonie la plus solennelle de cette sainte journée, de demander le pardon divin pour lui, pour sa femme, pour la caste sacerdotale, enfin pour tout Israël. Il est donc dit : il a demandé grâce d'abord pour lui-même, ce qui s'explique aisément, car, pour être digne d'implorer la Providence en faveur des autres, il faut d'abord être libéré de ses propres fautes, être pur devant Dieu. C'est donc dans l'intérêt de tous que le Grand-Prêtre devait commencer l'imploration du pardon divin, en faisant propitiation pour son propre compte.

Sans doute, l'humour judéo-alsacien, qui s'empare volontiers de tout ce qui peut lui servir, ne songe plus guère à l'origine exacte et à la signification de la phrase de la Bible quand il l'emploie de façon satirique. Chez nos coreligionnaires d'Alsace, si l'un d'eux est attaqué

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

pour son attachement excessif à sa propre personne, à ses intérêts particuliers, sans souci aucun du prochain, ses amis qui le défendent ou ses accusateurs, disent, ceux-ci avec sévérité, les autres comme excuse, cette phrase éloquente certes, mais d'une éloquence égoïste : Es steit zèrcht : « *Vekhipèr baadau* ». Dans la Thora, il est dit : Avant tout il demandera le pardon pour lui-même.

On peut rapprocher ce dit de la phrase talmudique : « L'homme est à lui-même son proche parent »,

du dicton français : « Charité bien ordonnée commence par soi-même »,

et de la pittoresque boutade alsacienne : « Ma chemise m'est plus près que ma robe ».

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Ve-lo-rocho omar Elohim ma lekho le-çapèr houqoï vathisso verisi alèi-fikho »

(ET A L'IMPIE, DIEU DIT :
« QU'AS-TU A COUPER LA BARBE
DONT JE T'AI GRATIFIÉ,
TANDIS QUE TU PORTES LA MOUSTACHE
AU-DESSUS DE TES LÈVRES. »)

Ici nous avons la satisfaction de faire à la jeunesse une révélation qui la surprendra : c'est que la barbe fut, aux jours antiques, chez les juifs, et qu'elle est encore aujourd'hui, dans certains pays, comme en Orient, en Pologne par exemple, une chose sacro-sainte.

Qui ne connaît les accents d'admiration du psalmiste célébrant la superbe barbe d'Aaron, cette barbe magnifique « parfumée », descendant sur les bords de ses vêtements ». La belle barbe bien fournie, était chez nos grands-pères encore, un objet de respect, un signe d'autorité morale. On ne se serait jamais figuré un Rabbin, on se figure à peine aujourd'hui un talmudiste, un homme pieux, dont la physionomie ne fût, en quelque sorte, caractérisée par cet ornement, symbole de la gravité du caractère. Au contraire de la barbe, la moustache n'a joui d'aucune considération religieuse, elle n'était que tolérée,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

accompagnée de la barbe. La moustache seule était considérée en Alsace, chez les juifs du moins, comme une disposition martiale comme un signe d'orgueil, d'indépendance d'esprit exagérée, quelque chose enfin qui ne cadre pas avec les mœurs juives, qu'on aimait à se représenter calmes, tranquilles, modestes. Porter les moustaches seules, c'était, pour beaucoup, commettre une petite infidélité aux usages séculaires d'Israël et, par conséquent, une chose blâmable.

Si l'on veut nous permettre un souvenir personnel qui remonte à plus de 70 ans, nous rappellerons que notre aïeul qui remplissait les fonctions rabbiniques — Dieu sait avec quel attachement aux choses du passé — dans la communauté de Westhoffen (Bas-Rhin), avait conservé l'usage séculaire de faire, à l'office du matin, après la lecture de la « Haftara » à chacune des fêtes dites du Pèlerinage, au jour appelé Mathenaṣ Yod (jour consacré aux offrandes), le tour de toute l'assemblée des fidèles et de décerner, à chaque membre de la communauté, une bénédiction spéciale « Mi chébèraḵh ». Mais quelques jeunes gens, rares alors assurément, devaient être déçus, car il passait devant eux sans s'arrêter. C'était que ces jeunes gens portaient la moustache sans barbe, sacrifiant la tradition à ce qu'ils prenaient pour le bon ton. Devant ceux-là, le pasteur, aussi paternel fût-il, passait sans les juger dignes de la bénédiction.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Et, maintenant que nous connaissons la faveur dont jouissait la barbe chez les juifs d'antan et la raison de la défaveur de la moustache solitaire, il faut, en vérité, avoir dans l'esprit toute la fantaisie et tout l'humour du juif alsacien pour trouver à cette bizarre originalité un appui dans la Bible même.

Oui, on a eu recours à un verset des Psaumes qui, entre nous, n'en peut mais, pour exalter la barbe et pour discréditer la moustache. Il a suffi de donner deux entorses assez ingénieuses. avouons-le, à l'exégèse de deux petits mots de ce verset. Qu'est-ce cela pour l'humour du juif alsacien ? Rien, moins que rien. Ce verset se traduit ainsi : « Et à l'impie Dieu dit : qu'as-tu à proclamer mes préceptes ?

Or, donc, le mot qui signifie proclamer « *Çapér* », on n'a pas hésité à le traduire par couper la barbe », ce mot, d'ailleurs, avait, depuis longtemps, ce sens dans le Talmud et le mot qui veut dire « mes préceptes » « *Ḥouqoï* », on y a vu facilement une allusion à la barbe qui, nous l'avons vu, jouissait chez les juifs depuis des siècles, d'un prestige religieux. Quant au terme dans lequel on a vu la moustache « *Beriṣ* », c'est parce que le mot « *Beriṣ* » signifie alliance. Or, dans la Bible, Dieu emploie ce mot « *Beriṣ* » alliance, pour désigner l'arc-en-ciel comme emblème de la promesse que Dieu a faite après le

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Déluge de ne plus anéantir les êtres vivants par un second Déluge.

La moustache donc rappelait la forme de l'arc-en-ciel et pouvait, par conséquent, se prêter à cette traduction de haute fantaisie humoristique.

Le verset tout entier, après cette maïeutique littéraire plus ingénieuse que celle de Socrate, se traduit donc ainsi : « A l'impie, Dieu dit : « qu'as-tu à couper la barbe dont je t'ai gratifié, tandis que tu portes la moustache au-dessus de tes lèvres, et ne rappelle que de loin le texte véritable : « Et à l'impie Dieu dit : « Qu'as-tu à proclamer mes préceptes et à avoir mon alliance sur tes lèvres ? »

Venimtso hèn vesèḵhél tov béèinéi élohim veodom

ET TU TROUVERAS FAVEUR ET BON VOULOIR AUX YEUX DE DIEU ET DES HOMMES

Cette phrase, tirée du livre des Proverbes, a été intercalée dans la prière récitée après le repas, avec ce seul changement : « Puissions-nous trouver faveur et bon vouloir, etc. et, sous cette forme « *venimtso ḥèn vesèḵhel tov*, etc. »

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

On se rappelle ce que nous avons déjà dit au sujet des libertés que le juif alsacien prend avec les textes les plus sacrés quand il désire briller par un trait d'esprit. Nous pouvons même dire, que ceux-là même qui prétendent à l'orthodoxie la plus parfaite, sont aussi ceux qui se gênent le moins pour estropier, à dessein, un mot ou une locution et faire entendre ainsi une plaisanterie plus ou moins humoristique. Ne sont-ils pas, comme on l'a dit, tellement proches de Dieu, qu'ils peuvent se permettre avec lui cette familiarité. N'est-ce pas à ce sentiment qu'on peut attribuer la blâmable habitude qu'avaient les juifs d'Alsace autrefois, d'agrémenter leurs prières de conversations fréquentes avec leurs voisins au Temple ?

Depuis de nombreuses années, les choses ont changé dans les communautés de notre chère Alsace et les fidèles méritent aujourd'hui les plus grands éloges pour leur tenue correcte, respectueuse, aux offices. Mais il n'en est pas moins vrai, on le verra plus d'une fois encore, que les libertés qu'on avait prises autrefois et pendant des siècles sans doute, avec les textes liturgiques, ont conservé droit de cité jusqu'à ce jour, surtout au sein de la classe non instruite en hébreu. On estropie donc encore, avec entrain, pour faire de l'esprit, maints textes hébreux, sans d'ailleurs se rendre compte de l'irrévérence de ce procédé.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Et voilà pourquoi, il n'y a pas longtemps, à la fin d'un joyeux repas de noce, lorsque les esprits étaient excités par « la chaleur communicative du festin », lors de la récitation de la prière, on pouvait entendre, pendant que l'officiant chantait les paroles de notre texte « *Venimtso ḥen vesèḳhél lov* », puissions-nous trouver grâce et bon vouloir, etc., les plaisants accompagner par les paroles suivantes, à consonnance à peu près identique aux termes hébreux : « nemm si net wen du « sékhél » osch » (Ah, non, ne l'épouse pas si tu possèdes ta saine raison)... Et on rit... et on continue à accompagner l'officiant en hébreu.

Veokhaltho, vesovo'tho
ouvèirakhtho ès Ha-chem
Elohekho al Hoorets hatovo acher
nossan lokh

TU MANGERAS, TU TE RASSASIERAS
ET TU BÉNIRAS TON DIEU
SUR LA BONNE TERRE QU'IL T'A DONNÉE

Ce verset est emprunté au chapitre dans lequel, après avoir fait entrevoir aux Israélites les richesses agricoles de la terre promise, « Froment, Orge, Vins, Figues, Grenades,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Olives et Dattes », Moïse ajoute : « Tu mangeras, tu te rassasieras, puis tu béniras le Seigneur ton Dieu, sur la bonne Terre qu'il t'a donnée. » Nos docteurs, s'inspirant comme d'habitude de l'esprit de la Loi, se sont fondés sur la fin de ce verset, pour nous ordonner de réciter les grâces après chaque repas, et ils y ont inséré comme on sait, cette phrase même.

Cette phrase donnait jadis, lorsque la généralité comprenait l'hébreu, et donne lieu encore quelquefois aujourd'hui où la langue sacrée n'est heureusement pas morte pour tout le monde, à un trait d'esprit assez plaisant. Pour le bien saisir, il est utile de donner quelques mots d'explication.

Les Israélites d'origine alsacienne, n'ont pas attendu l'apparition du Livre, « le roi des Schnorrers », pour connaître le fléau de la mendicité parmi les juifs, car ce fléau londonnien ressemble comme un frère à celui qui règne dans les milieux juifs de l'Alsace. Au surplus, la description de ce fléau eut été assez drôle dans sa réalité, pour que Zangwill eût pu se dispenser d'en forcer la note humoristique.

Cette mendicité, nos Alsaciens se le rappellent, est une véritable institution sociale. — Nous l'avons vue fonctionner au cours des années de notre enfance, et nous l'avons trouvée alors, tout à fait naturelle.

Toute une légion de Schnorrers, fils de Schnor-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

jamais connu le chemin du matelassier réparateur. — On appelait ces hôtelleries grand genre des « Schlaufstatt » (gîte pour la nuit). — Aujourd'hui cette exploitation a disparu, mais il se trouve toujours, au sein des communautés, des marchands de bestiaux pitoyables, quelque notable Israélite épris de charité, tenant à l'état permanent, et gratuitement, cela va sans dire, une couchette de foin dans sa grange, à la disposition de ces ambulants, plus ou moins intéressants.

Pour les repas, déjeuner ou dîner, fonctionne une institution, dont l'origine remonte au temps du Temple de Jérusalem, appelée dans le Talmud « Koupa et Tamḥouï » et qui, dans les agglomérations juives, se confond avec la communauté même. — Aux termes du règlement de cette institution, tous les particuliers sont obligés de s'engager à donner par an, chacun selon ses moyens apparents, un certain nombre de déjeuners et de dîners. — Un préposé *ad hoc* prépare au nom de chacun des membres de la communauté un nombre de petits bulletins qui sont en réalité des bons pour autant de repas. — L'intéressé se rend auprès du préposé en question, reçoit son bulletin qui s'appelle « blet » (billet) et le porte au « Balbos » (maître de Maison) ou à sa femme, qui lui devra le couvert, à midi ou le soir. — C'est comme on voit un véritable impôt sur le capital auquel tout le monde dans la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

jamais connu le chemin du matelassier réparateur. — On appelait ces hôtelleries grand genre des « Schlaufstatt » (gîte pour la nuit). — Aujourd'hui cette exploitation a disparu, mais il se trouve toujours, au sein des communautés, des marchands de bestiaux pitoyables, quelque notable Israélite épris de charité, tenant à l'état permanent, et gratuitement, cela va sans dire, une couchette de foin dans sa grange, à la disposition de ces ambulants, plus ou moins intéressants.

Pour les repas, déjeuner ou dîner, fonctionne une institution, dont l'origine remonte au temps du Temple de Jérusalem, appelée dans le Talmud « Koupa et Tamḥouï » et qui, dans les agglomérations juives, se confond avec la communauté même. — Aux termes du règlement de cette institution, tous les particuliers sont obligés de s'engager à donner par an, chacun selon ses moyens apparents, un certain nombre de déjeuners et de dîners. — Un préposé *ad hoc* prépare au nom de chacun des membres de la communauté un nombre de petits bulletins qui sont en réalité des bons pour autant de repas. — L'intéressé se rend auprès du préposé en question, reçoit son bulletin qui s'appelle « blet » (billet) et le porte au « Balbos » (maître de Maison) ou à sa femme, qui lui devra le couvert, à midi ou le soir. — C'est comme on voit un véritable impôt sur le capital auquel tout le monde dans la

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

communauté doit faire bon accueil, sous peine de se voir interdire le droit d'être appelé à la Thora ou de dire le Qadich aux anniversaires de décès des siens.

On a d'ailleurs dans l'Alsace juive, la terreur de la malédiction des « Armi leut » (des pauvres), des mendiants mécontents. Cette peur justifiée seulement quand elle est méritée, a sans doute pour origine, ces belles paroles du Pentateuque : « Si tu restes impassible devant ton frère nécessiteux, si tu refuses de le secourir, et qu'il se plaigne de toi au Seigneur, tu seras coupable devant Lui. » Jadis, jamais le don d'une piécette de monnaie ni le secours alimentaire n'a été refusé aux schnorrers. Ils les recevaient l'un et l'autre, sans merci ni bonjour, que disons-nous ? plus d'une fois, se plaignaient, en guise de reconnaissance, de n'avoir participé qu'à un repas trop frugal, ou de n'avoir reçu qu'une charité trop modeste, offerte d'ailleurs souvent par des donateurs bien pauvres eux-mêmes.

Dans notre enfance, c'était, du matin au soir, des visites ininterrompues des « Armi leut ». — Pour éviter ces dérangements continuels, et aussi pour alléger leur charge, sans faire de tort aux revenus des « Armi leut », les communautés eurent l'idée de fonder dans chacune d'elles, une caisse de charité appelée « Abfertiggelt » (fonds de charité expéditive). A l'alimentation de cette caisse, tous les membres de la communauté

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

contribuaient, et les passagers pauvres y recevaient une petite somme, avec défense formelle d'aller mendier à domicile. Ce fut, hélas, un fiasco complet pour les communautés, car les pauvres allaient bien, dès leur arrivée au village, toucher leur part « d'abfertiggelt » mais n'eurent rien de plus pressé, ensuite, que d'aller de maison en maison exercer leur industrie. Dans quelques communautés, on remédia à cette mendicité en partie double, en supprimant simplement cette caisse de charité qui avait manqué son but. Mais dans la plupart des communautés, on n'osa pas toucher à cette institution qui, quoique de date récente, avait pourtant acquis, pour ainsi dire, droit de cité, et les « Armi leut » continuèrent et continuent sans doute aujourd'hui à manger à deux râteliers ; ils ne s'en plaignent pas d'ailleurs.

Voilà succinctement présenté le schnorrer d'Alsace. Mais le définir, c'est une autre affaire, est-ce un vulgaire mendiant ? non, car il entre le front haut, dans chaque maison, se plante devant l'habitant, sans dire bonjour et le quitte sans dire merci, faisant sonner le bâton d'églantier sur lequel il s'appuie.

Est-ce un importun, un pique-assiette ? non, puisque les repas lui sont « dus » et que nos braves et bons alsaciens pensent avec plaisir en recevant leur commensal, remplir un saint devoir d'hospitalité.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Est-ce un pauvre, est-ce un riche ? ni l'un, ni l'autre, puisqu'il n'est d'une part jamais inquiet du pain du lendemain, et que d'autre part, il ne laisse jamais à ses enfants d'autre succession, que le droit de continuer, à leur tour, le métier de juif errant, nourri et logé aux frais des communautés.

Est-il heureux ? est-il malheureux ? il n'est rien de tout cela, et il est tout cela à la fois, pour le définir donc, ce personnage singulier, nous dirons simplement que le schnorrer d'Alsace, est un... schnorrer d'Alsace.

Maintenant ce schnorrer, quel rapport a-t-il avec le mot cité en tête de ce chapitre, et avec l'humour alsacien, dont nous nous occupons ? Voici : de mon temps, on racontait souvent l'histoire suivante : — Un commerçant important avait reçu à sa table — c'était son tour — un exemplaire intéressant de cette congrégation de schnorrers. Celui-ci étant proprement mis, et paraissant fort convenable, le Balbos le traita avec bonne humeur, et s'entretint avec lui sympathiquement. Il n'en fallut pas davantage pour que le schnorrer, enhardi par ce bon accueil, se considérât bien sincèrement, comme l'ami intime de l'amphytrion. Il ne douta pas un instant que son aimable hôte, ne lui offrît pour la nuit, sa plus belle chambre à coucher, et à la fin du repas, il lui dit sans détour : « Mein leiber Yet (mon cher coreligionnaire), nous avons

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

accompli à présent la prescription du verset connu qui se trouve dans la prière après le repas : « Et tu mangeras, et tu te rassasieras et tu béniras le Seigneur ton Dieu » et maintenant où coucherai-je ? L'amphytrion, bien qu'un peu interloqué, lui répondit du tac au tac : « Mein guter Mann » (mon brave homme), pour savoir où vous coucherez, lisez simplement la suite du verset que vous venez de citer « *Al hoorets hatauvo* » sur la bonne terre que Dieu t'a donnée ».

Nous avons rapporté ce conte, parce que c'est sans doute à lui, ou à quelque autre de ce genre, que faisait allusion cette boutade, que l'on lançait volontiers, à celui qui était soucieux de savoir où il passerait la nuit. « *Al hoorets hatauvo* ».

Wer net « **Yaaqov** » gebt gebt « **Eïsau** » pour Wer nicht « **Jaqov** » gibt, gibt « **Esow** »

QUI NE DONNE A JACOB, DONNERA A ESAU

En Alsace, comme ailleurs, il se rencontre, au sein des communautés, des gens dont Dieu a béni les entreprises et qui auraient les ressources suffisantes pour faire beaucoup de bien, mais dont le cœur reste fermé aux sollicitations du culte et de la charité.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Tandis qu'autour de ces égoïstes, la masse de nos coreligionnaires s'impose des sacrifices selon leurs moyens et fort souvent au-dessus de leurs moyens, ceux-là ne savent pas délier les cordons de leur bourse pour une bonne œuvre. Mais arrive un jour où, victimes de quelque violence, d'une injustice, d'une circonstance malheureuse quelconque, ils subissent de sérieuses pertes qui les éprouvent dans la possession de leurs chers écus, de ces écus estimés par eux au-dessus des devoirs du culte et de la bienfaisance, et l'on entendra alors, à leur sujet, lancer ce trait sentencieux : « Wer nét « *Yaaqov* gebt gebt « *Esow* » qui ne donne pas à Jacob, donnera à Esaü.

On sait que le patriarche Jacob est le prototype de l'homme du devoir et Esaü celui de l'homme peu recommandable.

Ah ! Ihr sén ach a **« Yét »**
pour Ah ! Sie sind auch ein **« Yehoudi »**

AH, VOUS AUSSI VOUS ÊTES JUIF

Voici une interrogation que l'on ne s'attendait guère à voir employée dans un milieu juif.

Elle est le mot de la fin d'un récit amusant

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

que nous ne donnons pas pour une « histoire vraie », mais plutôt pour une de ces facéties due à l'imagination des faiseurs de « *Moschelich* », ces petits contes gais, plus ou moins spirituels qui charmaient les loisirs de nos anciens juifs les jours de fêtes.

Donc raconte-t-on, un juif est appelé comme témoin dans un litige plaidé devant le juge de paix et il s'établit, entre le juge et lui, le dialogue suivant :

LE JUGE. — Quelle est votre profession ?

LE TÉMOIN. — Je suis minionaire ?

LE JUGE *(souriant)*. — Je vous félicite, mais millionnaire, ce n'est pas une profession.

LE TÉMOIN *(respectueusement)*. — Pardon, Monsieur, le juge, je suis minionaire.

LE JUGE *(étonné avec curiosité)*. — Qu'est-ce qu'un minionaire ?

LE TÉMOIN *(fièrement)*. — Être minionaire, c'est être la 10e personne quand je viens me joindre à neuf autres ?

LE JUGE *(étonné)*. — Mais moi aussi. Quand sans moi il y a neuf personnes, avec moi il y en a dix.

LE TÉMOIN *(avec une surprise joyeuse)*. — Ah ! Monsieur le juge, vous aussi, vous êtes Juif ?

Il faut supposer que l'on expliqua alors au juge que cette appellation de minionaire était donnée aux gens rémunérés pour assister régu-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

lièrement aux offices et assurer ainsi le nombre indispensable de dix fidèles pour la prière en commun et, que ce nombre de dix personnes réunies pour un office religieux, se dit en hébreu « *minion* ».

Les gens que l'on rencontre, occupés d'affaires ou d'entreprises pour lesquelles on ne leur supposait aucun intérêt, ou se dévouant pour des causes pour lesquelles on ne leur croyait aucune sympathie peuvent entendre l'exclamation joyeuse et étonnée du témoin au juge : Ah ! Ihr sén ach a « *yit* ». Ah ! vous aussi, vous êtes juif.

Der « **Yét** » fangt mét dem « **Goï** » an
pour Der « **Yehoudi** »
fângt mit dem « **Goï** » an

LE JUIF COMMENCE AVEC LE CHRÉTIEN

Nous savons combien ont été nombreuses et atroces les persécutions dont nos ancêtres ont été victimes aux siècles passés. Parce qu'ils voulurent rester fidèles au Dieu-Un, toutes les morts, toutes les tortures, toutes les avanies étaient leur partage. Au XVIIIe siècle encore, les juifs vivaient comme l'oiseau sur la branche, dans l'incertitude du lendemain. Que

n'a-t-on inventé contre eux pour les massacrer, les dépouiller de leur avoir, les chasser de pays en pays. De quelles stupides et infâmes accusations ne les a-t-on pas accablés et, comme dit une autre locution judéo-alsacienne : « Vor am a « *bélvil* » kenn m'r sich nèt hitë », contre une accusation mensongère, on ne peut se défendre. Et aux approches de Pâque, quelle terreur d'être soupçonnés de cet inexistant crime rituel !

Ce n'est d'ailleurs pas seulement à Pâque que ces malheureux juifs tremblaient. Chaque jour, à toute heure, ils étaient exposés à tous les sévices et à toutes les avanies qui pouvaient leur être infligés isolément ou collectivement, fût-ce par le plus humble chrétien, sous n'importe quel prétexte.

On comprend donc que les juifs, pour lesquels il n'y avait ni droit ni pitié, étaient devenus craintifs, se gardaient comme du feu d'avoir la plus légère contestation, la plus futile querelle avec un « *goï* », un non-juif, et qu'ils considéraient comme une maladresse des plus dangereuses de la part d'un juif, de provoquer le moindre désaccord entre lui et un non-juif. Si par hasard cette maladresse était commise par quelque insensé, tout la communauté de s'écrier : « Quelle stupidité : Der « *Yét* » fängt met den « *Goï* » an. Cette exclamation, depuis que les juifs jouissent comme leurs concitoyens de toutes les libertés et de la protection des lois, n'a plus raison d'être,

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

mais la locution a eu la vie dure et a gardé sa place dans le yidisch alsacien. Elle n'a plus cette signification : le juif commence avec le chrétien ; elle est employée, dans un sens ironique, telle que l'expression française, c'est le lapin qui a commencé quand, dans une querelle entre deux antagonistes, le plus fort accuse le plus faible d'avoir ouvert la lutte.

Ich mach was ka « **Yét** »
onn ka « **Goï** » macht
pour Ich mache was kein « **Yedouhi** »
und kein « **Goï** » macht

JE FAIS CE QUE NE FAIS NI JUIF, NI NON-JUIF

Nous avons déjà remarqué avec quelle infatigable persévérance, leur vie durant et dans toutes les circonstances qui s'y prêtent, — et même celles qui ne s'y prêtent pas, — les amateurs de mots d'esprit répètent grâce à une indisputable complaisance, les mêmes traits humoristiques.

Aussi, nous est-il arrivé, au cours de notre prime jeunesse, particulièrement dans la journée du samedi, où les juifs forcément oisifs se réunissaient en cercle sur la place publique pour

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

bavarder, d'entendre, au moment où s'approchait l'heure d'un repas, un humoriste quelconque dire, en s'admirant lui-même, comme s'il avait inventé ce trait d'esprit : « Yetz geï ich hâ'm onn mach was ka « *yèl* » onn ka « *goï* » macht ». Maintenant, je rentre et je ne ferai pas ce que ne fait ni juif ni non-juif.

Pour comprendre cette malice que, à cette époque lointaine, tout le monde avait dite ou entendue plus ou moins souvent, il faut se rappeler l'histoire suivante qui, là-bas, courait les rues.

Un jeune homme, que les nécessités de la vie, avaient obligé de s'établir dans une ville éloignée de celle qu'habitaient ses parents, écrivait un jour à son père : « Cher père, envoyez-moi vite de l'argent ou je ferai ce que ne ferait ni juif ni goï. » Le père prend peur et s'empresse de remplir le désir exprimé par son fils. Celui-ci lui envoie une belle lettre de remerciements. Mais le père, dont l'émotion n'avait pas complètement disparu, écrivit à son fils pour lui demander le sens de l'énigmatique menace qu'il lui avait adressée. Et le fils de répliquer : « J'aurai dit, « *Yerou eṣ hadochem qedochow* », à haute voix.

Or les pratiquants savent que, lorsque trois hommes sont réunis à la même table, et qu'après le repas, selon l'usage, l'un d'eux récite les grâces à haute voix, il dit le dernier paragraphe à voix

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

basse, suivant une ancienne coutume dont on ne connaît pas l'origine. Ce paragraphe commence par les mots : « *Yerou es hadochem qedochow* » (Vénérez l'Éternel, vous, ses saints).

Et le jeune homme, en disant ce paragraphe à haute voix, aurait fait ce que ne fait ni juif ni non-juif, car le juif le dit à voix basse et le non-juif ne le dit pas du tout.

Es derfe nét alli « **Yédë** » dërfon essë
pour Es dürfen nicht alle « **Yehudim** » davon essen

TOUS LES JUIFS NE SONT PAS AUTORISÉS A EN MANGER

JADIS, nos rabbins d'Alsace étaient occupés à trancher des cas douteux qui leur étaient constamment soumis par les fidèles, relativement aux mélanges accidentels du laitage et de la viande.

Que d'heures passées par ces pieux Rabbins à recevoir des ménagères éplorées quand, par hasard, une fourchette « fleischtig » (du service gras) avait été mêlée à une cuillère « melchtig » (du service maigre), ou que, dans un plat contenant de la viande, une goutte de lait était tom-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

bée, ou encore si un poulet ou une oie offrait une irrégularité, si dans un foie gras, on n'avait pu trouver la bile, ce qui rend volailles et foies impropres à la consommation selon le rite.

Maintenant, même en Alsace, on n'a plus souvent recours, pour ces diverses causes, à la science religieuse du Rabbin, les uns par indifférence aux observances, les autres sacrifiant plus aisément les objets devenus suspects.

Il arrivait qu'à certaines demandes sur les victuailles, des Rabbins, par manière de plaisanterie bien innocente, remplaçaient le mot « *kachèr* » (permis) par la locution à double entente « Es derfen nét alli « *Yedë* » dërfon essë ». — « Tous les juifs ne sont pas autorisés à en manger » et quand on semblait avoir quelque hésitation sur le sens de la réponse, ils ajoutaient souriants, c'est « *Kachèr* » (permis), mais il n'y a certes pas, dans cette volaille, à manger pour tout Israël.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Der hot am « **Yom Kép'r** » gesse
pour Dieser hat am
« **Yom Kipour** » gegessen

CELUI-LA A MANGÉ A « YOM-KIPOUR »

Le « Kipour », on le sait, est le jeûne le plus sacré de l'année. Manger le « Kipour » est un des péchés les plus graves, auquel la « Thora » elle-même attache le châtiment divin le plus sévère.

Une des plus tristes situations est la désunion d'un ménage. Et l'esprit religieux de nos Alsaciens d'associer ces deux faits, de considérer une mésentente entre mari et femme comme un tel malheur qu'il ne peut être que la punition d'une grave transgression religieuse.

Un mari a-t-il à se plaindre d'une femme acariâtre, méchante, désordonnée, querelleuse, bref, nantie de tous les défauts qui font du foyer un enfer, le narquois explique volontiers sa malchance en lui jetant le soupçon de n'être pas un observateur de la loi et voici le dicton : « Celui-là a mangé le « *Yom-Kipour* ».

« Der hot am « *Yom-Kipour* gesse. »

Le contraire peut être, hélas ! aussi vrai, et si c'est la femme qui a à se plaindre de la conduite de son mari, on change simplement le pronom.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Wenn etwas passend es so derf mer's im
« Yom Kipour Chemoné Esré » aïsetsë
pour Wenn etwas passend ist so darf man es
im **« Chemoné-Esré »**
von **« Yom Kipour »** einrücken

QUAND QUELQUE CHOSE Y TROUVE SA PLACE
ON PEUT L'INTERCALER DANS LE
« CHEMONÉ-ESRÉ » DE « YOM KIPOUR »

Il arrive bien souvent, même aux plus réfléchis, d'énoncer, au cours d'une conversation animée, une phrase, une pensée, que les témoins de cette exubérance trouvent, pour le moins, excessive. Amis, désireux d'être utiles à celui qui a proféré ces paroles superflues ou gens mal disposés à son égard, et enchantés, par conséquent, de piquer son amour-propre par une observation déplaisante, s'empressent, les uns et les autres, de lui faire remarquer combien il eût mieux fait de « retenir sa langue ».

Mais lui, plein de son sujet, répond par cette maxime pittoresque, que tout juif alsacien connaît encore aujourd'hui. « Wenn etwas passend ist, so derf mer's im « *Yom Kipour Chemoné-Esré* » *aisetsë*. (Si une pensée était opportune, il serait permis de l'intercaler dans le

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Chemoné-Esré » de « Yom Kipour ».) — Prière qui est, il faut le rappeler, une des plus solennelles de l'année.

« Yom Kipourim » « Yom Kepourim »

JOUR DE PARDON, JOUR SEMBLABLE A « POURIM »

Je ne sais si, dans les communautés israélites de l'Alsace, on se complaît encore aujourd'hui, comme aux temps de ma jeunesse, à se déguiser joyeusement le jour de « *Simḥaṣ Thora* » et le jour de « Pourim ». Quoi qu'il en soit, j'ai souvent entendu, jadis, le trait d'esprit suivant : Comme le jour du Pardon ne s'appelle pas seulement « *Yom Kipour* » mais aussi « *Yom Kipourim* », on changeait, par manière de plaisanterie, le mot « *Kipourim* » en « *Kepourim* ». On avait soin, d'ailleurs, de bien accentuer la syllabe « Ke » pour en faire ressortir l'importance. Ainsi prononcé, le mot qui veut dire « jour du Pardon » doit se traduire : « jour semblable à « Pourim » ». Et on expliquait cette ressemblance en disant : Que de gens en ce jour du Pardon aussi bien qu'au jour de « Pourim » se déguisent ! Le jour de « Pourim », mainte per-

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

sonne pieuse, en se déguisant, paraît légère et le jour de « Kipour » mainte personne légère, jeûnant et priant, paraît pieuse.

Alle Tog « Yontèf » onn nie « Chavès » pour Alle Tage « Yomtov » und nie « Schabos »

TOUS LES JOURS FÊTES ET JAMAIS SABBAT

On sait que, dans nos villages de l'Alsace, nos coreligionnaires, sauf rares exceptions, sont restés fidèlement attachés aux prescriptions religieuses. Toutes les observances sont, pour la plupart, pieusement respectées et le repos du Sabbat et des jours de fêtes a conservé une sainteté antique. Il n'en est malheureusement plus ainsi dans les grands centres où, pour beaucoup, ce repos religieusement ordonné, n'est plus qu'un souvenir.

Pour les observateurs de la Thora, la physionomie du Sabbat et des jours de Fêtes est donc totalement différente de celle des jours ouvrables, non seulement par la cessation de tout travail, les offices régulièrement suivis, mais par des signes extérieurs, une mise plus soignée, une table mieux servie. Et ce sont ces signes qui vont

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

justifier l'emploi de cette expression : « Tous les jours Fête et jamais Sabbat. »

Un jeune villageois, de passage dans une ville, frappé à la vue des habitudes des citadins si dissemblables de celles des gens de son village, leur tenue quelquefois élégante, même les jours de semaine, un air d'oisiveté plus ou moins réelle, et plus frappé encore du manque d'observance rigoureuse du Sabbat, du peu de différence qu'il constate entre ce jour de repos et les jours ouvrables, écrit ses impressions à ses parents et exprime son étonnement : « Ici tous les jours Fête et jamais Sabbat. »

Cette phrase imagée est restée dans le langage judéo-alsacien et on dit, avec ironie et à la fois un sentiment de réprobation pour l'oubli du Sabbat, des gens peu observateurs des coutumes religieuses : Pour eux : « Alle Tog « *Yontèf* » onn nie « *Chavès* — Tous les jours Fête et jamais Sabbat.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

« Zar'ènë wekhaçpènë yarbë Ka-haul we khakaukhofîm ba-loïlo pour Zarénou wekhaçpènou yarbé Kahaul wekhakaukhovim baloïlo

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs des « *Zemiroṣ* », ces cantiques, dont plusieurs sont d'une facture très gracieuse. Ces cantiques, chantés ou fredonnés à la maison le vendredi soir, le samedi matin, à la fin du repas et, le samedi soir, en rentrant de l'office de la nuit, tout le monde les connaissait autrefois et encore beaucoup aujourd'hui, en Alsace, du moins, sont familiarisés avec eux.

Parmi les morceaux de ces « *Zemiroṣ* », il en est un, appartenant à celui du samedi soir et dont la langue, du plus pur hébreu, est presque entièrement composée avec des expressions bibliques. En voici la première phrase : « Celui qui a établi une distinction entre le sacré (samedi) et le profane (jour ouvrable), puisse-t-il pardonner nos fautes, rendre notre postérité et notre fortune aussi abondantes que le sable de la mer et les étoiles de la nuit.

C'est sur ces derniers mots : puisse-t-il rendre notre postérité et notre fortune, etc., que nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs et y cueillir une fleur pour notre bouquet humoristique. Elle est souvent l'occasion d'une réflexion

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

spirituelle qui est digne d'être sauvée de l'oubli.

Pourquoi, entend-on souvent questionner en Alsace... et ailleurs du reste, pourquoi sont-ce, le plus souvent les gens aisés qui agrandissent encore le chiffre de leur avoir, tandis que ce sont généralement les déshérités du sort qui voient augmenter seulement le nombre de leurs enfants ? Et parmi les juifs alsaciens, qu'on ne prend jamais sans vert, la réponse, comme bien l'on pense, ne se fait pas attendre ! Pourquoi aux riches les écus et aux pauvres les enfants ? C'est fort simple, expliquent-ils : le samedi soir, dans les « *Zemiroș* », riches et pauvres demandent à Dieu de leur accorder, — nous l'avons vu plus haut — beaucoup d'argent et beaucoup d'enfants. Or, le samedi soir, les pauvres sont naturellement pressés de reprendre leurs occupations, et ils n'attendent pas, dans leur hâte, la nuit close, signal de la fin du Sabbat, pour demander à Dieu « *Zar'ènou wekhaçpènou* », les enfants et l'argent. Donc, Dieu qui veut toujours nous donner l'exemple, conformément à sa parole : « Soyez saints comme je suis saint », ne peut s'occuper de la question d'argent avant la clôture absolue du sabbat, puisque avant ce moment, toucher à l'argent doit être considéré par nous comme une chose interdite. Dieu ne peut donc accorder aux solliciteurs pauvres que des enfants, tandis que l'argent, de ce fait, reste pour les riches.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avertissement	7
Alphabet	11
« *Achrèi yochevèi* » : Heureux ceux qui sont assis	13
« *Aḥarèi mauṣ qedauchim* » : Après la mort, saints vous serez	14
« *A Qachlé, këçel vekèrvech* » : Je m'efforce de tout mon cœur et de tout mon esprit...	16
Er fihrt sai Buch mét « *ani ḥayov* » : Dans son registre sa comptabilité est toute inscrite du côté « Je dois »	19
Er guèht « *aussé cholom* » : Il va à reculons.	20
Aussé maassé berèchiṣ : Qui reproduit l'œuvre créatrice	22
« *Baṣ-bonauṣ-Baavaunauṣ* » : Une fille, deux filles, trois filles, hélas !	24
« *Belau Tib'l ou-velau berokhë* » : Sans trempage et sans bénédiction	25
Er és saï « *bimqaum* » : Il est son remplaçant	26
« *Boroukh Chéptorani* » : Loué soit celui qui m'a délivré	28

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

Er ès « *boł'l bechichîme* » : Il est annulé par soixante fois autant que lui 30
Ich hab geglabt m'r sén « *braug's* » : Je croyais que nous étions brouillés..... 31
« *Çaulë loraukhèv* » : Semelles pour celui qui chevauche 34
Bei dem es der « *Cèdér* » net zü géwë : Chez celui-là, l'usage consiste à ne pas donner 36
Noch « *Cékeș* » kumme die « *Esraougëm* » : Après la fête de « Soukoth » arrivent les Cédrats 38
Er hot « *Celiḫoș* » geklopft onn sich schlaoufe gélèït : Il a frappé (au volet) pour convoquer à l'office de « *Celiḫoș* » et puis il a regagné son lit..... 39
« *Chaaré Hoł* » guélt : Les portes, il possède, voilà une valeur 42
Den derf m'r am « *Chabès* » tragë, es ess a *Takhch't* : Celui-là, on peut le transporter le samedi, c'est un bijou..... 44
A « *Chaqr'n* » müss « *Zikor'n* » havë : Un menteur doit avoir de la mémoire 45
Polak « *chéḫyé* » wie és daï link Ohr : Polak, où est ton oreille gauche..... 47
Er sagt « *chéiqer* » — wie gedruck : Il dit des mensonges comme si c'était imprimé... 49
« *Cheney zèyșim* » : Deux oliviers..... 50
Der « *Chevat* » macht saï « *Perat* » : Le mois de « Chevat » montre son caractère spécial 51

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

Sie és gepots wie « *Chibë Malkë* » : Elle est parée comme la reine de Saba..... 53
« *Chikër* » wie *Loł* : Ivre comme Loth.... 54
Gans Johr « *chik'r* » on « *Pourim* » nuchtré : Toute l'année ivre et sobre le « Pourim » 55
« *Chlomë Méilekh's* » Zimmerleut : C'est un des charpentiers du roi Salomon..... 56
An dem és die « *Chmad* » ferlorë : Celui-là ne vaut pas la peine d'être converti.... 58
Méi « *Choḥatim* » as Hihner : Plus de saigneurs que de poules..... 59
Wenn der « *Ch'touṣ* » guélt braucht m'r der « *Sékhël* » nét : Quand la sottise réussit, on n'a pas besoin de l'intelligence..... 60
« *Chvovë* » Taég : Certains jours de demi-jeûne 63
Das ess a « *Çod* » drof : Là-dessous, il y a un mystère..... 67
« *Cyog laḥokhmo chtiqë* » : Le silence est la sauvegarde de la sagesse..... 70
Er « *darchł* » wie a « *Ḥaz'n* » onn singt wie a « *Révë* » : Il prêche comme un ministre-officiant et chante comme un rabbin... 73
Kan Andri « *Dayèṣ* » : Pas d'autres soucis ? 75
« *Dayéṣ* » for *Dayéṣ* : Des soucis en quête de soucis 76
Fiel *Dayéṣ* sen ka *Dayéṣ* aber a *Dayë* es a *Dayë* : Beaucoup de soucis ne sont pas des soucis, un unique souci est un souci. 78

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

PAGES

« *En mouqd'm oumeouḫ'r* » *baṯhor'm* : Il n'y a ni suite ni ordre dans les paroles des sots..... 79

Losst aich dénke es war ën « *Érèv* » do : Figure-toi qu'il y a un « Érouv » ici.... 80

Das ès an « *Er'ſ Roſ* » : Il est à la veille d'être rabbin 82

« *Eṣ kol aurèv leminau* » : Tout corbeau va vers son espèce..... 83

Sie braucht nim der Stiel fom « *Eṣrig* » abbeissë : Elle n'a plus besoin de couper avec les dents la tige de cédrat..... 84

Mit Ka « *Eṯséṣ* » ben ich gut fersengë, par Geld braouch ich : Des conseils, j'en suis suffisamment pourvu 86

Der hot net fom « *Eṯs Ha-daaṣ* » guessë : C'en est un qui n'a pas goûté au fruit de l'arbre de la science 88

« *Gam zou leṯovo* » : Cela aussi est pour mon bien 90

Mét was « *ganeft* » ihr : Avec quoi volez-vous ?..... 92

Der « *Goï* » hot's « *Mazel* » : Le non-juif est sous la protection de sa bonne étoile... 94

« *Goï néémon, ḫazir « cauchèr* » : Si tu crois le dire d'un non-juif, le porc lui-même est rituellement permis 97

Met' « *Guéfén* », « *gofén* », « *gafén* » komm ich ome maï Vaï : J'en suis pour mon vin. 98

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

« *Guemorë* », Kaum « *Orë* » : A peine lire l'hébreu 100
« *Hagam Chooul baneviime* » : Saül est-il donc aussi parmi les prophètes ?..... 101
« *Hakaul chauḫatim, ḫouls méḫérèch chaulé weqolon* » : Tous sont aptes à faire la jugulation, sauf le sourd, le fou et l'enfant.. 103
« *Hakol Héfl* », es muss aber doch « gehéfell » sei : Tout est vanité, mais il faut tout de même vivre cette vanité..... 105
Nemm éhm der « *Hakol yaudouḫkho* » aweg 107
« *Horaué és hanaulod* » : Celui qui prévoit ce qui va naître, ce qui va arriver..... 111
Er schmüsst « *Horim bi-Gvoaus* » : Il bavarde tant qu'il confond montagnes et vallées..... 112
« *Ḫamêr* » sag « *li* » : Ane dis : « *Li* »..... 114
Wer sich « *ḫarpent* » zü essë onn zü orë ès dau onn dort ferlorë : Qui a honte de manger ou de prier est perdu dans ce monde et dans l'autre..... 116
Wenn die « *Ḫassidem* » rasë, régnet's : Quand les hommes pieux voyagent, il pleut 117
Of alles müss er saï « *Ḫausem* » drof drécke : Il faut qu'il appose partout son cachet.. 119
Das « *Ḫazer* » stréckt das Fisslë aus onn zeigt seine gespaltene Klaire : Le porc en s'allongeant montre ses sabots..... 120

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

PAGES

Besser « *Ḥazerhert* » as « *Ḥazer* » : Il vaut encore mieux être porcher que porc... 121

Weil der « *ḥazon* » sagt « *Borḳhou* » sagt « *Qahal Yiṣborakh* » : Parce que l'officiant dit « Borakhou » l'assemblée dit « Yisborakh » 123

Die « *Ḥasaunèm* » sén alli « chautem » : Les ministres-officiants sont tous des loufoques 124

Der és wie der « *Helbénë* » : Il est comme le Galbanum 126

Der « *Hoḳhem* » chtausst sich an Allem : L'homme intelligent se heurte à tout.. 128

A « *Ḥokhem* » soll ka « *chautë* » saï : Un homme intelligent ne doit pas être un sot.. 129

Ḥokhmès-haparṭséf onn *Ḥokhmès hayaṭséf* : La physiognomie et la chiromancie.... 130

Besser a « *Ḥoutspë* » as a « *Chtouṣ* » : Mieux vaut effronterie que sottise..... 132

« *Im begapë yofë begapë yètsë* » : Si seul il viendra, seul il quittera, comme elle vient, ainsi elle s'en ira..... 134

« *Iyov lo hoyo velo nifrë* » : Job ne fut jamais, n'a jamais été créé..... 136

Die « *Kalë* » és zü chéi : La fiancée est trop belle 138

A « *Kezayiṣ* » grauss, a « *Kebayiṣ* » grauss : Grand comme une olive, grand comme une maison 139

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

« *Ki ein mahz'r liyrèov* » : Il n'y aura pas de privation pour ceux qui le révèrent.... 140
« *Ki lekho adauchem ohalnou, ato sëané adauchèm élohénou* » : Car c'est pour toi, Seigneur, que nous mangeons et toi tu jeûnes, Éternel notre Dieu 142
« *Kol goyim acher ossiso yovauou veyichtha-havou lefonékho* » : Que tous les mécréants viennent se prosterner devant toi..... 144
Der guëit mét « *Kol haneor'm* » : Celui-là va avec toute la foule, toute la plèbe..... 146
Statt « *Kosvèine* », sag ich yetzt « *Hosmeinë* » : A la place de « Kosvénou », je dis maintenant « Hosmènou »..... 149
« *Koulo haïyov* » : Il doit tout ce qu'il possède. 151
« *Koulonë messoubin* » : Nous sommes tous accoudés 152
Er hot graussi « *Kovëd* » die ganze « *Qehilë* » kommt ém enguèyë : Il jouit de grands honneurs, toute la communauté vient à sa rencontre 154
Er és kaner fon den « *Lamëd-vov Tsadiq'm* : Il n'est pas des trente-six justes..... 155
Der « *Léfiosen* » rirht sich : Le Léviathan bouge 156
M'r soll die « *Levonë meqadich* » sai wenn sie chteit : Il faut sanctifier la nouvelle lune pendant qu'elle luit..... 158
Er mècht sie wer ain « *louh* » : Il voudrait qu'elle fût un calendrier..... 161

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

« *Maari'ḵh af* » : Il est lent à la colère.... 162
Ferzéilt der Guécht'n a « *Maassë* » : Raconte une histoire à la pauvresse..... 163
Das sén « *Makeṣ* » onn fauli Fèch : Ce sont à la fois des coups... et des poissons pourris. 164
Saï « *Malëḵh* » és a Gacht : Son ange est un pauvre hère 167
« *Mannë lochën* » : Voix masculine..... 168
Das és Ka « *Massë-mathën* » for a « *Yed* » : Ce n'est pas un commerce pour un Juif. 169
« *Mathir içourim* » : Qui permet des choses défendues 171
Das « *Matséfë* » lésë ess « *qochë lechiḵhḥé* » : Lire des inscriptions funéraires, c'est perdre la mémoire..... 173
Zu « *Mazël* » onn zu « *berokhë* » : Heureuse étoile et bénédiction 175
« *Mechorëṣ* » mach mër Wend : Serviteur, évente-moi 176
Er hot sai « *Méchpèt* » gewonne : Il a gagné son procès 177
Ya er és « *Mefolbël* », aber sau « *mefolbel* » : Oui, il est piqué, mais à ce point, il ne l'est pas 179
Das éss a ganze « *Meguilë* » : C'est tout un rouleau 181
Mèṣ ofar oufol'l min hoaulëm : Metz est passé, a disparu..... 182
« *Michéhou bén-beriṣ oumi chéèno bén-beriṣ* » :

PAGES

Que ce soit un membre de la communauté d'Israël 185
Dér kenn mër nie zum « *Miniën* » fur a Yohrzeit brauche : Celui-là, on ne peut l'utiliser pour la célébration d'un anniversaire de décès 187
« *Mitswaṣ* : Essé » : Précepte : Manger ... 189
Er nemmt fon « *Mizbéaḥ* » hérounter : Il prend même de dessus l'autel..... 190
Griner « *Mochiaḥ* » : Un Messie vert 191
Leichti « *Nechomëṣ* » : Ames légères..... 193
Der « *Négën* ? » Ich ben yau « *Has'n* » onn derf sau « *Négën* » mache wie ich will : L'air ? mais je suis officiant et j'ai par conséquent le droit de choisir l'air qui me convient 195
Nèr leéḥod nèr leméo. A Narr macht hundert Narren : Un fou fait cent fous 198
Es géit guèyë « *Nilë* » : Nous nous approchons de « Neila »..... 199
« *Nimchal kabehémëṣ* » *net mou-ou :* Il est comparable aux bêtes sauf qu'il ne beugle pas : mou-ou..... 200
Die ess avër nét wie die Taube von « *Noaḥ* » von der's hâst, « *alé zayiṣ ṭorof befiho* » : Celle-là n'est pas semblable à la colombe de Noé 202
« *Odom ou-vehèmo ṭhochia adochèm* » : L'homme et la bête, tu es leur Sauveur. 204

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

PAGES

« *Odôm ou-vehèmo thochia adochèm* » : L'homme et la bête, secours-les, ô Seigneur..... 207
« *Og mélèk̲h Habochon* » : Og, roi de Basan 209
Was thüt mër nét von « *Olem's* » weyë : Que ne fait-on pas pour l'opinion publique ! 210
Der ess a'n « *Oçër bahanoo* » : Celui-là, il est défendu d'en jouir..... 212
« *Oumeqabelin dèin mine dèin veomerin qadich* » : Ils reçoivent de celui-ci, de celui-là et disent « Qadich »..... 213
« *Parness* » was hén ihr g'sat : « Parnass », qu'avez-vous dit, tout à l'heure..... 215
Schénd ich maï Nas, schénd ich maï « *Ponem* » : Si j'enlaidis mon nez, j'enlaidis ma figure 217
A Poçiq onn a Steck derzu : Une invocation, mais tout de même un bâton..... 218
Ich bén ach zu « *Pumbedithe* » gewésë : Moi aussi j'ai été à « Pumbeditha »..... 220
Of sau a « *Qachyé* » sau a « *Thérets* » : Telle objection, telle réponse..... 221
Sau a « *Qadich* » sau a « *Borek̲hou* » : Tel « Qadich », tel « *Borak̲hou* »..... 223
« *Qafé él Adochém ḥazaq veyaamèts libék̲ho veqafé el Adochèm* » : Du café en l'honneur de Dieu 224
« *Qahal's* » Téntëfass : L'encrier de la communauté 226

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

« *Qahal's rags'n* » : Le grognon de la communauté 226
Alli « *Qilęs* », fun Elses ruë of am Guffenkopf : Toutes les communautés d'Alsace reposent sur une tête d'épingle 228
Das « *Qol* » kommt for'm « *ḫas'n* » : La voix du « Ḫazon » arrive avant lui 230
« *Qonèh hakôl* » : Qui acquiert tout..... 231
« *Qor'ou vichemoṣom alè adomauṣ* » : Ils appellent de leurs noms, des domaines, des terres 232
Daou éss « *Réchęs* », Aïzig : Ici, il y a de l'antisémitisme, Aïzig..... 235
Ich léb aus'm « *Refęḫ* » : Je vis de mes bénéfices..... 237
« *Réqęm milfonekho* » : Ne me fais pas revenir les mains vides de devant toi..... 238
Das és wie dër « *Révë* » will : La question peut être résolue au gré du rabbin..... 241
Am a fétte « *Révë* » onn am a magerer « *Galęḫ* » éss ka « *brokhé* » : D'un rabbin replet et d'un curé maigre, il n'y a rien à espérer 243
Wie der « *Révë* » word, losst sech die « *quélë schmalë* » : Où celui-là sera rabbin la communauté apostasiera..... 245
Der és nét « *rôouiy lifrokhë* » : Celui-là n'est pas digne d'une bénédiction..... 246
« *Rou'ḫ apéinou* » : Libertin-dépensier... 248

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

Er Rüt sau wenig as der « *Sambation* » : Il ne se repose pas plus que le Sambation 250
« *Serorë* » fon « *Bèṣléḫém* » : Un seigneur de Bethléhem 252
Enn « *Tamëz* » friere die Esel : Au mois de « Tamouz », les ânes ont froid..... 254
Ta'në mit dem « *Unṣanë Thauqéf* » : Raisonne avec le « Unsané Thauqéf »..... 255
Er wart of « *Thechoufë* » : Il attend la réponse 260
« *Vayaqhel* » onn « *Pequdë* » géïn mét anander : Les sanctions de « Vayaqhel » et « Peqoudé » vont ensemble..... 262
« *Vaiyehi bechalaḫ Par'au éṣ ho-om velau noḫom* » : Lorsque le pharaon laissa partir le peuple... mais pas « Noh'm »..... 263
Es stèit zèrcht : « *Veḳhipèr baadau* » : Dans la Thora, il est dit : d'abord il demandera le pardon pour lui-même..... 265
« *Ve-lo-rocho omar Elohim ma leḳho le-çaper ḫouqoï vathisso veriṣi alëï-fiḳho* » : Et à l'impie, Dieu dit : « Qu'as-tu à couper la barbe dont je t'ai gratifié..... 267
Venimtso ḫèn vesèḳhél ṫov béëinéi élohim veodom : Et tu trouveras faveur et bon vouloir 270
Veoḳhaltho, vesovo'tho... Tu mangeras, tu te rassasieras 272
Wer net « *Yaaqov* » gebt gebt « *Eïsau* » : Qui ne donne à Jacob, donnera à Esau..... 279

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Pages

Ah ! Ihr sén ach a « *Yét* » : Ah, vous aussi vous êtes juif 280
Der « *Yét* » fangt mét dem « *Goï* » an : Le Juif commence avec le chrétien 282
Ich mach was ka « *Yét* » onn ka « *Goï* » macht : Je fais ce que ne fait ni juif, ni non-juif..... 284
Es derfe nét alli « *Yédë* » dërfon essë : Tous les juifs ne sont pas autorisés à en manger..... 286
Der hot am « *Yom Kép'r* » gesse : Celui-là a mangé le jour de Kipour..... 288
Wenn etwas passend es so derf mer's im « *Yom Kipour Chémoné Esré* » aïsetsë : Quand quelque chose y trouve sa place. 289
« *Yom Kipourim* » : Jour de pardon 290
Alle Tog « *Yontèf* » onn nie « *Chavès* » : Tous les jours fête et jamais sabbat..... 291
« *Zar' ènë wekhaçpènë...* » 293

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Paris-Vendôme

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

LES ÉDITIONS RIEDER, 7, place Saint-Sulpice, PARIS (6e)

JUDAÏSME

ŒUVRES

publiées sous la direction d'Edmond FLEG

SCHOLEM ALEI'HEM. — *L'HISTOIRE DE TEVIE* 12 »
*** — *LE ZOHAR (LE LIVRE DE LA SPLENDEUR)* 12 »
ED. FLEG. — *LE JUIF DU PAPE* 10 50
HENRI HEINE. — *ECRITS JUIFS* 12 »
AN SKI. — *LE DIBBOUK* 10 50
*** — *CONTES DU TALMUD*, transcrits de l'hébreu par L. Berman 12 »
BERNARD LAZARE. — *LE FUMIER DE JOB* 12 »
I. ZANGWILL. — *COMEDIES DU GHETTO* 12 »
STÉFAN ZWEIG. — *JEREMIE* 15 »
LEON DE MODENE. — *CEREMONIES ET COUTUMES QUI S'OBSERVENT PARMI LES JUIFS* 12 »
MAIMONIDE. — *LE GUIDE DES EGARES* 15 »
I. ZANGWILL. — *NOUVELLES COMEDIES DU GHETTO* 15 »
TH. HERZL. — *TERRE ANCIENNE, TERRE NOUVELLE* 16 50
ED. FLEG. — *MA PALESTINE* 15 »
L. LEWISOHN. — *LES DERNIERS JOURS DE SHYLOCK* 15 »
J. HALLEVI. — *LE LIVRE DU KUZARI* 15 »
H. K. BIALIK. — *POEMES HEBRAÏQUES* 15 »

ÉTUDES

publiées sous la direction de P.-L. COUCHOUD

I. ABRAHAMS. — *VALEURS PERMANENTES DU JUDAISME* 9 »
J. JEHOUDA. — *LA TERRE PROMISE* 9 »
URIEL DA COSTA. — *UNE VIE HUMAINE* 9 »
I. ZANGWILL. — *LA VOIX DE JERUSALEM* 12 »
A. LOISY. — *LA CONSOLATION D'ISRAEL (LE SECOND ISAIE)* 10 50
M.-A. HALEVY. — *MOISE DANS LA LEGENDE ET DANS L'HISTOIRE* 12 »
E. EBERLIN. — *LES JUIFS D'AUJOURD'HUI* 12 »
B. HAGANI. — *L'EMANCIPATION DES JUIFS* 12 »
E. et J. VANDERVELDE. — *LE PAYS D'ISRAEL, UN MARXISTE EN PALESTINE* 15 »
P. BERTIE. — *LE POEME DE JOB*, traduction nouvelle 12 »
A. AUDIN. — *LA LEGENDE DES ORIGINES DE L'HUMANITE* 13 50
M. EHRENPREIS. — *LE PAYS ENTRE ORIENT ET OCCIDENT* 15 »
P. SAISSET. — *HEURES JUIVES AU MAROC* 15 »
J. DARMESTETER. — *LES PROPHETES D'ISRAEL* 15 »
H. KOHN. — *L'HUMANISME JUIF*, quinze essais sur le Juif, le Monde et Dieu 15 »

Imp. Presses Universitaires de France – Vendôme–Paris.

Prix : 15 fr.

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main